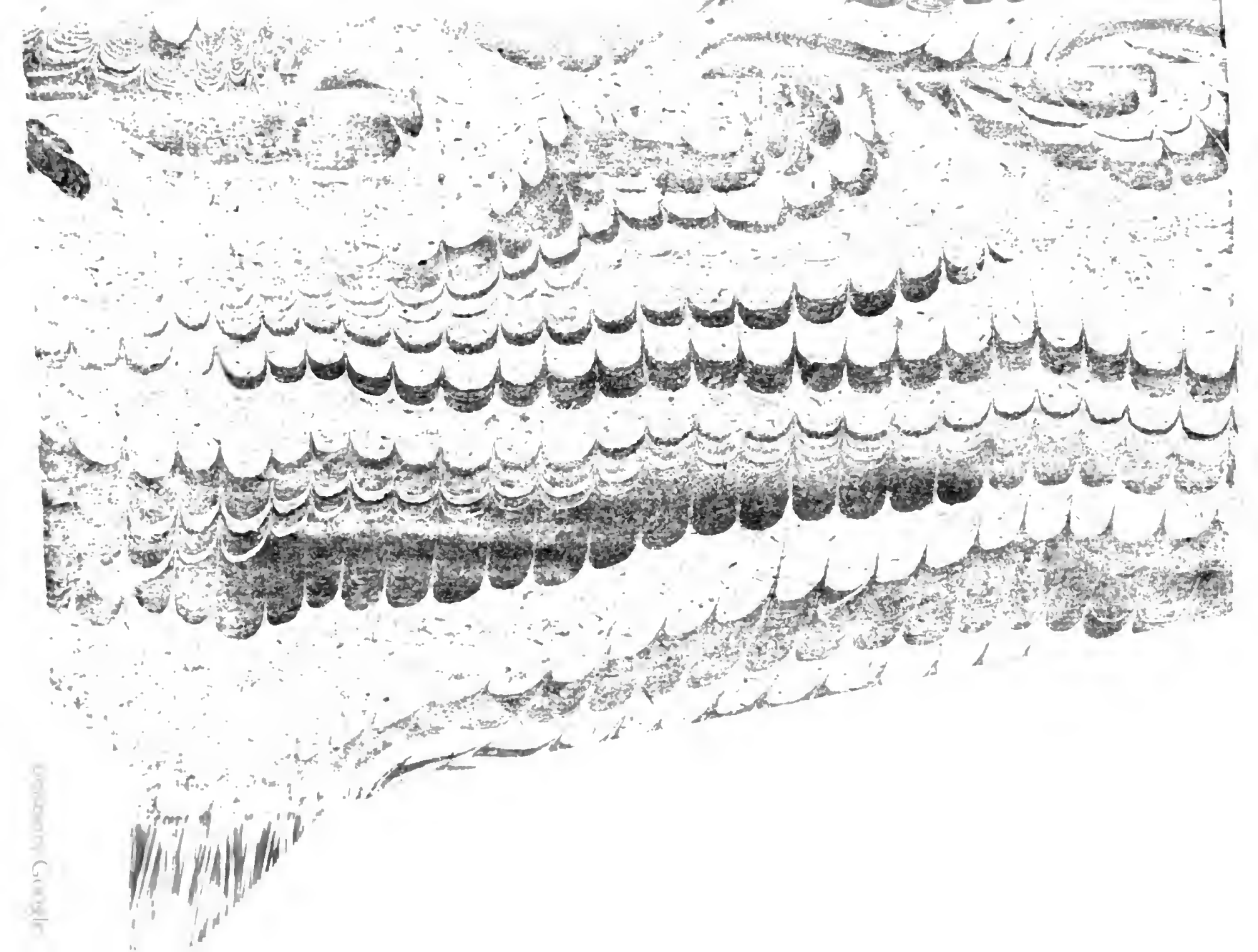
6
N



7714
9254

Psalm. XXXIV

SJ Fu 582

HISTOIRE
DES
CONJURATIONS,
CONSPIRATIONS
ET
REVOLUTIONS CELEBRES,
TANT ANCIENNES QUE MODERNES.

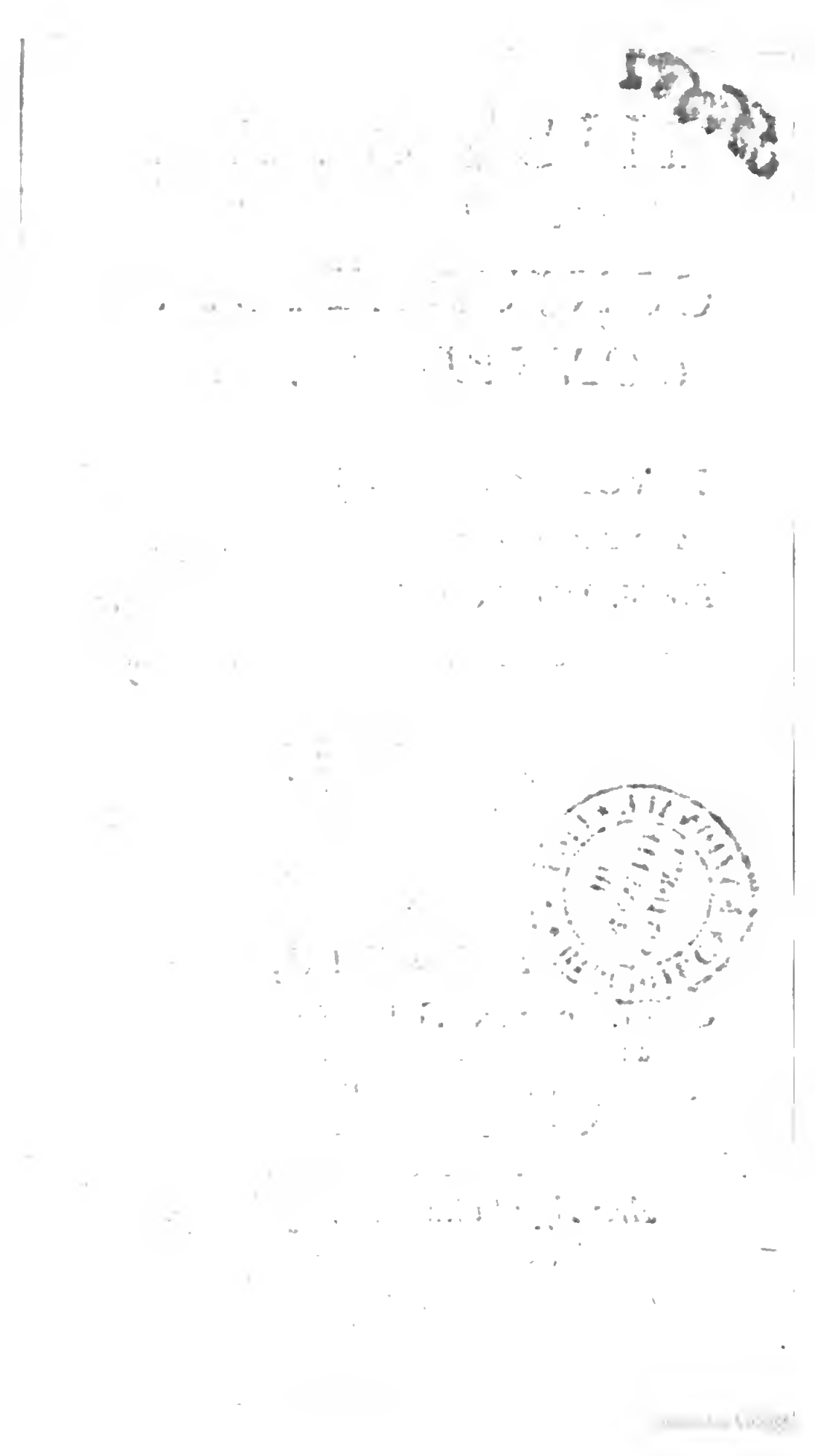
Par M. DU PORT DU TERTRE.

TOME SEPTIÉME.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI VITTORIO EMANUELE III

A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LVII.
Avec Approbation & Privilége du Roy.



REVOLUTIONS
DE LA CHINE.

LA Chine eſt le plus vaſte Empire que nous connoiſſions aujourd'hui. Sa longueur, de quelque ſens qu'on la prenne, eſt de 360 de nos grandes lieues. Ce Royaume eſt diviſé en quinze Provinces, & chaque Province ſubdiviſée en certain nombre de Juriſdictions d'où dépendent pluſieurs autres qui ſont moins étendues. En général le Pays eſt aſſez fertile, & dans quelques endroits le travail des Laboureurs corrige la nature du terroir. Cependant tout ce qui ſe recueille à la Chine, ne ſuffit qu'à peine pour l'entretien des habitans, parce qu'il y a quantité de terres qui ſont incapables de culture. On trouve dans ce pays des mines de différens métaux, de carrieres de marbre, du jaſpe, des rubis, du criſtal de roche, que d'habiles

Ouvriers ſçavent parfaitement mettre en œuvre. La Chine eſt pleine de belles rivieres. Les Quais, les Canaux, les Ponts ſont d'une magnificence extrême; car les Chinois n'épargnent rien lorſqu'il s'agit de l'utilité publique. Ce qu'il y a de plus beau à voir ſur toutes les rivieres, c'eſt ce grand nombre de barques chargées de tout ce qu'il y a de meilleur dans les Provinces, & qui fourniſſent à la ſubſiſtance de la Ville Impériale. On admire auſſi cette fameuſe muraille (*a*) qui borne la Chine au Septentrion, & qui la défend contre les Tartares. Il n'y a peut-être rien dans l'Univers qui approche de cet ouvrage, continué le long de trois grandes Provinces, bâti ſouvent dans des lieux qui paroiſſent inacceſſibles, & fortifié par une ſuite de places militaires conſtruites avec une égale dépenſe. On remarque aſſez peu de différence entre la plûpart des Villes de la Chine. Elles ſont preſque toutes de figure quarrée lorſque le terrein le comporte, & environnées de hautes murailles, avec des Tours d'eſpace en eſpace qui

(*a*) On commença à la bâtir l'an 221 avant Jeſus-Chriſt.

y ſont adoſſées. Elles ont quelquefois des foſſés ou ſecs ou pleins d'eau. On y voit d'autres Tours de différentes formes qui ont juſqu'à huit ou neuf étages, des arcs de Triomphes dans les rues, d'aſſez beaux Temples conſacrés aux Idoles, ou des monumens érigés en l'honneur des Héros de la Nation, enfin quelques édifices publics, plus remarquables par leur vaſte étendue que par leur magnificence. Ajoûtez à cela quelques Places aſſez grandes, de longues rues, les unes fort larges, les autres aſſez étroites, bordées de maiſons à rez de chauſſée ou d'un ſeul étage. On y trouve des boutiques ornées de porcelaines, de ſoye & de vernis. Devant la porte de chaque boutique eſt un piédeſtal portant une planche haute de ſept à huit pieds, peinte ou dorée, ſur laquelle ſont écrits trois gros caractéres qui ſervent d'enſeigne aux Marchands.

Peking (*a*), Capitale du Pays & le ſiége ordinaire des Empereurs, eſt ſituée dans une plaine très-fertile à vingt

(*a*) Pekin ſignifie Cour du Nord.

lieues de la grande muraille. Cette (*a*) Ville eſt parfaitement quarrée. Le circuit des murailles, ſans y comprendre les Fauxbourgs, eſt de plus de cinq lieues. Sur les murs il y a en pluſieurs endroits des maiſons pour les corps de garde, & des Tours où l'on peut placer de petits corps de réſerve. Les portes de la Ville qui ſont hautes & bien voutées, portent de gros pavillons à neuf étages, chacun percé de fenêtres ou de canonieres. L'étage d'en bas forme une grande ſalle où ſe retirent les Officiers & les ſoldats qui ſortent de garde, & ceux qui doivent les relever. Toutes les portes qui ſont au nombre de neuf, ont un double pavillon bâti ſur le terre-plain de ces murailles, & qui eſt toujours bien garni d'artillerie. Devant chaque porte on a laiſſé un eſpace de plus de trois cens ſoixante pieds, qui forme une eſpèce de Place d'armes.

Les rues de Peking ſont droites, preſque toutes tirées au cordeau, lon-

(*a*) Elle eſt diviſée en deux Villes, la nouvelle & l'ancienne.

gues d'une bonne lieue, & larges d'environ vingt toiſes, bordées la plûpart de maiſons marchandes. On ne voit aucune femme dans les rues. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait une affluence extraordinaire de monde. La quantité des chevaux, des mulets, des ânes, des chameaux & de toutes ſortes de voitures, cauſent de furieux embarras, de ſorte que les perſonnes de diſtinction ſe font précéder d'un Cavalier qui avertit de faire place. On ſe fait porter en chaiſe, ou bien l'on va à cheval, & il en coûte peu pour ſe procurer une voiture.

Il n'y a peut-être point de Ville dans le monde où la police ſoit mieux exercée qu'à Peking. On n'entend preſque jamais parler de vols ni d'aſſaſſinats. Toutes les rues ſont garnies de corps de garde. Il y a jour & nuit des ſoldats l'épée au côté & le fouet à la main pour frapper ſans diſtinction ceux qui commettent quelque déſordre. Au commencement de la nuit, lorſqu'on a donné un certain ſignal par le moyen d'une groſſe cloche, il n'eſt plus permis à perſonne de ſortir, à moins que ce ne ſoit pour des affaires indiſpenſables. On interroge toutes les perſonnes qu'on

s'eſt vûe forcéede s'aſſujettir à la domination Chinoiſe. Les peuples dont je viens de parler, ſont de deux ſortes. On appelle les uns *Si Fan* jaunes, & les autres *Si Fan* noirs. Cette dénomination ne leur vient que des différentes couleurs de leurs Tentes. Les *Si Fan* jaunes ſont gouvernés par un Lamas qui eſt toujonrs pris dans la même famille, & qui n'exige de ſes Sujets que de légeres contributions & certains honneurs. Les *Si Fan* jaunes & noirs ne ſont qu'à demi ſoumis aux Mandarins Chinois, & il ne ſeroit pas facile de les réduire à l'obeïſſance, parce qu'ils habitent d'affreuſes montagnes où l'on ne pourroit pas aiſément les forcer. Ce ſont ces peuples qui ont la Rhubarbe en leur diſpoſition. Leur Domination étoit autrefois très-étendue, & ils pouſſerent fort loin leurs conquêtes. Un de leurs Rois fit demander en mariage pour ſon fils une Princeſſe du Sang Impérial. Le Monarque Chinois qui rejetta d'abord cette propoſition avec hauteur, fut contraint d'accorder la Princeſſe qu'on lui redemanda les armes à la main.

Les *Si Fan* ou *Tou Fan* voyant l'Empire de la Chine épuiſé par de longues

ſur l'arrête d'une platte-bande à fleurons & relevés par les bouts. Le tout eſt couvert de tuiles verniſſées d'un ſi beau jaune, que de loin elles ne paroiſſent guéres moins éclatantes que ſi c'étoit de la dorure. Autour regne un ſecond toit également brillant qui naît de la muraille & qui eſt ſoutenu par une forêt de poutres, de tirans, d'appuis, tous enduits de vernis verd ſemés de figures dorées. Ce ſecond toit, avec le débordement du premier, forme une eſpèce de couronnement qui produit un bel effet. Les appartemens ſont compoſés d'une ſuite de ſalles avec leurs avant cours, entourées de galeries, & rangées l'une après l'autre dans un ordre régulier. Les terraſſes ſur leſquelles on a bâti les appartemens ont environ quinze pieds de hauteur. Elles ſont revêtues de marbre blanc, & ornées de baluſtrades aſſez bien travaillées. Ces terraſſes ſont devant les portes & les fenêtres de l'appartement une platte-forme fort large qui eſt pavée de marbre.

Outre le principal Palais, il y en a pluſieurs autres pour les enfans de l'Empereur, & pour les Princes du Sang, ſans compter un grand nombre de bâtimens qui ſervent à loger toutes

les perſonnes qui ſont attachées à la Cour. Le Palais Impérial eſt le ſeul édifice qui mérite de l'attention ; car les maiſons des particuliers ſont aſſez mal bâties. Je ne m'amuſerai pas à donner la deſcription des autres Villes de la Chine, j'aime mieux m'étendre davantage ſur des articles plus eſſentiels, & faire connoître le gouvernement & les mœurs d'une Nation beaucoup plus civiliſée que certains peuples de l'Europe.

Le pouvoir de l'Empereur eſt abſolu & preſque ſans bornes. Il n'y a guéres contre l'abus de l'autorité que la voie des remontrances. Les Loix ont établi des Cenſeurs publics dont le devoir eſt de donner des avis à l'Empereur. Six Juriſdictions ſouveraines diviſées en différentes Chambres, & de qui dépendent pluſieurs autres Tribunaux, ont pour objet le choix des Mandarins, l'entretien des ouvrages publics, le Gouvernement des troupes, le Réglement des Finances, le maintien de la Juſtice, & le ſoin de faire obſerver les Rits & les Coûtumes de l'Empire. Chaque Cour ne ſe mêle que des affaires de ſon reſſort. Toutes ces Juriſdictions ne reconnoiſſent au-deſſus d'elles que l'Empereur

ou le Grand Conſeil. Quoique leur fonction ne ſoit pas de délibérer ſur des matieres d'Etat, on les ſoumet cependant quelquefois à leur examen, & on leur en commet ſouvent l'exécution.

L'Empereur de la Chine veut tout voir par ſes yeux, & il n'y a point de Prince dans le reſte du monde qui s'occupe davantage des affaires du Gouvernement. Il ne s'en fie ſur-tout qu'à lui-même, lorſqu'il s'agit de nommer des Magiſtrats. Ce ne ſont point les intrigues de Cour qui, comme par-tout ailleurs, élévent un homme aux premiers emplois.

La Juſtice ſe rend avec la derniere exactitude, & tout Magiſtrat prévaricateur eſt puni très-ſévérement. Il y a une Loi qui retient les Mandarins dans le devoir. Tous les cinq ou tous les ſept ans on examine la conduite de ces premiers Officiers de l'Empire. Il faut qu'ils faſſent eux-mêmes par écrit un aveu détaillé de toutes les fautes qu'ils ont commiſes, & ſi on s'apperçoit qu'ils ne ſont pas ſinceres, ils n'ont point de grace à attendre, & ils ſont privés irrémiſſiblement de leurs Charges. Il y a

deux ſortes de Mandarins, des Mandarins de Lettres, & des Mandarins de guerre. Les premiers doivent être inſtruits de l'Hiſtoire, des uſages & des Coûtumes de l'Empire. Ils occupent différentes places dans la Magiſtrature. Pour marque de leur dignité, ils portent ſur leurs habits des oiſeaux en broderie d'or. Les Mandarins de guerre ſont les principaux Officiers des troupes. Ce qui ſert à les diſtinguer, eſt une broderie repréſentant des Dragons, des Tygres, des Lions, &c.

Le Gouverneur de chaque Province porte le titre de Vice-Roi. Tous les Tribunaux dépendent de ce Mandarin ſupérieur. Il y a quatre Aſſeſſeurs qui le ſoulagent dans ſes fonctions. Les Officiers des troupes ſont obligés ſous les peines les plus ſéveres, de l'informer des moindres mouvemens du peuple qui ſurviennent dans l'étendue de leurs départemens. Preſque toutes les affaires, ſoit civiles, ſoit criminelles, ſoit militaires, reviennent à ſon Tribunal, & les Cours Souveraines de Peking confirment preſque toujours les Jugemens qu'il a portés. Toute la politique des Mandarins Chinois eſt de pré-

venir les rébellions. Quand le peuple ſe révolte, on s'en prend toujours à celui qui commande. Quelque innocent qu'il puiſſe être, il eſt regardé tout au moins comme un homme ſans talent, dont la moindre punition eſt de perdre ſa charge. Cette ſévérité empêche bien des troubles qui déſoleroient ce vaſte Empire.

Le Magiſtrat après avoir jugé les deux parties, fait ſouvent donner la baſtonnade à celui qui a perdu ſon procès pour l'avoir intenté mal-à-propos ou ſoutenu contre toute apparence de bon droit. La baſtonnade eſt une peine qu'on employe ordinairement pour châtier le peuple. On ne peut l'infliger à un Mandarin, à moins qu'il n'ait été auparavant deſtitué de ſon emploi. Le plus grand châtiment pour les perſonnes qui ne méritent pas la mort, eſt une eſpèce de carcan fait de deux piéces de bois d'une largeur & d'une paiſſeur différentes ſelon la nature du crime, échancrées au milieu, entre leſquelles on inſére le cou du coupable, en les rejoignant exactement & les ſcellant du ſceau du Tribunal mis ſur une bande de papier, où ſont marqués la

qualité du crime, & le tems que doit durer la peine. (*a*)

Les trois manieres de punir de mort, ſont d'étrangler, de trancher la tête, & de couper en morceaux. On ne fait ſubir ce dernier ſupplice qu'aux rebelles, aux criminels de Lèze-Majeſté, & aux aſſaſſins de leurs Maîtres. On étrangle ou l'on décapite pour les crimes ordinaires. Les parens d'un criminel lui envoyent ſouvent des habits neufs pour le jour de l'exécution, & font préparer des viandes ſur ſon paſſage: on lui préſente à boire. Le Bourreau en accompagnant le criminel, porte un tablier de ſoye jaune, qui eſt la couleur Impériale, pour faire voir qu'il eſt re-

(*a*) Le Pere Foureau, Jéſuite qui avoit paſſé dix ans à la Chine, m'a raconté un autre genre de punition qui eſt d'uſage en ce pays; c'eſt de donner des ſoufflets. On les applique avec une machine compoſée de pluſieurs ſemelles de cuir couſues enſemble, & qui reſſemble à peu près aux férules dont on ſe ſert dans les Colléges. Ces ſoufflets appliqués avec force, caſſent les dents & mettent la tête en marmelade. Pluſieurs Jéſuites ont eu le bonheur d'être ainſi ſoufflétés pour cauſe de Religion.

vêtu en ce moment de l'autorité du Prince. Son coutelas eſt auſſi enveloppé de ſoye jaune. L'emploi de Bourreau n'a rien d'odieux, & il eſt même honorable d'exécuter adroitement un criminel.

Les Officiers ſubalternes qui ont la commiſſion de lever les impôts, s'acquittent communément de leur emploi avec beaucoup de dureté. Il eſt vrai que les Chinois ne payent pas de trop bonne grace les contributions, & il faut quelquefois en venir aux coups pour leur faire donner de l'argent. La ſomme que les particuliers doivent fournir par chaque arpent qu'ils poſſédent, eſt réglé ſelon la bonté du terroir. Depuis quelque tems les propriétaires ſeuls ſont tenus de payer la taille, & non pas ceux qui cultivent les terres.

Toutes les familles Tartares demeurent à Peking ou aux environs, & il ne leur eſt pas permis de s'en écarter ſans un ordre ſpécial de l'Empereur. C'eſt pourquoi toutes les troupes de cette Nation qui forment la garde du Prince, ſont pour ainſi dire toujours auprès de ſa perſonne. On y voit auſſi des troupes Chinoiſes qui ſe ſont rangées autrefois ſous les bannieres Tartares, & qu'on

nomme pour ce ſujet *Chinoi-Tartariſés*. Elles ſont diviſées en huit corps, dont chacun a ſa banniere diſtinguée par la couleur ou par la bordure. Chaque banniere a ſon Commandant, deux Lieutenans Généraux & pluſieurs Officiers ſubalternes. Tous ces différens corps ſont compoſés chacun de dix mille ſoldats effectifs, diviſés en cent Compagnies de cent hommes. Ces huit bannieres forment la Cavalerie de l'Empire. On compte près de cinq cens mille hommes d'Infanterie qui ſont répandus dans la Capitale & dans les Provinces. Comme la Chine n'a pour voiſins que des peuples peu nombreux, à demi barbares & incapables de rien entreprendre, il ſembleroit que ce Royaume n'a pas beſoin d'une ſi grande quantité de gens de guerre : ce n'eſt pas auſſi pour ſe défendre contre les Nations étrangeres qu'on entretient un ſi grand nombre de troupes, mais pour maintenir la tranquillité publique, & ſe précautionner contre les ſéditions & les moindres étincelles de révolte.

Les Chinois ont de belles qualités & de grands défauts. Ils ſont doux, modeſtes, paiſibles, circonſpects, prudens, reſpectueux envers leurs parens,

leurs Maîtres & leur Souverain. La ſobriété, la modération, la politeſſe, le zèle pour le bien public, l'amour du travail, ſont des vertus communes parmi les Chinois. Ces peuples ſont d'ailleurs ſpirituels, induſtrieux, amateurs des Sciences & des Arts L'éclat de tant de belles qualités eſt terni par d'énormes défauts. Il n'y a peut-être point de Nation au monde qui ait l'ame plus intéreſſée. La fourbe, l'uſure, le larcin & le menſonge ne déshonorent point à la Chine. Un négociant ſurpris en falſifiant ſa marchandiſe, croit en être quitte pour dire : *Vous avez plus d'eſprit que moi.* Ces peuples ont un ſouverain mépris pour toutes les autres Nations de l'Univers. Perſuadés que notre globe eſt quarré, ils prétendent que la Chine en eſt la plus grande partie. Ils cantonnent le reſte des hommes dans les angles de ce prétendu quarré, & les traitent tous de barbares, croyant leur faire beaucoup d'honneur que de les ranger au nombre de leurs tributaires. Tout ce qui vient des Royaumes étrangers, comme lettres, préſens, Ambaſſadeurs, tout cela, dis-je, paſſe pour une marque de ſoumiſſion & de tribut. Les Chinois ſont exceſſivement jaloux.

On ſçait les précautions qu'ils prennent pour obliger les femmes à garder la maiſon. On leur ſerre tellement les pieds dès le moment de leur naiſſance, qu'elles ſont preſque hors d'état de marcher. Auſſi peut-on traverſer une partie de la Chine ſans appercevoir une (*a*) ſeule femme. Le Chinois eſt extrêmement vindicatif, & il uſe de la plus profonde diſſimulation, lorſqu'il veut perdre ſon ennemi. Je me contente à préſent de donner cette notion générale de la Chine. J'aurai occaſion dans la ſuite d'entrer dans le détail de tout ce qui concerne les Sciences, la Morale & la Religion de ce Pays. En attendant, je vais faire connoître le célébre Confucius que les Chinois regardent comme le plus grand Docteur de leur Nation. Il naquit dans la Province de *Chan Tong* 597 ans avant Jéſus-Chriſt. Il n'avoit que trois ans lorſqu'il perdit ſon pere qui étoit premier Miniſtre dans la Principauté de *Tſou*. Confucius ne tarda pas à ſe faire une grande réputation. Il avoit à ſa

(*a*) Un Jéſuite Miſſionnaire m'a aſſuré que dans un voyage de plus de cent lieues, il n'avoit apperçu aucune femme.

ſuite trois mille diſciples, dont ſoixante & douze étoient fort diſtingués par leur ſçavoir, & entre ceux-ci, il en comptoit dix ſi conſommés en toutes ſortes de connoiſſances, qu'on les appelloit par excellence les dix Philoſophes. Le grand mérite de ce Philoſophe Chinois l'éleva à la dignité de premier Miniſtre du Royaume de *Lou*. Ses ſages réglemens changerent la face de tout le Pays. Il réforma les abus qui s'y étoient gliſſés, & il rétablit la bonne foi dans le commerce. Les jeunes gens apprirent de lui à reſpecter les vieillards & à honorer leurs parens juſqu'après leur mort. Il inſpira aux perſonnes du ſexe la douceur, la modeſtie, l'amour de la charité, & fit régner parmi les peuples la candeur, la droiture & toutes les vertus civiles.

Confucius écrivit l'Hiſtoire des guerres que ſe firent pendant deux cens ans les Princes tributaires de l'Empereur. Il mourut âgé de ſoixante-treize ans. On conſerve à la Chine la plus profonde vénération pour ce Philoſophe. Il eſt regardé comme le Maître & le Docteur de l'Empire. Ses ouvrages ont une ſi grande autorité, que ce ſeroit un crime puniſſable ſi l'on s'aviſoit

d'y faire le moindre changement. Dès qu'on cite un paſſage de ſa doctrine, toute diſpute ceſſe, & les Lettrés les plus opiniâtres ſont obligés de ſe rendre. L'Empereur *Chi Hoang Ti* qui prétendoit avoir effacé la gloire de tous ſes prédéceſſeurs, s'efforça d'anéantir leur mémoire, afin que la poſtérité ne parlât que de lui ſeul. Comme c'eſt ſur-tout dans les livres appellés *King*, & dans les ouvrages de Confucius, qu'on rapporte les vertus & les actions de ces grands Empereurs qui doivent ſervir de modéle aux bons Princes, *Chi Hoang Ti* publia un Edit par lequel il ordonnoit, ſous peine de la vie, de brûler tous ces livres, à l'exception des ouvrages qui traitent de la Médecine & de l'Architecture. Cet Edit fut exécuté avec la derniere rigueur. On ne laiſſa pas de ſauver quelques-uns de ces précieux ouvrages ; mais une grande partie fut conſumée par les flammes. La perte de ces anciens monumens, excite encore aujourd'hui les regrets de tous les Chinois.

Il y a dans preſque toutes les Villes des eſpèces de Palais, où les Mandarins & les Gradués s'aſſemblent en certains tems de l'année pour rendre leurs de-

voirs à Confucius. Dans le pays qui donna la naiſſance à ce fameux Philoſophe, les Chinois ont élevé pluſieurs monumens qui ſont autant de témoignages publics de leur reconnoiſſance. *Hi Tſong*, Roi des Tartares, voulant donner des marques publiques de l'eſtime qu'il faiſoit des lettres & de ceux qui les cultivoient, alla viſiter la ſalle de Confucius, & lui rendit à la maniere Chinoiſe les mêmes honneurs qu'on rend aux Rois. Les Courtiſans ne pouvant goûter que leur Prince honorât de la ſorte un homme dont la naiſſance n'avoit rien de fort illuſtre, lui en témoignerent leur ſurpriſe. « S'il » ne mérite pas ces honneurs par ſa » naiſſance, répondit le Monarque Tar» tare, il en eſt digne par l'excellente » Doctrine qu'il a enſeignée. La famille de Confucius ſe conſerve en ligne directe depuis plus de deux mille ans.

Avant que de rapporter les diverſes révolutions arrivées à la Chine, je donnerai en peu de mots l'Hiſtoire de certains peuples, & entr'autres de la Nation des *Si Fan*, qui formoit autrefois un Etat puiſſant & redoutable aux Empereurs mêmes, mais qui déchirée dans la ſuite par des guerres inteſtines,

Quelques années après les *Tou Fan* firent une nouvelle irruption dans la Chine, mais on leur dreſſa une embuſcade, & ils furent mis en fuite. Cette défaite leur inſpira des projets plus pacifiques.

Les deux partis en vinrent à un accommodement, mais il ne fut pas de longue durée. Il y eut pendant pluſieurs ſiécles des guerres ſanglantes entre les Chinois & les *Tou Fan.* Ceux-ci furent enfin ſubjugés entierement vers l'année 1227. Depuis ce tems-là ils ſont demeurés tranquilles ſans former aucune entrepriſe pour le rétabliſſement de leur Monarchie. Cette Nation fut toujours redoutable tandis qu'elle eut des Rois capables de la bien gouverner. De funeſtes diviſions qui s'éleverent dans le ſein de l'Etat, contribuerent plus que tout le reſte, à la ruine d'un peuple qui avoit tant de fois fait trembler tout l'Empire. Il y a encore d'autres Nations à la Chine qui regardent l'Empereur comme leur Souverain : mais elles ne ſont pas cependant dans une entiere dépendance, parce que la ſituation des Pays qu'elles habitent, les met en état de défendre leur liberté.

Les

Les Chinois dans les commencemens toient un peuple fort groſſier. *Fo Hi* ur premier Souverain entreprit d'a- oucir leurs mœurs. Il publia des Loix, pour les accréditer, il ſuppoſa cer- ins (*a*) prodiges qui ne manquent ja- ais de produire leur effet ſur l'eſprit un peuple ſtupide. Avant l'Empereur *Hi*, les deux ſexes n'étoient point ſtingués à la Chine par des habits rticuliers. Les hommes & les femmes nfondus enſemble, ſe livroient ſans ideur à tous les penchans qu'inſpire Nature. L'Empereur établit des Loix ur la ſociété conjugale, & il défen- t aux perſonnes qui portoient le mê- nom, quoiqu'elles ne fuſſent pas rentes, de s'unir par les liens du ma- ge. Cette Coûtume ſubſiſte encore jourd'hui. La Muſique fut auſſi un s moyens que l'Empereur employa ur adoucir le naturel farouche de ſes jets.

Ce fut ſous *Chin Nong* ſucceſſeur *Fo Hi* que les Chinois commence-

(*a*) L'Empereur dit qu'il avoit vû ces Loix le dos d'un Dragon cheval qui ſortoit du d d'un lac.

rent à s'appliquer au labourage. Le nouvel Empereur après leur avoir appris comment on pouvoit rendre la terre féconde, leur fit auſſi connoître les remedes propres aux différentes maladies. De ſorte qu'on le regarde comme l'Auteur & le Prince de la Médecine. *Chin Nong* donna encore l'idée du Commerce, & il établit des marchés publics où le peuple ſe rendoit vers le milieu du jour, pour ſe pourvoir de toutes les choſes néceſſaires aux beſoins de la vie. Ce Prince pendant tout le cours de ſon regne, ne fut occupé qu'à rendre ſes Sujets heureux. *Hoang Ti* qui lui ſuccéda, marcha ſur les traces de ſon prédéceſſeur. Il coupa & applanit des montagnes, fit de grands chemins pour faciliter le commerce, inventa pluſieurs arts utiles, gouverna avec ſageſſe, & emporta dans le tombeau les regrets de toute la Nation. Il eut vingt-cinq enfans, & l'un d'eux, nommé *Chao Hao*, monta ſur le Thrône après la mort de ſon pere.

Les premiers Souverains de la Chine, furent preſque tous de fort bons Princes. On les voit uniquement occupés à faire fleurir leur Empire par de juſtes loix & par des arts utiles. Je ne

rapporterai ici que les traits les plus intéreſſans de leur Hiſtoire, & je paſſerai ſous ſilence pluſieurs Rois dont la vie n'offre rien de curieux. L'Empereur *Chao Hao* laiſſa en mourant cinq fils qui n'étoient pas ſans mérite ; mais il leur préféra ſon neveu qui lui parut plus digne de régner, & le nomma ſon ſucceſſeur à l'Empire. Si les Souverains, ſans avoir égard aux prérogatives de la naiſſance, laiſſoient leur Couronne à celui des Princes de leur Sang qui eſt le plus capable de la porter, le nombre des mauvais Rois ne ſeroit pas ſi conſidérable ; mais en laiſſant aux Princes le droit de choiſir leur ſucceſſeur, combien s'en trouveroit-il qui préféreroient le bien de l'Etat à l'élévation de leurs enfans ?

L'Empereur *Tchuen Hio* joignit le Sacerdoce à la Couronne, & régla qu'il n'y auroit que le Souverain qui offriroit ſolemnellement des ſacrifices. C'eſt ce qui s'obſerve encore maintenant à la Chine. L'Empereur eſt le ſeul Pontife ; & lorſqu'il ſe trouve hors d'état de remplir les fonctions de Sacrificateur, il députe quelqu'un pour tenir ſa place. Cette réunion du Sacerdoce avec l'Empire, empêche je ne ſçais combien de

troubles & de diviſions qui ne ſont que trop ordinaires dans tous les Pays où les Prêtres cherchent à s'attribuer certaines prérogatives incompatibles avec la qualité de Sujets.

Les Monarques Chinois s'étoient d'abord contentés d'une ſeule épouſe. L'Empereur *Kao Sin* fut le premier qui donna l'exemple de la Polygamie. Il eut juſqu'à quatre femmes. Ses ſucceſſeurs jugerent à propos de l'imiter. Quoique la plûpart des Monarques Chinois, dont je viens de parler, euſſent établi des loix & fait de ſages réglemens, cependant *Yao* huitiéme Empereur de la Chine, eſt regardé comme le premier Légiſlateur de la Nation. Ce fut en même-tems le modele de tous les Souverains. C'eſt ſur lui & ſur ſon ſucceſſeur appellé *Chun* que les Empereurs jaloux de leur gloire, tâchent de ſe former; en effet ces deux Princes eurent toutes les qualités qui font les grands Rois, & jamais la Nation Chinoiſe ne fut ſi heureuſe que ſous leur Empire. *Yao* ne ſe borna pas à faire le bonheur de ſes Sujets pendant ſa vie. Lorſqu'il fut queſtion de ſe donner un ſucceſſeur, il réſolut d'étouffer les mouvemens de la tendreſſe pater-

nelle, & de n'avoir égard qu'aux intérêts de ſon peuple. » Je connois mon » fils, diſoit-il : ſous de beaux dehors » de vertus, il cache des vices qui ne » ſont que trop réels. Comme il ne ſçavoit encore ſur qui faire tomber ſon choix, on lui propoſa un Laboureur nommé *Chun*, que mille vertus rendoient dignes du Thrône. *Yao* le fit venir, & pour éprouver ſes talens, il lui confia le gouvernement d'une Province. *Chun* ſe comporta avec tant de ſageſſe que le Monarque Chinois l'aſſocia à l'Empire, & lui donna ſes deux filles en mariage. *Yao* vécut encore vingt-huit ans dans une parfaite union avec ſon Collégue.

Lorſqu'il ſe vit ſur le point de mourir, il appella *Chun*, lui expoſa les obligations d'un Roi & l'exhorta à les bien remplir. A peine eut-il achevé ſon diſcours qu'il rendit ſon dernier ſoupir (*a*), laiſſant après lui neuf enfans qui ſe virent exclus de la Couronne, parce qu'ils n'avoient pas été jugés dignes de la porter. Après la mort de l'Empereur, *Chun* ſe renferma pendant

(*a*) Il mourut à l'âge de 118 ans.

trois ans dans le Sépulchre de *Yao*, pour ſe livrer aux ſentimens de douleur que lui cauſoit la mort d'un Prince qu'il regardoit comme ſon pere. C'eſt de-là qu'eſt venu l'uſage de porter à la Chine pendant trois années, le deuil de ſes parens.

Le regne de *Chun* ne fut pas moins glorieux que celui de ſon prédéceſſeur. Une des principales attentions de ce Prince, fut de faire fleurir l'Agriculture. Il défendit expreſſément aux Gouverneurs de Province, de détourner les Laboureurs de leurs travaux ordinaires, pour les employer à de certains ouvrages moins utiles que la culture des Campagnes. Pour ſe mettre en état de bien gouverner, *Chun* eut recours à un moyen qui doit paroître bien extraordinaire à tous ceux qui connoiſſent le génie des Rois. Ce Monarque publia une Ordonnance par laquelle il permettoit à ſes Sujets de marquer ſur une table expoſée en public ce qu'ils auroient trouvé de repréhenſible dans la conduite de leur Souverain. Il s'aſſocia un Collégue avec lequel il vécut toujours en bonne intelligence. Après un régne auſſi long (*a*)

(*a*) Il régna cinquante ans. C'eſt au regne

qu'heureux, il mourut, & laiſſa la Couronne à celui qui lui avoit aidé à en porter le fardeau? *Yu*, c'eſt le nom du nouveau Monarque, marcha ſur les traces de ſes plus illuſtres Prédéceſſeurs. On ne pouvoit mieux lui faire ſa cour qu'en lui donnant des avis ſur ſa conduite, & il ne trouvoit point d'occupation plus digne d'un Monarque que celle de rendre la juſtice aux peuples. Jamais Prince ne fut plus acceſſible. Afin qu'on pût lui parler plus facilement, il fit attacher aux portes de ſon Palais une cloche, un tambour & trois tables, l'une de fer, l'autre de pierre & la troiſiéme de plomb. Il fit enſuite afficher une Ordonnance, par laquelle il enjoignoit à tous ceux qui vouloient lui parler, de frapper ſur ces inſtrumens ou ſur ces tables, ſuivant la nature des affaires qu'on avoit à lui communiquer. On rapporte qu'un jour il quitta deux fois la table au ſon de la cloche, & qu'un autre jour il ſortit trois fois du bain pour recevoir les plaintes qu'on venoit lui faire. Il avoit coûtume de

Année avant J. C. 2217.

---

de ſon prédéceſſeur que je vais commencer à fixer la Chronologie. Ce fut par lui que commença la premiere Dynaſtie appellée *Hia*.

dire qu'un Souverain doit ſe conduire avec autant de précaution que s'il marchoit ſur la glace ; que rien n'eſt plus difficile que de régner ; que les dangers naiſſent ſous les pas des Monarques ; qu'il a tout à craindre s'il ſe livre entierement à ſes plaiſirs ; qu'il doit fuir l'oiſiveté, faire un bon choix de ſes Miniſtres, ſuivre leurs avis, & exécuter avec promptitude un projet concerté avec ſageſſe. Un Prince qui connoiſſoit ſi bien les obligations de la Royauté, étoit bien capable de les remplir. Ce fut ſous ſon regne qu'on inventa le vin Chinois qui ſe fait avec le ris. L'Empereur n'en eut pas plutôt goûté, qu'il en témoigna du chagrin. Cette liqueur, dit-il, cauſera les plus grands troubles dans l'Empire. Il bannit de ſes Etats l'inventeur de ce breuvage, & défendit ſous de grieves peines d'en compoſer à l'avenir. Cette précaution fut inutile. *Yu* eut pour ſucceſſeur ſon fils aîné qui s'appelloit *Ti Kiſin.*

Ce Prince ne régna pas moins glorieuſement que celui qui venoit de lui laſſer la Couronne ; mais les Chinois ne goûterent pas long-tems la douceur de ſon regne. *Tai Kang* qui monta

près lui ſur le Thrône, abandonna à
es Miniſtres le ſoin du Gouvernement
our ſe livrer à la paſſion du vin &
les femmes : il ne quittoit ſes parties
le débauches que pour déſoler les
ampagnes, en pourſuivant les bêtes
auves avec une quantité prodigieuſe
le chiens & de chevaux. La con-
luite de cet Empereur excita tous les
ſprits à la révolte. Un de ſes princi-
aux Officiers entreprit de lui ôter la
Couronne, & réuſſit dans ce projet.
Cette révolution ne coûta pas une
goutte de ſang. Le Prince déthrôné
ut envoyé en exil, & *Tchong Kang* ſon
rere lui ſuccéda. Les Rois ne voyent
amais de bon œil un ſujet à qui ils ſont
edevables de leur élévation. Ils crai-
gnent que la main qui a formé l'ouvra-
ge, ne vienne à le détruire Le nouvel
Empereur n'étoit pas ingrat, mais il
veilloit à ſa ſûreté. Pour concilier ſes
ntérêts avec la reconnoiſſance, il éleva
on bienfaiteur au miniſtere, & lui ôta
e commandement des troupes. Y, c'eſt
inſi que s'appelloit le nouveau Miniſtre,
e vit bien-tôt ſans autorité, lorſqu'on
ommença à ne le plus craindre. Ou-
ré de ce qu'on ne lui laiſſoit aucun
ouvoir, il réſolut de le ravir tout en-

tier ; mais il ne put exécuter ſon deſſein que ſous le regne ſuivant.

L'Empereur *Tchong Kang* mourut, & laiſſa la Couronne à ſon fils *Ti Siang*. Celui-ci donna toute ſa confiance au Miniſtre, & le mit à la tête de ſes troupes. *Y* ſongea alors à exécuter ſes ambitieux projets. Il commença par gagner l'amitié des ſoldats, & ſe les attacha tellement qu'ils ne connurent plus d'autres ordres que les ſiens. L'Empereur s'apperçut alors de ſon imprudence, & ne ſe voyant pas en état d'y remédier, & redoutant l'ambition de ſon Miniſtre, il ſe retira chez deux Princes Tributaires qui étoient ſes parens. *Y* s'étoit fait une infinité de Créatures qu'il avoit élevées aux premiers emplois. Il comptoit ſur leur affection ; mais comme il craignoit que l'Empereur n'eût encore un trop grand nombre de partiſans, il n'oſa pas faire éclater ſi-tôt ſa révolte, Voulant ſe rendre maître de la perſonne de ſon Souverain, il lui écrivit une lettre très-ſoumiſe. Il le ſupplioit de revenir dans ſon Palais, & lui faiſoit mille proteſtations de fidélité. » Ceux, » ajoûtoit-il, qui vous ont inſpiré des » ſoupçons contre moi, ſont vos véri-

» tables ennemis, & ne cherchent qu'à » vous entraîner dans le précipice. Le perfide Miniſtre fit enſuite une exacte recherche de toutes les perſonnes qui étoient ſincérement attachées à l'Empereur, & les punit par l'exil ou par la mort. Leurs emplois furent donnés aux créatures du rebelle.

La trahiſon de cet ambitieux fut punie par une autre trahiſon qui n'étoit pas moins déteſtable. Y comptoit parmi ſes partiſans un nommé *Han Tſo*, homme double & artificieux, qui avoit le plus de part à ſa confiance, & qui avoit beaucoup de crédit dans l'armée. L'ambition s'empara auſſi du cœur de ce ſcélérat, qui crut pouvoir ſe frayer un chemin au Thrône, s'il faiſoit périr tout à la fois & ſon bienfaiteur, & ſon Souverain. Il confia ſon projet à quelques ſoldats, & leur ordonna d'aſſaſſiner leur Général lorſqu'il iroit à la chaſſe.

Je publierai, leur dit-il, que vous n'avez fait qu'exécuter les ordres de l'Empereur. Les ſoldats ſe laiſſerent ſéduire, & le premier Miniſtre fut immolé. Le perfide *Han Tſo* entreprit enſuite de faire périr ſon Souverain. Pour réuſſir dans ce projet, il fait ve-

nir *Kiao*, jeune homme vif & impétueux, & fils aîné du Miniſtre rebelle. Il l'exhorte à venger la mort de ſon pere, & lui en fournit les moyens, en détachant une partie des troupes qu'il avoit ſous ſes ordres. *Kiao* marche vers l'Empereur, lui livre le combat, met l'armée ennemie en déroute, tue ce Prince de ſa propre main, & extermine toute la famille Royale. Il n'y eut que l'Impératrice qui échappa à la fureur des meurtriers. Cette malheureuſe Princeſſe qui étoit enceinte, eut bien de la peine à ſe réfugier dans les montagnes. *Han Tſo* s'empara de la Couronne, & récompenſa celui qui lui avoit aidé à s'en rendre maître.

L'Impératrice mit au monde un fils quelle nomma *Chao Kang*. La naiſſance de ce jeune Prince fut long-tems ignorée, & il étoit déja parvenu à un âge mûr, lorſque l'uſurpateur en eut connoiſſance. *Han Tſo* le fit chercher; mais le légitime héritier du Thrône, ſe retira chez un Prince tributaire de l'Empire, & entra dans ſa maiſon en qualité de domeſtique : la phyſionomie & les manieres nobles de *Chao Kang* trahirent ſon ſecret. Le Prince au ſervice duquel il s'étoit engagé, lui fit

diverſes queſtions avec cet air de bonté qui inſpire toujours la confiance. *Chao Kang* ne crut pas devoir diſſimuler, & raconta ſes malheurs & le déſaſtre de ſa famille. Le Prince tributaire l'embraſſa tendrement, lui donna ſa fille en mariage, avec une partie de ſa Principauté, où *Chao Kang* eut occaſion de développer mille belles qualités qui le rendoient digne du Thrône. Le beaupere ne perdit point de tems ; il écrivit à tous les Miniſtres & aux Grands du Royaume qui étoient attachés au dernier Empereur. Il leva enſuite une armée, & marcha contre l'uſurpateur. Celui-ci fut vaincu. On le fit priſonnier, & une mort infâme termina ſa déteſtable vie. Auſſi-tôt que *Chao Kang* ſe vit placé ſur le Thrône de ſes ancêtres, il fit pourſuivre *Kiao* qui fut pris & décapité. La mort de ces rebelles rétablit le calme & la tranquillité dans tout l'Empire.

Comme je ne prétends point donner une hiſtoire générale de la Chine, & que je me borne à rapporter les principales révolutions arrivées dans ce Pays, je ne ferai point mention de pluſieurs Souverains Chinois dont la vie n'offre rien d'intéreſſant, & je paſſe tout d'un

coup au regne de l'Empereur *Kong Kia*. Ce Prince, après la mort de ſon pere, ſuccomba ſous le crédit de ſon oncle qui s'empara de la Couronne, la porta pluſieurs années, & la laiſſa à un de ſes fils, qui la fit paſſer en mourant ſur la tête du légitime héritier. *Kong Kia* répondit bien mal à l'idée qu'on s'étoit formée de lui. Quarante-trois ans d'adverſités auroient dû lui apprendre à modérer ſes paſſions ; mais auſſi-tôt qu'il fut monté ſur le Thrône, il ſe livra à la plus exceſſive débauche, & abandonna le ſoin du Gouvernement à d'indignes Miniſtres. Sous ſon regne la flatterie étoit un moyen ſûr pour parvenir aux premieres dignités de l'État. Sa conduite le rendit tellement mépriſable, que les Princes tributaires refuſerent de lui rendre hommage, ſans qu'il oſât employer ſon autorité pour les rappeller à leur devoir. Les vices de cet Empereur rendirent la Couronne chancelante dans ſa famille. *Ti Cao* ſon fils ne travailla pas à l'affermir. Trop fidele imitateur de ſon pere, il fit de ſon Palais le ſéjour des plus infâmes débauches. *Ti Fa* ſon ſucceſſeur laiſſa la Couronne à *Kié*, que ſes cruautés & ſes infamies ont fait regarder comme un

monſtre. Son nom eſt encore aujourd'hui à la Chine dans la même exécration que l'eſt celui de Néron chez tous les peuples de l'Europe Cet indigne Empereur avoit une femme encore plus méchante & plus cruelle que lui. Le ſang ne lui coûtoit rien à répandre, & on n'entendoit parler que d'exécutions ordonnées par le caprice de cette barbare Princeſſe. *Kié* fit creuſer un aſſez grand eſpace de terre en forme d'étang, & après l'avoir fait remplir de vin, il ordonna à trois mille de ſes Sujets de s'y plonger. Il y avoit dans ſon Palais un appartement ſecret ou par ordre de l'Empereur & de l'Impératrice, on ſe livroit en leur préſence aux plus abominables débauches. Tant de cruautés & d'infamies révolta tout l'Empire. Les Grands & le peuple étoient ſur le point de prendre les armes contre leur Souverain. Ils furent arrêtés par les Miniſtres qui crurent que de ſages remontrances pourroient faire rentrer ce Prince en lui-même. Il en coûta la vie à celui qui oſa porter la parole.

La furie de l'Empereur ne ralentit pas le zèle de ſes Miniſtres. Ils lui adreſſerent un Mémorial, dans lequel ils lui reprochoient librement toute l'hor-

reur de ſa conduite. A peine en eut-il fait la lecture, que tranſporté de colere, il prit la réſolution d'immoler à ſa vengeance les auteurs de cet écrit; mais on le mit hors d'état d'exécuter ſes cruels deſſeins. On conſpira contre lui, & on réſolut d'élever à l'Empire *Tching Tang*, l'un des Princes tributaires le plus reſpecté pour ſa ſageſſe & ſa vertu: celui qu'on vouloit ſubſtituer au Tyran, fit voir une modération qui le rendoit digne du Thrône. Il déclara qu'il n'avoit nul droit à l'Empire, & que s'il prenoit les armes, ce n'étoit que pour obliger l'Empereur à régner d'une maniere moins tyrannique. Son armée fut bien-tôt prête, & chacun des Princes lui fournit des troupes.

Kié ne trouva point de défenſeurs parmi ſes Sujets. Il eut recours aux Tartares, & tâcha par de belles promeſſes de les engager à ſon ſervice; mais il ne put y réuſſir. Se voyant abandonné de tout le monde, il offrit d'abdiquer l'Empire, & demanda ſeulement qu'on lui accordât la vie. *Tching Tang* ſe laiſſa fléchir, & le laiſſa en poſſeſſion du Thrône. Lorſque l'Empereur crut que l'orage étoit entierement diſſipé, il ſe replongea dans ſes vices ordinaires,

& leva une armée pour aller attaquer celui qui avoit eu la généroſité de lui laiſſer l'Empire. *Tching Tang* ſe mit à la tête de ſes troupes; & lorſque les deux armées furent en préſence, les ſoldats de l'Empereur l'abandonnerent, & jetterent leurs armes aux pieds de *Tching Tang*, qu'ils reconnurent pour leur Souverain. *Kié* n'eut plus de reſſource que dans la fuite. Il ſe bannit lui-même, & après trois ans d'exil, il termina une vie qui a rendu ſon nom & ſa mémoire exécrables à la poſtérité. Dans la perſonne de ce Prince ou plutôt de ce monſtre finit la premiere Dynaſtie appellée *Hia*, qui compte dix-ſept Empereurs dans l'eſpace de 468 ans.

Tching Tang fut élevé à l'Empire avec un applaudiſſement univerſel. Lui ſeul ſe croyoit incapable de ſoutenir un ſi peſant fardeau. Il aſſembla juſqu'à trois fois ſes Miniſtres & les Grands du Royaume, pour remettre une Couronne que tout autre, diſoit-il, porteroit plus dignement que lui.

Il fallut en quelque ſorte le forcer à reſter ſur le Thrône. Après avoir fait le bonheur des Chinois, il mourut & laiſſa la Couronne à ſon petit-fils nommé *Tai Kia*. Celui-ci, loin de marcher

ſur les traces de ſon ayeul, tint une conduite toute oppoſée & capable de lui attirer le mépris & l'averſion de ſes peuples. Son premier Miniſtre s'aviſa d'un expédient fort ſingulier pour corriger le jeune Prince. Il fit conſtruire une maiſon proche le tombeau de *Tching Tang*, & y enferma le nouvel Empereur pour lui donner le tems de ſe former à la vûe des cendres de ſon illuſtre ayeul. *Tai Kia* ſçut profiter d'une correction ſi extraordinaire Après trois ans de priſon, il remonta ſur le Thrône, & fut proclamé Empereur pour la ſeconde fois. Il ne ſçut point mauvais gré à ſon Miniſtre de la conduite qu'il avoit tenue à ſon égard, & le regarda toujours comme ſon pere & ſon ami. Trouveroit-on beaucoup de Souverains à qui on pût donner impunément de pareilles leçons ?

La tyrannie de *Kié* occaſionna, comme nous l'avons vû, une révolution à la Chine, & donna lieu à l'établiſſement d'une nouvelle Dynaſtie ; la même cauſe va produire de ſemblables effets. L'Empire étoit depuis plus de ſix cens ans dans la même famille, lorſque *Tcheou* parvint à la Couronne. L'orgueil, la fierté, le luxe, la débauche

& la cruauté monterent ſur le Thrône avec ce Prince. Il épouſa une femme capable de ſeconder ſes fureurs. *Ta Kia*, c'eſt le nom de cette femme cruelle, perſuada à ſon mari qu'il ne ſeroit le maître abſolu de ſes Sujets, qu'en répandant la terreur dans tous les eſprits. On conſtruiſit par ſon ordre une colonne d'airain qu'on faiſoit rougir à un grand feu, puis on forçoit les criminels de l'embraſſer juſqu'à ce que leur chair fût conſumée juſqu'aux os. C'étoit pour la Princeſſe un ſpectacle agréable de voir ſouffrir ces malheureuſes victimes, & d'entendre les cris affreux que leur arrachoit la violence des tourmens.

Un des Miniſtres de l'Empereur pour s'inſinuer dant les bonnes graces de ſon maître, eut la baſſeſſe de vouloir lui proſtituer ſa fille qui étoit fort belle, mais qui étoit encore plus vertueuſe. Cette jeune perſonne qui déteſtoit l'action de ſon pere, réſiſta avec courage aux pourſuites de l'Empereur. Le Prince outré de cette réſiſtance, & changeant tout-à-coup ſon amour en fureur, poignarda la jeune fille, & l'ayant coupée en pluſieurs morceaux, la fit ſervir à la table du pere. Un autre Miniſtre effrayé de cette barbarie, eut le

courage de repréſenter au Prince toute l'horreur de ſa conduite. Ses remontrances lui couterent la vie.

L'autorité ſouveraine étoit entre les mains de *Ta Kia*, & les loix qu'elle portoit ne manquoient jamais d'être ratifiées par l'Empereur. Le pouvoir qu'elle avoit ſur l'eſprit de ſon époux, ne ſervoit qu'à augmenter de plus en plus la férocité de ce Prince. Tous les jours étoient marqués par les plus ſanglantes exécutions. On ſe laſſa enfin de tant de cruautés, & on ſongea à choiſir un autre Souverain. Tous les ſuffrages ſe réunirent en faveur de *Ven Vang*, Prince tributaire, qui gouvernoit ſes petits Etats avec une ſageſſe admirable. Il ſe voyoit ſur le point de devenir Empereur; mais il ne jouit pas long-tems d'une eſpérance ſi flatteuſe. Il mourut & laiſſa ſes prétentions à l'Empire, ſa principauté, ſes biens à *Vou Vang* le ſecond de ſes fils, parce que l'aîné ne voulut pas entrer dans les vûes qu'avoit ſon pere de déthrôner l'Empereur. Celui-ci continuoit de ſe rendre odieux par ſes excès. Un de ſes oncles croyant qu'il devoit tout riſquer pour retirer le Prince de ſes égaremens, ſe rendit au Palais, & parla avec fer-

ieté. Il fut étranglé à l'inſtant par or-re de l'Empereur, qui lui fit enſuite rracher le cœur, & goûta le plaiſir barbare de conſidérer cet objet, moins pour ſatisfaire ſa curioſité, que pour aſſouvir ſa vengeance.

Les Princes & les Grands indignés de tant d'horreurs, ſolliciterent *Vou Vang* de ſe mettre à la tête d'une armée pour attaquer l'Empereur, promettant de fournir les ſecours néceſſaires. *Tcheou* leva auſſi des troupes & alla au-devant de ſon ennemi. A peine eut-on donné le ſignal du combat, que la plus grande partie des ſoldats de l'Empereur mirent bas les armes, & paſſerent dans le camp de ſon adverſaire. *Tcheou* ſe voyant trahi, prit une réſolution de déſeſpéré. Il s'enfuit dans ſa Capitale, & s'étant retiré dans ſon appartement, il y mit le feu pour ne pas tomber entre les mains de ſon ennemi. La moitié du Palais fut réduite en cendres. *Vou Vang* y entra en vainqueur. Le premier objet qui ſe préſenta à ſes yeux, fut l'Impératrice (*a*)

(*a*) Cette Princeſſe étoit fort belle. On croit que c'eſt elle qui fit regarder la petiteſſe des pieds comme un des plus grands

qu'il tua d'un coup d'épée. Après la mort du Tyran & de ſon épouſe, *Vou Vang* fut reconnu pour Souverain, & devint le fondateur de la troiſiéme Dynaſtie.

Année avant J. C. 1051.

Tchao Vang, un de ſes ſucceſſeurs, s'attira la haine de ſes Sujets par l'extrême paſſion qu'il avoit pour la chaſſe. Le dégât que faiſoient ſes chiens & ſes chevaux dans toutes les campagnes, déſeſpéra les peuples, & les détermina à faire périr leur Souverain par un ſtratagême aſſez ſingulier. L'Empereur en revenant de la chaſſe, étoit obligé de traverſer une riviere, & il y avoit ordre de tenir des barques prêtes pour ſon paſſage. On en prépara une qui étoit

---

agrémens de ſon ſexe; quoiqu'elle les eût fort petits, elle ſe les ſerroit encore avec des bandelettes. Ce fut-là une ſorte de beauté que toutes les femmes ſe procurerent à ſon exemple, & cette opinion ridicule eſt tellement en uſage qu'une femme ſe rendroit mépriſable, ſi elle avoit les pieds d'une grandeur naturelle. Cet agrément ou plutôt cette difformité eſt cauſe que les Chinoiſes peuvent à peine marcher; mais à quelles contraintes ne s'aſſujettiſſent pas les femmes quand il eſt queſtion de plaire? Les femmes ſont femmes par-tout.

llement conſtruite, qu'elle devoit ſe
iſer en peu de tems. L'empereur y
onta avec quelques Seigneurs de ſa
ite : à peine fut-il au milieu de la ri-
ere que les planches ſe déſunirent
ut-à-coup ; la barque enfonça dans
au, & tous ceux qu'elle portoit fu-
nt noyés.

Un peuple opprimé qui immole ſon
ouverain, & qui étend ſa vengeance
r toute la famille d'un Tyran ; un ſu-
: fidéle qui ſacrifie tout ce qu'il a de
us cher pour conſerver le ſang de ſes
aîtres : tel eſt le contraſte frappant
e va nous fournir l'hiſtoire de la
hine. La miſere du peuple devint ex-
ême ſous le regne de l'Empereur *Li*
ang. Cétoit un Prince fier, cruel &
odigue. Ses exactions & ſes violen-
s le rendirent extrêmement odieux.
n n'entendoit de tous côtés que plain-
s & gémiſſemens. Il parut même plu-
urs libelles dans leſquels on repro-
oit à l'Empereur en termes menaçans
n impitoyable dureté. Les clameurs
les murmures du peuple ne ſervirent
'à augmenter la fureur du Souverain.
défendit à ſes Sujets, ſous peine de la
: de s'entretenir enſemble, & même de
parler à l'oreille. On voyoit tous les

habitans de la capitale marcher dans les rues les yeux baiſſés, gardant un morne ſilence, & affectant de s'éviter les uns les autres. Un Miniſtre fidele nommé *Tchao Kong*, lui repréſenta combien il étoit injuſte & cruel de vouloir empêcher les malheureux de ſe plaindre, & lui déclara qu'un peuple réduit au déſeſpoir, étoit capable de tout entreprendre. La prédiction de ce ſage Miniſtre ne ſe trouva que trop véritable. Semblable à un torrent qui a rompu ſes digues, le peuple fit une ſoudaine irruption dans le Palais pour ſe défaire du Tyran. Au premier bruit du tumulte, l'Empereur prit la fuite & ſauva ſa vie; mais toute la famille Impériale fut maſſacrée par cette populace furieuſe. Il n'y eut que le plus jeune des fils de l'Empereur qui fut épargné. *Tchao Kong* l'avoit fait emporter ſecrettement dans ſa maiſon. Les ſéditieux en ayant eu connoiſſance, vinrent aſſiéger la demeure du Miniſtre, & demanderent à grands cris qu'on leur livrât le jeune Prince qui venoit d'être ſouſtrait à leur vengeance *Tchao Kong* pour conſerver ce précieux reſte du ſang Impérial, eut recours à un expédient qui eſt, je crois, ſans exemple. Après avoir

oir ſouffert un rude combat que lui roient tour à tour les ſentimens de la ture & de la fidélité qu'on doit aux ouverains, il ſe détermina enfin à livrer n propre fils qui fut égorgé ſur le amp à ſes yeux. L'Empereur errant fugitif traîna une vie obſcure, ſans ouvoir ſe remettre en poſſeſſion d'une uronne qu'il avoit perdue par ſa fau-. Il mourut dans ſon exil, & *Suen Vang* ui étoit le jeune Prince que *Tchao ong* avoit conſervé, monta ſur le hrône, & rendit les Chinois heureux.

Yeou Vang ſon ſucceſſeur, eut la uerre à ſoutenir contre les Tartares, ui forcerent le camp de l'Empereur, ierent ce Prince, ſe répandirent dans Pays, & y firent les plus terribles ra-ages. Les Princes tributaires unirent urs forces pour réſiſter à ce torrent. es deux Rois de *Tſin* & de *Ouei* ſe iſtinguerent par leur valeur. Ils vin-nt à bout de repouſſer les Tartares, : de les chaſſer de toutes les terres dont s s'étoient rendus les maîtres. Ces eux Princes prétendirent conſerver à tre de conquête, les Pays qu'ils roient enlevés aux Tartares, & comme Empereur *Ping Vang* ne les avoit pas couru, ils ſe regarderent comme in-

dépendans, & refuſerent de lui rendre hommage. Cet exemple eut des ſuites funeſtes, & fut cauſe que pluſieurs Princes rendirent leur Souveraineté indépendante. Tous ces Rois révoltés, ne ſongerent plus qu'à ſuivre les mouvemens de leur ambition. Chacun d'eux cherchant à étendre ſes frontieres, empiéta ſur les terres de ſes voiſins; cela donna lieu à des guerres cruelles qui durerent pluſieurs années. L'empereur s'efforça d'arrêter leurs entrepriſes, & leur enjoignit de vivre en paix; mais c'étoit une autorité qu'on ne reſpectoit plus. Ce fut dans des conjonctures ſi difficiles que *Houang Vang* parvint à l'Empire. Il employa d'abord les voies de la douceur pour ramener les Princes tributaires à leur devoir. Ce moyen ayant été inutile, il eut recours à celui des armes. Il n'eut pas le bonheur de réuſſir. Son armée défaite, & une bleſſure qu'il reçut, ne lui laiſſerent aucune eſperance de rétablir ſon autorité dans les Provinces qui refuſoient de la reconnoître.

L'Empereur en mourant voulut priver de la Couronne ſon fils *Tchuang Vang* pour la laiſſer à *Keou* qu'il avoit eu d'une de ſes concubines. Auſſi-tôt

e le Monarque eut les yeux fermés,
des Grands de la Cour repréſenta
ıe cette injuſte préférence attireroit
ſailliblement une guerre civile, &
nena les eſprits en faveur de l'héri-
:r légitime. *Tchuang* fut donc recon-
pour Souverain; mais *Keou* avoit un
rti qui réſolut de le placer ſur le
ırône. On découvrit la Conſpiration
le deſſein qu'on avoit pris d'aſſaſſiner
:mpereur. Celui-ci jugea à propos
diſſimuler, & manda au Palais le
:f du complot, ſous prétexte de lui
mmuniquer une affaire importante.
Conſpirateur obéit, & fut poignar-
. Sa mort & la fuite de *Keou* affer-
rent l'Empereur ſur le Thrône.

Les Princes tributaires ſe mainte-
ent toujours dans l'indépendance.
Roi *Tſi* étoit devenu ſi puiſſant qu'il
lui manquoit plus que le titre d'Em-
eur. Son ambition l'eût porté à dé-
ôner ſon maître, s'il n'avoit appré-
ıdé que les autres Princes ſes égaux
s'oppoſaſſent à ſon élévation. L'Em-
eur *Siang Vang*, voyoit avec dou-
r que toutes les démarches du Roi
Tſi, tendoient à ſe rendre maître de
mpire. Il forma le deſſein de réprimer
ambitieux. Comme il n'étoit pas en

état d'employer la force ouverte, il eut recours à un expédient qui lui réuſſit. L'Uſurpateur de l'autorité impériale, avoit trouvé le moyen d'aſſembler tous les autres Princes tributaires. C'étoit une eſpèce de convocation des Etats qu'il n'appartenoit de faire qu'au ſeul Empereur. Le but du Roi de *Tſi*, étoit de gagner tous ces Princes, & de les engager à le reconnoître pour leur Souverain.

Année avant J. C. 667. Il envoya à tous les Princes aſſemblés un Ambaſſadeur d'une capacité reconnue, & leur adreſſa des lettres qui furent reçues avec le cérémonial ordinaire (*a*); c'eſt-à-dire, avec des marques de reſpect qui annonçoient la Souveraineté de celui qui les avoit écrites. Le Roi de *Tſi* auroit bien voulu ſe diſpenſer de donner un témoignage public de ſa ſoumiſſion, mais il ſe vit contraint de ſuivre l'exemple des autres Princes. Cette démarche qui coûta beaucoup à ſon orgueil, lui fit ſentir

(*a*) Ce cérémonial preſcrit qu'une lettre qui vient de l'Empereur, ſoit miſe ſur une table magnifiquement ornée, & qu'on lui rende les mêmes honneurs quà la perſonne du Prince, avant qu'on en faſſe l'ouverture.

qu'il avoit un maître, & dérangea tous les projets que lui ſuggéroit ſon ambition.

La tranquillité dont jouiſſoit l'Empereur après cet événement, fut bin-tôt troublée par la rébellion de *Cho Tai* ſon fils. Ce Prince quitta la Cour, & ſe retira auprès du Roi de *Tſi*, dont il implora la protection. En même-tems un Prince tributaire leva auſſi l'étendard de la révolte; mais celui-ci fut vaincu par l'Empereur qui avoit appellé les Tartares à ſon ſecours, & qui ſe les étoit attachés en épouſant la fille de leur Chef. *Siang Vang* ſe vit peu à près délivré des ombrages que lui donnoit le Roi de *Tſi*. Ce dernier mourut accablé de vieilleſſe. Les guerres qui s'allumerent auſſi-tôt entre ſes cinq enfans qui ſe diſputoient la ſucceſſion de leur pere, ne pouvoient qu'être avantageuſes à l'Empereur; mais ce Monarque ſe ſuſcita lui-même de nouveaux ennemis. Il n'avoit épouſé que par politique la fille du chef des Tartares; comme il s'imagina n'avoir plus rien à craindre, il la répudia ſous prétexte qu'elle étoit étrangere. Le Tartare outré de cet affront, réſolut de s'en venger. Il appella *Cho Tai* qui ſe trouvoit dénué de tout ſe-

cours, & lui promit de le faire déclarer Empereur. Ce fils rebelle alla joindre le Chef des Tartares, & tous deux enſemble marcherent vers la Capitale, s'en rendirent maîtres, & obligerent *Siang Vang* de prendre la fuite. *Cho Tai* ſe fit proclamer Empereur, tandis que ſon pere errant & fugitif imploroit l'aſſiſtance des Princes tributaires. Ceux-ci fournirent des troupes à leur Souverain qui forma auſſi-tôt deux armées; l'une aſſiégea la Capitale, y entra en triomphe, & fit mourir le Prince rebelle; l'autre attaqua le Chef des Tartares, battit ſes troupes, & rétablit *Siang Vang* ſur le Thrône.

Le nouveau Roi de *Tſi* n'étoit pas capable de cauſer aucun trouble dans l'Empire; il s'étoit attiré l'averſion de ſes Sujets par ſon peu d'application au Gouvernement & par d'énormes cruautés. Un Prince ſon allié s'aviſa de lui donner des conſeils. Le Roi en fut tellement irrité, qu'il réſolut de faire périr celui qui vouloit l'empêcher de ſe perdre. Il fit choix pour cette commiſſion d'un de ces ſcélérats qui ſont toujours prêts à favoriſer les injuſtes paſſions de leurs Maîtres. Le Roi de *Tſi* envoya cet homme vers ſon Allié ſous

prétexte de lui rendre visite de sa part. L'assassin se rendit à la Cour du Prince. Il entre dans le Palais, & trouve le Prince environné de gens qui lui présentoient leurs Requêtes, & à qui il rendoit la justice. Frappé d'un tel spectacle, il eut horreur de tremper ses mains dans le sang d'un Prince qui étoit si digne de vivre ; mais n'osant pas retourner vers son Maître sans avoir exécuté ses ordres sanguinaires, il se tua lui-même au sortir du Palais.

Sous l'Empire de *Guei Lie Vang*, on vit se renouveller entre les Princes tributaires des guerres sanglantes qui durerent près de trois cens ans. Chacun de ces Princes aspiroit à l'Empire, & s'efforçoit de détruire ses concurrens. Les Empereurs ne conservoient presque plus que le nom de leur dignité, & se virent peu à peu dépouillés de leurs Provinces. *Tchi Siang* Roi de *Tsin*, enleva plusieurs Places à deux Princes voisins qui n'oserent s'opposer à une pareille usurpation. Il n'y eut que le Roi de *Tchao* qui ne jugea pas à propos de laisser envahir aucune partie de ses Etats. Bien plus, il engagea les deux Princes dont je viens de parler, de se joindre à lui pour tirer ven-

geance de l'uſurpateur. Toutes ces forces réunies tomberent ſur l'armée de *Tchi Siang* qui fut entiérement défaite. On trouva ce Prince parmi les morts. Le vainqueur extermina la famille de ſon ennemi, & ſe rendit maître de tous ſes Etats. S'étant fait apporter le cadavre de *Tchi Siang*, il en coupa la tête, & du crâne qui fut enduit de vernis, il en fit une coupe dont il ſe ſervoit pour boire.

Tchao Siang, Roi de *Tſin*, ſe frayoit inſenſiblement le chemin à l'Empire. Il entretenoit ſous main la guerre entre les Princes tributaires, afin qu'ils puſſent ſe détruire mutuellement. Chacun d'eux lui demandoit du ſecours pour ſatisfaire ſa vengeance particuliere, & pour s'emparer des Etats de ſon ennemi. Il leur fourniſſoit volontiers les troupes qu'ils demandoient, eſpérant qu'il recueilleroit un jour le fruit de ſon artificieuſe politique. Quand il ſe vit en état d'exécuter ſes ambitieux projets, il déclara ouvertement qu'il aſpiroit au Thrône impérial. Il offrit un ſacrifice avec les cérémonies qui ne peuvent être obſervées que par l'Empereur ; ce qui étoit une proteſtation publique de ſes prétentions ſur cette ſouveraine dignité.

Il n'y avoit que le Roi de *Tsi* qui fût assez puissant pour lui disputer la Couronne impériale; mais *Tchang Siang* ayant remporté une victoire sur un concurrent si redoutable, il envoya une partie de son armée pour détrhôner l'Empereur *Ngan Vang*. Celui-ci n'opposa à son ennemi qu'un petit nombre de troupes qui furent taillées en piéces. Toute la ressource de ce Prince infortuné, fut d'aller implorer la clémence de son vainqueur, de lui céder le peu de Villes qui lui restoient, & de le reconnoître pour son Souverain. Cette soumission conserva ses jours qu'il alla finir aux extrémités d'une Province de son Empire. Plusieurs Princes tributaires vinrent rendre hommage au Roi de *Tsin*; mais il s'en trouva encore qui fideles à leur devoir, élurent pour Empereur *Tcheou Kiun*, Prince du Sang Impérial. Ce nouveau Monarque ramassa des troupes pour résister aux forces de l'usurpateur. Tous les Princes à qui il s'adressa pour obtenir quelque secours, refuserent de lui en accorder par la crainte qu'ils avoient du Roi de *Tsin*. *Tcheou Kiun* se voyant ainsi abandonné, & n'ayant aucune espérance de pouvoir se maintenir sur le Thrône,

abdiqua l'Empire qu'il n'avoit poſſédé que très-peu de tems. *Tchao Siang* ne jouit pas long-tems de la puiſſance qu'il venoit d'uſurper ; car il mourut même avant l'abdication de *Tcheou Kiun*. Il laiſſa la Couronne à *Tchuang Siang Vang* qui fut le fondateur de la quatriéme Dynaſtie.

Le nouvel Empereur entreprit de détruire toutes ces petites Souverainetés qui avoient cauſé tant de troubles dans l'Empire. Il attaqua d'abord un des Rois tributaires, & gagna quelques batailles qui allarmerent les autres Princes. Ils réunirent leurs forces, & oppoſerent deux cens mille hommes à l'armée victorieuſe. Elle fut défaite à ſon tour, & contrainte d'abandonner les terres qu'elle avoit conquiſes. *Tchuang Siang Vang* laiſſa la Couronne à ſon fils adoptif, nommé *Chi Hoang Ti*.

La déſunion des Princes ligués ruina bientôt leur confédération, affoiblis par des guerres ſanglantes qui firent périr la plus grande partie de leurs troupes, ils furent aiſément ſubjugués par l'Empereur. A meſure que *Chi Hoang Ti* s'emparoit d'un de ces Royaumes, il en faiſoit égorger le Souverain & exterminoit tous les mâles de ſa

ace. Le Roi de *Tſi* fut enfermé dans un Parc planté de pins où l'on ne lui donnoit de nourriture qu'autant qu'il en falloit pour ſubſiſter. Ce Prince ne toucha à aucun des alimens qui lui furent apportés, & ſe laiſſa mourir de faim.

Toutes ces Principautés étant réunies ſous une même puiſſance, & leurs titres ayant été éteints, rendirent l'Empereur de la Chine, plus puiſſant que ne l'avoit été aucun de ſes prédéceſſeurs. Il partagea l'Empire en trente-ſix Provinces. Pour ne pas laiſſer ſes Etats expoſés aux incurſions des Tartares, il fit bâtir cette fameuſe muraille qui ſubſiſte encore aujourd'hui. Voulant que la poſtérité ne parlât que de lui ſeul, il publia un Edit par lequel il ordonnoit qu'on brûlât tous (*a*) les livres Chinois qui avoient paru depuis la fondation de l'Empire. Il prétendoit par-là anéantir la mémoire de ſes plus illuſtres prédéceſſeurs ; vanité bien pitoyable dans un Prince qui avoit fait des actions capables de l'immortaliſer !

Après vingt-cinq années de guerre,

(*a*) Il n'excepta de l'incendie que les ouvrages qui traitent de l'Architecture & de la Médecine.

l'Empereur commença à jouir d'une paix profonde. Comme il avoit plusieurs enfans, quelques-uns de ses Ministres lui conseillerent de donner aux cadets des Provinces en Souveraineté. *Chi Hoang Ti* rejetta ce conseil en leur rappellant le souvenir de tous les troubles que toutes ces Principautés avoient causés dans l'Empire. Il régla qu'on bâtiroit des Palais en différentes Villes pour tous ces jeunes Princes, qu'ils y seroient entretenus aux dépens de l'Empereur, qu'on leur rendroit le respect dû à leur naissance, mais qu'ils n'auroient aucune autorité sur les peuples. C'est un usage qui a presque toujours été observé; mais sous les derniers regnes, on a fixé le séjour des Princes du Sang dans la Capitale & à la suite de la Cour.

L'Empereur en visitant les Provinces de son Empire, fut attaqué d'une maladie dangereuse. Se sentant près de sa fin, il écrivit une lettre à son fils aîné qu'il déclaroit son successeur, & la remit à son second fils avec les sceaux de l'Empire. Le jeune Prince qui fut chargé de ces dépêches, ne songea après la mort de son pere qu'à se mettre la Couronne sur la tête. Il trouva le se-

cret de gagner le premier Miniſtre, dont le ſuffrage entraîna celui de tous les peuples. Le fils aîné de *Chi Hoang Ti* ramaſſa quelques troupes pour ſoutenir ſes légitimes poſſeſſions. Cette tentative n'ayant pas eu un heureux ſuccès, il reçut ordre de ſe donner la mort.

Eul Chi, c'eſt le nom de l'Uſurpateur, ne chercha pas à effacer l'horreur de ſon fratricide par une conduite ſage & modérée. Il ſe laiſſa gouverner par ſon premier Miniſtre qui ne lui donna que de mauvais conſeils. Les peuples furent chargés d'impôts pour fournir aux dépenſes que faiſoit l'Empereur en maiſons ſuperbes, en parcs & en jardins délicieux. Les moindres fautes étoient punies des plus cruels ſupplices, & il n'y avoit que les Partiſans du Miniſtre qui puſſent être impunément criminels. Cette tyrannie excita des murmures qui tendoient à une ſédition ouverte. Un des Généraux de l'armée Impériale qui avoit été envoyé dans les Provinces Orientales pour y diſſiper quelques tumultes, leva le premier l'étendard de la révolte, & engagea ſes troupes à reconnoître pour leur Souverain le fils aîné du dernier Empereur.

Ce fut dans ces conjonctures qu'on

vit paroître un aventurier, nommé *Lieou Pang*, qui de ſimple ſoldat étoit devenu Chef d'une troupe de brigands. C'étoit un homme né avec de grandes qualités, plein de courage & de valeur, doux, modéré dans le commerce de la vie, mais d'une ſévérité inflexible, quand il s'agiſſoit de faire obſerver les loix de la diſcipline militaire. Il avoit cette éloquence naturelle qui perſuade quelquefois beaucoup mieux que tout l'art des Orateurs. Un grand phyſionomiſte l'ayant rencontré un jour, ſe jetta à ſes pieds, & lui dit : » Aux » traits de ton viſage que j'ai examiné » attentivement, je reconnois que tu » ſera Empereur, & je te rends par » avance les reſpects qu'un ſujet doit » avoir pour ſon Souverain. J'ai une » fille la plus belle & la plus ſage de » tout l'Empire. Je te l'offre en ma- » riage, tant je ſuis ſûr que ma pré- » diction s'accomplira. *Lieou Pang* accepta la propoſition, & devint le gendre de celui qui lui promettoit l'Empire.

Cependant le Général qui s'étoit révolté contre l'Empereur, avoit en vûe de faire revivre ces Souverainetés éteintes depuis quelque tems, & de ſe procurer une Couronne. Dans ce deſſein,

il fait avancer ſes troupes vers une des Places du Royaume de *Tſou*, comptant s'en rendre maître avec beaucoup de facilité. Le Gouverneur de cette Place effrayé du péril qui le menaçoit, demande du ſecours à *Lieou Pang*. Celui-ci s'approche de la Ville avec ſon armée, & en écarte les ennemis. Un ſervice ſi important fut mal récompenſé ; car le Gouverneur ferma les portes de la Place à ſon libérateur. *Lieou Pang* informé par une lettre attachée à une fléche qu'on jetta dans ſon camp, que cette ingratitude avoit excité l'indignation de tous les habitans de la Ville, vint ſe préſenter devant cette Place, en fit le ſiége, s'en rendit maître, & y entra en triomphe avec ſon armée. Les habitans ſe déclarerent pour le vainqueur qui ſe vit à la tête d'un parti conſidérable, & qui prit des idées conformes à la prédiction qu'on lui avoit faite.

Cependant le Thrône de l'Empereur étoit fort ébranlé ſans que ce Prince ſongeât à ſortir de la profonde léthargie où l'avoit plongé l'amour des plaiſirs. Le premier Miniſtre ſembloit avoir entrepris de perdre ſon maître, en lui donnant de pernicieux conſeils qui n'étoient que trop exactement ſuivis. L'a-

varice & les cruautés de l'Empereur mirent les peuples au déſeſpoir. On regardoit comme les vengeurs de la liberté publique tous ceux qui ſe révoltoient contre le Souverain & qui s'emparoient des Villes & des Provinces. On vit ſe reſſuſciter pour ainſi dire, tous les Royaumes que l'habileté de *Chi Hoang Ti* avoit éteints. L'Empire fut démembré par les différentes Provinces qui s'en détacherent, & qui élurent chacune leur Souverain. Le Roi de *Tſou* attacha à ſon ſervice le brave *Lieou Pang*. Il le fit venir avec deux autres Officiers, & donna à chacun d'eux le commandement d'une armée pour attaquer ſéparément l'Empereur, promettant le Royaume de *Tſin* à celui qui ſe rendroit le maître de la Capitale de l'Empire, & qui en chaſſeroit un Prince ſi peu digne du Thrône. *Eul Chi* oppoſa des troupes nombreuſes à celles de ſes ennemis. Son armée eut d'abord quelques avantages; mais enfin elle fut battue par un des trois Généraux qui avoient eu ordre de l'attaquer. On envoya en Cour pour demander un renfort de troupes; mais le Député n'ayant pû obtenir une audience du premier Miniſtre, revint à l'armée Impériale qui paſſa dans le camp des vain-

queurs, ; aimant mieux ſe joindre aux rebelles, que de ſervir un Prince incapable de gouverner l'Empire. Le premier Miniſtre craignant qu'on ne lui imputât cette déſertion dont il étoit l'unique cauſe, réſolut de prévenir le châtiment qu'il méritoit en faiſant périr l'Empereur. Il introduiſit dans le Palais un aſſaſſin qui trempa ſes mains dans le ſang de ſon maître. Ainſi mourut après trois ans de regne, & dans la vingt-quatriéme année de ſon âge, un Prince qui n'étoit parvenu à la Puiſſance ſouveraine que par un crime qui deshonora le Thrône, par ſa conduite, & qui en fut renverſé par le plus noir des complots.

Le premier Miniſtre qui pendant ce tems-là s'étoit enfermé dans ſa maiſon, feignant d'être malade, en ſortit promptement comme s'il avoit deſſein de découvrir l'auteur & les complices d'un ſi horrible aſſaſſinat ; pour mieux écarter tout ſoupçon, & faire parade de ſa fidélité, il fit élire *Ing Vang*, petit neveu de l'Empereur. Le premier acte d'autorité que fit le nouveau Monarque, fut de faire poignarder l'odieux Miniſtre qui ne l'avoit élevé ſur le Thrône que pour dérober au Public la connoiſſance de ſon attentat.

Cependant *Lieou Pang* approchoit de la Capitale. L'Empereur n'eut pas plutôt appris la marche des ennemis, qu'il fit des préparatifs pour ſa défenſe. *Lieou Pang* uſa d'artifice. Il envoya à l'armée Impériale quantité de ſoldats qui ſe préſenterent en qualité de déſerteurs, & qui diſpoſerent les eſprits en faveur de leur Général. Celui-ci informé de ce qui ſe paſſoit, & ſçachant que la ſédition étoit prête à éclater, vint fondre tout-à-coup ſur les troupes de l'Empereur & les mit en déroute. *Ing Vang* ſe voyant abandonné, & craignant plus la mort que la perte de ſa Couronne, vint ſe jetter aux pieds du vainqueur, & lui préſenta toutes les marques de la dignité Impériale. *Lieou Pang* entra triomphant dans la Ville qu'il abandonna au Pillage, défendant aux ſoldats, ſous les plus rigoureuſes peines, de maltraiter aucun des habitans. Il ſe réſerva le Palais où il trouva des richeſſes immenſes. Ainſi finit la quatriéme Dynaſtie qui dura quarante-trois ans, & qui ne compte que quatre Empereurs.

Lieou Pang devenu le fondateur de la cinquiéme Dynaſtie, ne prit d'abord que le titre de Roi de *Tſin*, parce qu'on lui avoit promis ce Royaume s'il ſe ren-

doit maître de la Capitale de l'Empire. *Hiang Yu* qui étoit un des Généraux qu'on avoit auſſi envoyés pour déthrôner l'Empereur, fut au déſeſpoir de ce que *Lieou Pang* lui avoit ravi par ſa célérité & ſon adreſſe la gloire & une Couronne. Comme c'étoit un homme brutal & cruel, & qu'il ſe trouvoit à la tête d'une armée très-forte & très-aguerrie, *Lieou Pang* fut aſſez heureux pour l'empêcher d'en venir à un éclat. Une entrevûe de ces Généraux les raccommoda, & ils entrerent enſemble dans la Capitale.

Hiang Yu ne tarda pas à faire connoître toute la férocité de ſon caractére. Il mit le feu à la Ville & au Palais, fouilla dans les tombeaux des Empereurs de la derniere Dynaſtie, jetta leurs cadavres en des lieux inconnus, & tua de ſa propre main le Prince déthrôné, que *Lieou Pang* avoit toujours traité avec reſpect depuis ſa diſgrace. Les ſoldats mêmes, accoutumés au meurtre & au carnage, déſapprouverent ces cruautés, pluſieurs éclaterent en murmures. On trouva le moyen de leur ôter leurs armes, & ils furent tous égorgés. Le cruel *Hiang Yu* aſpiroit toujours à l'Empire. Il crut ſe l'aſſurer en

donnant la mort au Roi de *Tſou* ſon Souverain. Il ne pouvoit lui pardonner la préférence que ce Prince avoit donné ſur lui à *Lieou Pang*. L'eſprit rempli de ces projets d'ambition & de vengeance, il s'avance vers la Ville de *Kieou Kiang*, où étoit pour lors le Roi de *Tſou*. Celui-ci pour faire honneur à ſon Général vient au-devant de lui, & à l'inſtant il eſt aſſaſſiné. *Lieou Pang* parut très-ſenſible à la mort du Prince ſon bienfaiteur, & entreprit de la venger. Il y eut guerre ouverte entre les deux Généraux qui ne ceſſerent de ſe diſputer l'Empire. Après dix-ſept batailles où les deux partis eurent alternativement l'avantage, *Lieou Pang* en gagna une enfin qui fut déciſive. L'armée de ſon rival fut détruite ſans reſſource, & celui-ci ſe tua de déſeſpoir, craignant de tomber entre les mains de ſon vainqueur. Un ſoldat lui coupa la tête qu'on mit ſur le fer d'une pique pour la faire voir à tous les habitans de *Tſou*. On lui fit de magnifiques ſunérailles, & ſon pere obtint une Province en Souveraineté. *Lieou Pang* après cette victoire, fut reconnu Empereur ſous le nom de *Cao Tſou*, & on vit un Chef de brigands parvenir au Thrône par des voies glo-

uſes. Il ſçut s'y maintenir, & ſe fit
orer des peuples qui l'avoient choiſi
ur maître.

Hoei Ti ſon fils & ſon ſucceſſeur ne
inquoit pas de belles qualités ; mais
complaiſance exceſſive qu'il eut
ur ſa mere, cauſa toutes ſortes de
ux dans l'Empire. Cette Princeſſe
mpara de toute l'autorité, & en abu-
furieuſement. Les premieres dignités
l'Etat furent abandonnées à ſes créa-
res, ou à des parens incapables d'exer-
r les emplois qu'on leur confioit. Le
iſon étoit l'inſtrument dont elle ſe
voit ordinairement pour ſe délivrer
ceux qui avoient le malheur de lui
plaire. *Hoei Ti* étant venu à mourir,
e ſuppoſa un enfant qu'elle acheta
ne Payſanne, & fit enſuite étran-
er la mere, de peur que la ſuperche-
e ne fût un jour découverte. Cette
mme ambitieuſe régna ſous le nom
prétendu Empereur, & diſpoſa de
uſieurs Provinces qu'elle donna en
ouveraineté à ſes parens, à condition
'ils lui en feroient hommage. Quand
e crut ſon pouvoir bien établi, elle
périr l'enfant qui avoit ſervi à l'exé-
tion de ſes deſſeins. Tous les Grands
l'Empire prenoient des meſures pour

ſe délivrer d'un joug également honteux & tyrannique, lorſque la mort en leva cette exécrable Princeſſe. Toute ſa famille fut maſſacrée, & on choiſit pour Empereur le ſecond fils de *Cao Tſou* qui monta paiſiblement ſur le Thrône, & prit le nom de *Ven Ti*. Ce nouveau Monarque & quelques-uns de ſes ſucceſſeurs s'attirerent l'amour & la vénération des peuples par la ſageſſe de leur gouvernement.

Sous le regne de *Hiao Ping Ti* qui n'avoit que neuf ans lorſqu'il monta ſur le Thrône, on éleva à la dignité de premier Miniſtre un nommé *Vang Mang* dont on n'avoit pas ſçu pénétrer le caractere. C'étoit un homme double, artificieux, cruel, & qui aſpiroit ſecrettement à l'Empire. On lui avoit aſſocié un homme de mérite pour partager avec lui les fonctions du miniſtere. Son ambition ne put ſouffrir de rival, & il s'empara lui ſeul de toute l'autorité. Pour parvenir à ſon but, il eut ſoin de ſe faire un grand nombre de créatures, & lorſqu'il ſe crut en état de tout entreprendre, il fit couler dans les mets de l'Empereur un poiſon qui réduiſit ce jeune Prince à l'extrêmité. Le traître affecta de reſſentir la plus

ve douleur, adreſſa continuellement
s vœux au Ciel, & alla même juſqu'à
frir ſa vie pour la conſervation d'une
nté ſi chere. Par ces artifices, il éloi-
a les ſoupçons qui pouvoient naître
ſon crime. Il ne crut pas cependant
: circonſtances favorables au deſſein
'il avoit formé d'envahir l'Empire;
ais il ne différa l'exécution de ſon
ojet que pour mieux en aſſurer le
ccès. Après la mort de l'Empereur,
fit paſſer la Couronne ſur la tête d'un
fant de deux ans, & ſe maintint ainſi
ns ſon autorité. Comme il étoit le
penſateur de toutes les graces, il ne
fut pas difficile de ſe faire un grand
mbre de partiſans. A peine trois ans
nt écoulés qu'il leve le maſque, fait
ſcendre du Thrône le jeune Prince
'il y avoit placé, & ſe fait procla-
r Empereur. Auſſi-tôt qu'il eut re-
eilli le fruit de ſes crimes, il fit di-
s Réglemens qui tendoient à favori-
ſon uſurpation. Il crut ſon autorité
lement affermie, que rien ne ſeroit
pable de l'ébranler; mais il ſe trom-
dans ſes vûes. On attaqua l'Uſurpa-
ur. Il fut vaincu & mis à mort. On
pa ſon cadavre en pluſieurs mor-
ux, & on expoſa ſa tête au haut

d'une fourche dans la place publique pour ſervir de jouet à la populace. Le ſceptre retomba entre les mains d'un Prince de la Maiſon impériale.

La foibleſſe de quelques Empereurs avoit donné lieu au rétabliſſement de ces petites Souverainetés qui avoient été éteintes autrefois. Cette diminution de la puiſſance Impériale occaſionna bien des guerres & des révoltes. Sous le regne de l'empereur *Heou Ti*, *Sang Thiao*, Général des armées du Roi de *Guei*, abuſant de l'autorité qu'il avoit ſur les troupes, ſe vit en état de tout entreprendre & de porter ſes vûes juſques ſur le Thrône Impérial. Le fils de *Heou Ti* voyant les affaires preſque déſeſpérées, alla trouver ſon pere, & lui dit : *Il n'a point à deliberer. C'eſt ici un moment déciſif. Il faut vaincre ou mourir.* L'Empereur ne goûta point ce conſeil, & refuſa de combattre. Le jeune Prince indigné de ce que ſon pere témoigne ſi peu de courage, ſe retire dans la Salle de ſes ancêtres défunts, poignarde ſa femme, & ſe tue enſuite lui-même. L'armée Impériale fut taillée en piéces, & le Palais abandonné au pillage. Le lâche Empereur alla lui-même ſe livrer entre les mains du vainqueur.

ieur qui lui donna une petite Sou-
rraineté où il traîna pendant ſept ans
s reſtes honteux d'une vie obſcure.

Le fils du Général *Song Tchao* qui
t le fondateur de la ſeptiéme Dy-
ſtie, prit le nom de *Chi Tſou Vou Ti.*
es commencemens du regne de ce
ince furent très-glorieux. Il dompta
us les petits Souverains qui voulu-
nt s'oppoſer à ſon élévation, & de-
nt ſeul maître de tout l'Empire. Sur
fin de ſes jours, il ſe livra entierement
l'oiſiveté & à la molleſſe. Croyant
voir plus rien à craindre, il licentia
troupes. Cette imprudence réveilla
nbition des Princes que la terreur
ſes armes contenoit auparavant dans
devoir; ils ne purent cependant lui
lever la Couronne Impériale.

Lorſque *Vou Ti* occupoit le Thrône;
u *Kien* Empereur du Nord (*a*) en-
prit de porter la guerre dans les
ovinces Méridionales; on tenta inu-
ment de lui faire abandonner ce pro-
. Il leve une armée nombreuſe à
ſein de déthrôner l'Empereur du

(*a*) La Chine étoit alors partagée en deux
pires, celui du Nord & celui du Midi.

Midi. Ce dernier, ſans donner le tems à ſon ennemi de réunir toutes ſes forces, l'attaque dans ſon camp, & remporte la victoire. Les Généraux de *Fou Kien* déſeſpérés de leur défaite, ſe ſaiſiſſent de leur maître & l'étranglent. La deſtinée du vainqueur ne fut pas plus heureuſe. Il périt par les mains d'une femme qui voulut ſe venger de certains outrages (*a*) que les perſonnes du ſexe ne pardonnent preſque jamais.

Sous le regne du ſucceſſeur de *Vou Ti*, un homme de la lie du peuple, nommé *Lieou You*, après avoir exercé une des plus viles (*b*) profeſſions, ſe fit ſoldat, devint Général d'armée, ſe ſignala par pluſieurs exploits, fit périr deux Empereurs, uſurpa la Couronne, fonda la huitiéme Dynaſtie, & prit le nom de *Kao Tſou Vou Ti*. La ſageſſe de ſon gouvernement fit oublier qu'il étoit uſurpateur. Sa poſtérité fut dans la ſuite

---

(*a*) L'Empereur s'aviſa de traiter de vieille la ſeconde Reine qui n'avoit que trente ans. Il n'y avoit qu'une des femmes qui portât le titre d'Impératrice, les autres portoient celui de Reine.

(*b*) Il faiſoit un petit commerce de ſouliers qu'il alloit vendre de place en place.

précipitée du Thrône par les mêmes moyens qui avoient ſervi à l'y élever. *Siao Tao Tching* qui étoit premier Miniſtre ſous l'Empereur *Ming Ti*, immola à ſon ambition deux de ſes Souverains, occupa leur place, & fut le fondateur d'une nouvelle Dynaſtie, qui compta cinq Empereurs, & qui ne fut en poſſeſſion du Trône que pendant 23 ans. Un Miniſtre ambitieux nommé *Siao Yuen* ôta encore la Couronne & la vie à deux de ſes Maîtres, & occupa leur place. Il y a peu de Monarchies où les uſurpations ayent été plus fréquentes qu'à la Chine.

Le nouvel Empereur qui prit le nom de *Kao Tſou Vou Ti*, montra pluſieurs qualités qui le rendoient dignes du Thrône. Cet homme qui n'étoit parvenu à l'Empire qu'à force de crimes, s'aviſe par une étrange biſarrerie de l'eſprit humain, de quitter ſa Cour après vingt-ſix ans de regne, & d'aller habiter dans un Temple de Bonzes ou la tête raſée & ſous un groſſier vêtement, il ne vivoit que d'herbes & de ris. On eut bien de la peine à l'arracher de ſa ſolitude. Lorſqu'il fut dans ſon Palais, il continua de vivre à la maniere des Bonzes. Ce fut ſous ſon regne

qu'arriva l'entiere décadence de l'Empire du Nord qui fut partagé entre deux Rois de la Chine. Un des Princes vaſſaux de l'Empereur ſe révolta contre lui, ſe rendit maître de la Capitale, & de la perſonne de ſon Souverain. *Kao Tſou Vou Ti* parut devant le vainqueur avec une confiance aſſurée. Le rebelle, quoique naturellement féroce, eut de la peine à ſoutenir les regards de ſon maître ; dans le trouble qui l'agitoit, il s'écria, je n'aurois pas cru qu'il fût ſi difficile de réſiſter à une puiſſance établie par le Ciel. N'oſant pas tremper ſes mains dans le ſang de l'Empereur, il ſe contenta de le faire mourir peu à peu en lui retranchant chaque jour quelque choſe de ſa nourriture. Un peu de miel que demanda *Kao Tſou Vou Ti*, lui ayant été refuſé, il mourut tout-à-coup âgé de 86 ans. Son fils lui ſuccéda ; mais il fut aſſaſſiné par le Prince rebelle qui s'empara enſuite de la Couronne Impériale. Il ne la conſerva qu'un an ; elle rentra dans la famille du fondateur de la nouvelle Dynaſtie : mais elle paſſa peu de tems après ſur la tête de l'Uſurpateur. *Tchin Paſien*, qui ne parvint à l'Empire que par le meurtre de deux de ſes Souverains. Le cinquiéme

Année avant J. C. 544.

Empereur de cette Maiſon, Prince mou & efféminé, fut chaſſé du Thrône par *Yang Kien* qui ſe mit en poſſeſſion de la dignité Impériale. Sous le regne de cet Uſurpateur, l'Empire du Nord qui ſubſiſtoit depuis trois ſiécles, fut entierement détruit, & les deux Monarchies n'en firent plus qu'une ſeule. L'Empereur jetta les yeux ſur ſon fils aîné, quoiqu'il lui connût peu de mérite, pour le déclarer ſon héritier. *Yang Ti* ſon ſecond fils, fut ſi outré de cette préférence, qu'il tua ſon pere & ſon frere. Ce double crime lui ſervit de degrés pour monter ſur le Thrône. Il ſçut s'y maintenir. Son fils n'eut pas le même bonheur. On lui enleva ſa Couronne, & la chute de ce Prince donna lieu à l'établiſſement de la treiziéme Dynaſtie.

Le nouveau Monarque gouverna ſes peuples avec beaucoup de douceur. Quelques années avant ſa mort, il abdiqua la Couronne, pour la laiſſer à un ſecond fils nommé *Tai Tſong* qui fut un des plus grands Empereurs qu'on ait encore vû à la Chine. Ce bon Prince n'accorda ſa confiance qu'aux perſonnes qui étoient capables de lui

donner de bons conſeils, ou qui avoient aſſez de courage pour l'avertir de ſes défauts. Jamais Prince ne pouſſa plus loin la modération & la frugalité. Il fut le reſtaurateur des ſciences par le ſoin qu'il prit d'aſſembler les meilleurs livres, & d'établir dans ſon Palais une Académie Littéraire. Un grand nombre d'habiles Maîtres fut employé à l'éducation des jeunes gens qui vouloient s'adonner à l'étude des Lettres. Il ne ſe borna pas à former leſprit de ſes Sujets, il travailla encore à leur inſpirer cette valeur guerriere qui eſt le principal ſoutien des Etats. Ce fut dans ce deſſein qu'il établit une Académie Militaire où l'on s'exerçoit à tirer de l'arc. L'Empereur aſſiſtoit lui-même très régulierement à tous les exercices. On voulut lui repréſenter qu'il y avoit du danger pour ſa perſonne: » Je me re» garde dans mon Empire, répondit » *Tai Tſong*, comme un pere dans ſa » famille, & je porte dans mon ſein » tous mes Sujets, comme s'ils étoient » mes enfans. Que puis-je donc avoir » à craindre ? Eſt-il quelqu'un parmi nous qui en liſant ce trait d'hiſtoire, ne ſe rappelle pas avec la plus vive ſatiſ-

faction, ce que vient de faire le meilleur de nos Rois en faveur de la jeune Nobleſſe de ſon Royaume ? Que ne doit-on pas ſe promettre de cette Ecole militaire où l'on forme avec tant de ſoin des défenſeurs de la Patrie ? C'eſt par de pareils établiſſemens que les Princes ſont ſûrs de parvenir à l'immortalité.

La tendreſſe que l'Empereur de la Chine avoit pour ſes Sujets, lui faiſoit dire qu'il vouloit que ſon peuple eût abondamment tout ce qui étoit néceſſaire à la vie. » Le ſalut de l'Empire, diſoit-il, dépend du peuple. Un Monarque qui foule & qui épuiſe ſes Sujets pour s'enrichir, eſt ſemblable à un homme qui couperoit ſa chair en petits morceaux pour s'en remplir l'eſtomac. Il ſe remplit, il eſt vrai ; mais il faut qu'en peu de tems tout le corps périſſe. Combien d'Empereurs ſe ſont perdus par leur cupidité ! Que de dépenſes pour la ſatisfaire ! Que d'impôts dont on ſurcharge le pauvre peuple, lorſqu'il eſt queſtion de fournir à ces dépenſes ſuperflues ! Le peuple étant opprimé, que devient l'Empire ? N'eſt-il pas ſur le penchant de ſa ruine ? Et l'Empire venant à pé-

» rir, quel eſt le ſort de l'Empereur ? » Ce ſont, ajoutoit-il, de pareilles ré- » flexions qui me ſervent de frein pour » modérer mes déſirs.

Tai Tſong avoit défendu aux Magiſtrats, ſous peine de la vie, de recevoir des préſens. Pour s'aſſurer de l'exécution de ſes ordres, il fit tenter un Mandarin par un homme qu'il apoſta exprès. Le Mandarin reçut le préſent qu'on lui offrit, & fut condamné à mort. Le premier Miniſtre vint trouver l'Empereur, & lui dit: » Grand » Prince, votre Arrêt eſt juſte, & le » prévaricateur mérite la plus ſévere » punition; mais vous qui lui avez ten- » du un piége, êtes-vous tout-à-fait » innocent, & ne participez-vous pas » en quelque ſorte à ſon crime ? Cette remontrance eut ſon effet, & l'Empereur pardonna au coupable. L'année ſuivante un des principaux Mandarins de guerre, reçut un habit de ſoye dont on lui fit préſent. Tout le monde s'attendoit que cette prévarication ſeroit punie; mais l'Empereur au lieu d'employer les châtimens, envoya au Mandarin quantité d'étoffes de ſoye, & dit à ceux qui paroiſſoient ſurpris d'une pareille conduite: » La confuſion dont

il ſera couvert, ſera pour lui une peine plus ſenſible que le plus rigoureux ſupplice. Ces étoffes que je lui envoie, loin de l'honorer, lui reprocheront continuellement ſa faute.

La ſeptiéme année de ſon regne, il iſita les priſons publiques, où il trouva trois cent quatre-vingt-dix priſonniers qui méritoient la mort. Il leur fit uvrir les priſons avec ordre d'y revenir auſſi-tôt après la récolte. Tous, ıns qu'un ſeul manquât, s'y rendirent u tems marqué. La joie de l'Empereur n fut ſi grande, qu'il leur accorda à ous la vie & la liberté. On ne ſçait ce u'on doit admirer le plus, ou la clémence du Prince, ou la fidélité d'une roupe de ſcélérats à garder leur paroe. *Tai Tſong* faiſoit voir ſon humanité ıſques dans les punitions qu'on eſt bligé de faire ſubir aux criminels. Il reſcrivit de quelle maniere on devoit onner la baſtonnade (*a*), pour ne pas

(*a*) L'Empereur, en liſant un livre de Médecine, trouva que quand on meurtrit ou u'on bleſſe les épaules d'un homme, les arties nobles du dedans en ſont offenſées. Il t une loi qui ordonnoit de ne plus donner ı baſtonnade ſur le dos, mais plus bas.

faire périr ceux qui étoient condamnés à un pareil châtiment.

L'Empereur fut extrêmement ſenſible à la mort de ſon premier Miniſtre. Il dit à l'occaſion de la perte qu'il venoit de faire : » Nous avons trois ſortes » de miroirs, l'un eſt d'acier (*a*) qui » ſert aux Dames pour leur parure. Le » ſecond, ſont les anciens livres où » l'on voit la naiſſance, le progrès & » la décadence des Empires. Enfin le » troiſiéme, ce ſont les hommes mê- » mes. Pour peu qu'on étudie leurs » actions, on s'apperçoit de ce qu'il » faut faire, & de ce qu'il faut éviter ; » j'avois ce dernier miroir dans la per- » ſonne de mon premier Miniſtre. » Malheureuſement je l'ai perdu ſans que » j'eſpere en retrouver un ſemblable.

Ce Monarque connoiſſoit parfaite-

---

c'eſt-à-dire, ſur les parties les plus charnues du corps humain. C'eſt ce qui ſe pratique encore aujourd'hui dans tout l'Empire.

(*a*) Les glaces des Chinois étoient d'un acier extrêmement poli. J'ignore ſi actuellement ils ont des glaces telles que les nôtres. Il y a quelques années qu'un Gentilhomme Verrier, qui ſe fit frere Jéſuite, paſſa à la Chine pour y établir une verrerie.

ment le génie des Courtiſans, » un » Prince, leur diſoit-il un jour, n'a » qu'un cœur, & ce cœur eſt conti- « nuellement aſſiégé par les perſonnes » qui l'environnent. Il y en a qui l'at- » taquent par l'amour de la vaine gloi- » re qu'ils s'efforcent de lui inſpirer; » d'autres par la molleſſe & les délices; » quelques-uns par les careſſes & la » flatterie. Quelques autres ont re- » cours à la ruſe & au menſonge » pour le ſurprendre; & toutes ces ma- » chines qu'ils font jouer, n'ont d'autre » but que de s'inſinuer dans les bonnes » graces du Prince, de gagner ſa fa- » veur, & de s'élever aux Charges & » aux dignités de l'Empire. Pour peu » qu'un Prince ceſſe de veiller ſur ſon » cœur, que n'a-t-il pas à craindre? Si tous les Rois ſentoient ainſi les périls qui environnent le Thrône, le monde ſeroit mieux gouverné.

Tai Tſong prenoit un ſoin extrême de l'éducation de ſes enfans. Tout ce qui ſe préſentoit aux yeux de ce Prince, ſervoit de matiere à ſes inſtructions. Il donna à celui de ſes fils qu'il avoit déſigné ſon ſucceſſeur, les douze avis ſuivans.

1. Rendez-vous le maître de votre cœur & de ſes mouvemens.

2. N'élevez aux charges & aux dignités que des gens de mérite.

3. Faites venir les Sages à votre Cour.

4. Veillez ſur la conduite des Magiſtrats.

5 Chaſſez loin de votre préſence les langues médiſantes.

7. Vivez avec œconomie.

8. Que vos récompenſes & vos châtimens ſoient proportionnés au mérite, ou à la faute de celui que vous récompenſez ou que vous puniſſez.

9. Ayez un ſoin particulier de faire fleurir l'agriculture, l'art militaire, les loix & les ſciences.

10. Cherchez dans les anciens Empereurs des modeles ſur leſquels vous vous formiez au Gouvernement; car je ne mérite pas que vous jettiez un regard ſur moi; j'ai fait trop de fautes depuis que je gouverne l'Empire.

11. Viſez toujours à ce qu'il y a de plus parfait, ſans quoi vous n'atteindrez jamais à ce juſte milieu en quoi conſiſte la vertu.

12. Enfin prenez garde que l'éclat

de votre rang ne vous enfle d'orgueil, on ne vous amolliſſe par les délices d'une vie voluptueuſe ; car ſi cela arrivoit, vous perdriez l'Empire, & vous vous perdriez vous-même.

Telles furent les ſages inſtructions que l'Empereur donna à ſon fils *Kao Tſong*, & dont celui-ci ne ſçut pas profiter. Je me ſuis un peu étendu ſur le regne de ce Prince. On n'a pas ſouvent occaſion de faire paroître ſur la ſcêne de pareils perſonnages. Pour un bon Roi, combien de Tyrans ! *Tai Tſong*, quelques années avant ſa mort, avoit admis dans le Palais une jeune fille dont l'eſprit égaloit la beauté. Elle s'appelloit *Vou Chi*. Jamais on ne cacha plus de méchanceté ſous un extérieur charmant. Auſſi-tôt que *Tai Tſong* qui l'avoit miſe au nombre de ſes femmes, eut rendu le dernier ſoupir, elle ſe retira dans un Monaſtere de Bonzeſſes.

Le nouvel Empereur qui l'aimoit paſſionnément, alla la chercher lui-même, & la conduiſit dans ſon Palais. Il répudia l'Impératrice, & l'une des Reines, ſous prétexte qu'il n'avoit point d'enfans, & plaça *Vou Chi* ſur le Thrône Impérial. Cette Princeſſe s'étant apperçu que ſon époux n'avo-

pas perdu le ſouvenir des femmes qu'il venoit de répudier ; elle leur fit couper d'abord les pieds & les mains, & enſuite la tête.

Cependant l'Empereur ſe paſſionnoit de plus en plus pour un objet ſi indigne de ſon amour. Il s'aveugla au point de lui confier le gouvernement de l'Etat. Le premier uſage que cette barbare Princeſſe fit de la puiſſance ſouveraine, fut d'empoiſonner l'héritier de l'Empire, dans le deſſein de mettre ſa famille ſur le Thrône. Malgré tant d'attentats, l'Empereur conſerva juſqu'à la fin de ſa vie la paſſion qu'elle lui avoit inſpirée. *Vou Chi*, après la mort de ſon époux, trouva le moyen de conſerver le pouvoir ſuprême ; elle chaſſa ce Prince qni devoit hériter de la Couronne, lui donna une petite Souveraineté, & mit à ſa place le plus jeune de ſes fils qui n'étoit pas en état de gouverner, & qui n'eut que le titre d'Empereur. *Vou Chi* ne pouvant ſe diſſimuler combien ſa tyrannie l'avoit rendue odieuſe, & craignant qu'on entreprît de lui ravir le pouvoir qu'elle avoit uſurpé, ſe porta aux plus terribles excès pour ménager les intérêts de ſon ambition. Elle commença par ſe

délivrer de tous ceux qu'elle ſoupçonnoit lui être contraires, & dans un ſeul jour elle fit périr quantité de Seigneurs des plus illuſtres familles. Le premier Miniſtre eut cependant le courage de preſſer vivement cette Princeſſe en faveur du légitime héritier de l'Empire qui étoit exilé depuis quatorze ans. Ses repréſentations eurent leur effet. Le Prince revint à la Cour, mais il reſta enfermé dans un Palais juſqu'à la mort de l'Empereur ſon frere auquel il ſuccéda. On ne dit point en quel tems mourut la Princeſſe qui avoit cauſé tant de maux à l'Empire.

De funeſtes révoltes vinrent troubler la paix de l'Empire ſous le regne d'*Hiven Tſong*. Le Chef des rebelles étoit un Prince étranger nommé *Ngan Lo Chan* que l'Empereur avoit élevé aux premieres Charges. Cet ambitieux enhardi par ſes ſuccès, & devenu le maître d'une grande partie du Nord, eut l'audace de prendre le titre d'Empereur. Les pertes que venoit d'eſſuyer le Monarque Chinois, encouragerent une foule de brigands qui ſe raſſemblerent, & qui ayant attaqué l'armée Impériale, la défirent & tuerent, à ce qu'on prétend, près de quarante mille

Année avant J. C. 224.

hommes. L'Empereur fut contraint de prendre la fuite & de ſe retirer dans le coin d'une Province. Son fils appellé *So Tſong* ſe mit en poſſeſſion du Gouvernement, leva des troupes, & diſperſa tous les brigands qui déſoloient l'Empire. Après avoir rétabli la tranquillité dans l'Etat, il fit venir ſon pere, & lui rendit la Couronne. La rébellion de *Ngan Lo Chan* ne reſta pas longtems impunie. Il fut aſſaſſiné par ſon propre fils; le Parricide périt à ſon tour par les mains du Général de ſes troupes. Celui-ci voulant nommer pour héritier le dernier de ſes enfans, fut tué pareillement par ſon fils aîné.

La huitiéme année du regne de *Tai Tſong*, plus de deux cens mille Tartares firent irruption dans la Chine, & obligerent l'Empereur de prendre la fuite. Son Palais fut pillé, & ces Barbares chargés de richeſſes immenſes, ſe retirerent dans leur pays *Ko Tſou* qui étoit auſſi grand Capitaine, qu'habile Miniſtre, vint à bout de rétablir les affaires de ſon Maître. Ce Mandarin, pendant tout le cours de ſa vie, rendit des ſervices eſſentiels à l'Empire. Sa probité ne ſe démentit jamais, quoiqu'il eût été premier Miniſtre ſous

quatre Empereurs. Ni ſes dignités, ni ſa fortune ne l'expoſerent aux traits de l'envie. Preuve d'un mérite ſupérieur. La Chine porta pendant trois ans le deuil de ce grand homme. Il mourut ſous le regne de *Te Tſong*. Celui-ci qui, 784.
à l'exemple de quelques-uns de ſes prédéceſſeurs, confioit preſque toute ſon autorité à d'infames Eunuques, indiſpoſa tellement les eſprits, que de tous côtés on n'entendit parler que de révoltes. Heureuſement les armes Impériales furent victorieuſes, & les rebelles étant détruits, la paix fut rétablie dans l'Empire.

Le pouvoir des Eunuques ne fit qu'augmenter ſous les regnes ſuivans. Ils diſpoſoient de l'Empire à leur gré, & lorſqu'il ſe trouvoit quelque Prince qui vouloit réprimer leur audace, ils ſçavoient employer le fer & le poiſon. Leur inſolence fut la cauſe de tant de troubles, de guerres & de malheurs dont l'Empire fut ſi longtems agité. Un long calme ſuccéda à ces horribles tempêtes ſous le gouvernement de *Tai Tſou* fondateur de la dix-neuviéme Dynaſtie. Le Prince dont je parle étoit ſage, prudent, libéral, modeſte, frugal, humain, d'un

1644. esprit solide, appliqué aux affaires, capable en un mot de bien régir un si vaste Empire. Il donnoit en toute occasion des preuves de la bonté de son cœur. Tandis que ses troupes assiégeoient la Ville de *Nan King*, l'Empereur prévoyant le carnage qui suivroit infailliblement la prise de cette Place, feignit d'être malade. Les principaux Officiers en furent allarmés, & environnant le lit du Prince, chacun d'eux lui suggéroit quelque remède. » Le reméde le plus efficace, ré- » pondit l'Empereur, & dont j'attends » la guérison, ne dépend que de vous. » Assurez-moi par serment que vous » ne verserez point le sang des malheu- » reux Citoyens qui vont être bientôt » obligés de se rendre. Tous jurerent, & l'Empereur parut aussi-tôt guéri. Cependant les Officiers ne purent si bien arrêter la licence du soldat, qu'il n'y eût quelques habitans de tués. *Tai Tsou* en ayant été instruit, s'écria les larmes aux yeux: » Quelle triste né- » cessité que celle de la guerre qui ne » peut se faire sans qu'il en coute la » vie à des innocens! Quelques-uns de ses successeurs firent des traités honteux avec les Tartares, & se rendirent

en quelque ſorte tributaires de ces Barbares.

L'Empereur *Hoei Tſong* ayant entrepris de détruire le Royaume de *Leao*, appella à ſon ſecours les Tartares Orientaux qui entrerent avec joie dans cette confédération. Il y eut pluſieurs combats entre les deux partis. La victoire ſe déclara toujours en faveur des Confédérés, & le Royaume de *Leao* fut détruit. Cette conquête enfla tellement le courage du Chef des Tartares, qu'il ſongea à former un Empire auquel il donna le nom de *Kin*. Portant enſuite ſes vûes plus loin, il rompit avec éclat les traités qu'il avoit faits avec l'Empereur de la Chine, & entra dans quelques Provinces dont il ſe rendit maître par la trahiſon de quelques Chinois qui étoient mécontens de leur Souverain. *Hoei Tſong* qui ſe voyoit en danger de perdre la plus grande partie de ſes Etats, propoſa à ce Général des conditions extrêmement avantageuſes pour obtenir la paix. Le Tartare l'invita à venir en perſonne régler les limites des deux Empires. Il s'y rendit & firent leur traité. L'Empereur étant de retour dans ſa Capitale, ſes Miniſtres lui repréſenterent

que la guerre la plus cruelle étoit préférable à une paix si honteuse, & l'engagerent à ne pas tenir ses engagemens. Le Tartare informé de cette résolution, reprend aussi-tôt les armes, & après s'être emparé de plusieurs Villes, il entre en triomphe dans la Province de *Chan Si*, d'où il invite une seconde fois l'Empereur à venir régler leurs limites. *Hoei Tsong* qui ne craignoit rien tant que la guerre, eut la foiblesse d'aller trouver encore son ennemi; mais à peine fut-il arrivé qu'on se saisit de sa personne. On le retint prisonnier, & on lui ôta toutes les marques de la dignité Impériale. Un Ministre qui accompagnoit l'Empereur, outré de la perfidie des Tartares, s'écria, en poussant un profond soupir: Il n'y a pas deux soleils, & je ne puis obéir à deux maîtres. Let efforts qu'on fit pour le calmer, ne servirent qu'à enflammer sa colere. Dans la fureur qui le transportoit, il se coupa la langue & les lévres, & se tua ensuite. L'Empereur mourut dans les déserts de la Tartarie. Son fils *Kin Tsong* monta sur le Thrône, & condamna à mort six des principaux Ministres, qui, par leurs conseils, avoient, pour ainsi dire,

livré le dernier Empereur aux Tartares. Ceux-ci travailloient à étendre leurs conquêtes. Ils entrerent dans la Province de *Ho Nan*, & traverſerent ſans aucun obſtacle, le fleuve jaune, où il auroit été facile de les arrêter avec une poignée de ſoldats. Ils allerent enſuite à la Ville Impériale, s'en rendirent les Maîtres, la mirent au pillage, & emmenerent priſonnier l'Empereur avec les Reines. Les principaux Seigneurs de la Chine prévinrent une honteuſe captivité en ſe donnant la mort.

Les vainqueurs ſe retirerent avec leur butin, & *Kao Tſong* frere de l'Empereur s'empara de la Couronne. Ce Prince remporta quelques victoires, tant ſur les Tartares, que ſur différens chefs de ſéditieux, qui profitoient des troubles pour ravager les Provinces. Quoique l'Empereur eût repouſſé pluſieurs fois les Tartares, cependant il ne put recouvrer aucune des contrées que ces barbares avoient conquiſes. *Kao Tſong* ſe vit contraint de faire une paix honteuſe, qui fut rompue quelques années après par la mauvaiſe foi de ſes ennemis. Le Roi des Tartares, à la tête d'une armée nombreuſe, Année avant. J.C. 1144.

entra dans les Provinces méridionales : ſe trouvant proche d'un fleuve qu'il falloit traverſer, il ordonna à ſes troupes de le paſſer dans l'endroit où il eſt le plus large & le plus rapide. Il s'éleva à ce ſujet un grand murmure dans toute l'armée. Le Roi fut tué dans ce premier mouvement de ſédition. Les Tartares ſe retirerent auſſitôt du côté du Nord, où il y avoit des ſemences de troubles & de révoltes.

1294. Ce fut ſous les Empereurs de la dix-neuviéme Dynaſtie, que les Tartares Occidentaux ſongerent à rétablir leur Empire, (*a*) qui depuis treize ſiécles ne ſubſiſtoit plus. Ils avoient pour Chef le fameux (*b*) *Gentchiskan* qui ſe ſignala par tant de victoires, & qui porta des coups ſi terribles à la Monarchie Chinoiſe. Ce Conquerant gouvernoit la principale Horde des *Mongous*. Pluſieurs petits Souverains qui ſe ligue-

---

(*a*) L'Empire des Tartares occidentaux avoit été détruit par le cinquiéme Empereur de la cinquiéme Dynaſtie.

(*b*) Ce Prince fut d'abord appellé *Kiououen*, enſuite *Temougen*, & enfin *Teing Kiſſehan*. De ce dernier nom, nous avons fait celui de *Gentchiskan*.

rent contre lui, éprouverent les effets de ſon habileté & de ſa valeur. *Gentchiskcan*, après avoir aſſujetti preſque tous les Princes de la Tartarie Occidentale, entra dans la Chine, où ſes armes furent toujours triomphantes.

Les *Mongous* étoient depuis longtems tributaires des Tartares Orientaux, qu'on appelloit les *Kins*; ceux-ci envoyerent demander le tribut. *Gentchiskan* dit à l'Officier qu'on avoit chargé de cette commiſſion: » Je ne reconnois point votre Empereur pour mon » Souverain; votre Nation, ajouta-» t-il, devoit avoir pour maître un fils » du Ciel, & elle n'a pas ſçu ſeulement » choiſir un homme. Un propos ſi outrageant étoit une véritable déclaration de guerre. *Gentchiskan* leve des troupes, marche contre ſes ennemis, & remporte ſur eux un grand nombre de victoires. Les Tartares Orientaux voulant arrêter les progrès de ce rapide Conquérant, firent entrer dans les Villes tous ceux qui étoient en état de porter les armes, & envoyerent leurs meilleures troupes pour garder les rivieres, les gorges des montagnes & tous les endroits importans. *Gentchiskan* qui en fut averti, donna ordre à

ſes Généraux de prendre dans le pays ennemi tout ce qu'ils trouveroient de femmes, d'enfans & de vieillards pour les mettre à la tête de l'armée. Il vint enſuite mettre le ſiége devant pluſieurs Places. Ceux qui les gardoient, n'oſerent les défendre dans la crainte de répandre le ſang des perſonnes qui leur étoient les plus cheres. Les *Mongous* pillerent & détruiſirent plus de quatre-vingt-dix Villes. Ils réduiſirent en cendres une infinité de Bourgs & de Villages, prirent tout ce qui ſe trouva d'or, d'argent & d'étoffes précieuſes, maſſacrerent des milliers d'hommes, emmenerent en eſclavage une quantité prodigieuſe de filles & d'enfans. Le nombre de beſtiaux qu'ils enleverent eſt ineſtimable, & dans ce vaſte pays, il n'y eut que dix Villes qui purent réſiſter aux vainqueurs. Après tant de meurtres & de carnage, le fier *Gentchiskan* envoya un Officier à l'Empereur des *Kins*, pour lui annoncer qu'il vouloit s'en retourner dans la Tartarie; qu'il falloit, par des préſens conſidérables, appaiſer la colere des *Mongous*. L'Empereur des *Kins* fit partir un Ambaſſadeur pour demander la paix. Il l'obtint à condition qu'il livreroit au vainqueur

ainqueur cinq cens jeunes garçons &
utant de filles, trois mille chevaux, de
ı ſoye & une groſſe ſomme d'argent.
out cela ayant été accordé, *Gent-*
iskan ſortit de la Tartarie Orientale,
: flétrit ſa gloire par un trait affreux
e barbarie. Tous les enfans qu'il avoit
iit eſclaves, furent égorgés par ſes
rdres.

La guerre recommença bientôt en-
e les deux Nations, & *Gentchiskan*
nt aſſiéger la Ville de *Yienking* qui
oit la Capitale de l'Empire. Deux Gé-
raux commandoient dans la Place. Il
en eut un nommé *Vanyen* qui propoſa
ſon Collegue de s'expoſer à tout
ıtôt que de ſe rendre, & de ſe ſacri-
r généreuſement pour la Patrie. *Mo-*
n, c'eſt ainſi que s'appelloit l'autre
énéral, ne témoigna pas la même
ndeur d'ame. Son Collegue indigné
ne pas trouver dans un autre des
timens pareils aux ſiens, appella un
ndarin de ſes amis, & lui déclara
il étoit réſolu de mourir. Il écrivit
Empereur ſon maître, & lui manda
il ſe jugeoit digne de mort pour n'a-
r pû conſerver la Ville Impériale.
ſuite il fait venir les gens de ſa mai-
, & leur diſtribue tout ce qu'il avoit;

Ses domeſtiques fondoient en larmes : lui ſeul paroiſſoit tranquille ; quand il eut mit ordre à ſes affaires, il fit ſortir tout le monde & s'empoiſonna. L'autre Général trouva le moyen de ſortir de la Ville, & de ſe rendre auprès de l'Empereur qui réſidoit alors à *Pien-leang*. Il fut reçu à la Cour comme ſi on avoit été extrêmement ſatisfait de ſa conduite, & on lui donna même une charge conſiderable ; mais quelque tems après il fut puni de mort pour avoir eu, dit on, de mauvais deſſeins.

L'armée des *Mongous* entra dans la Ville Impériale, & mit tout à feu & à ſang. *Gentchiskan* pourſuivit le cours de ſes conquêtes, & remporta autant de victoires qu'il livra de batailles. On lui oppoſa des armées de trois cens mille hommes qui furent entierement défaites. Il porta la guerre juſques dans les Indes, pour étendre auſſi loin qu'il lui ſeroit poſſible les limites de ſon Empire. Comme toutes ces expéditions commençoient à rebuter les ſoldats, ils eurent recours à un ſtratagême pour engager *Gentchiskan* à retourner ſur ſes pas. Pluſieurs *Mongous* dirent qu'ils avoient vû un monſtre qui reſſembloit à un cerf, que la couleur

de ſon poil étoit verte, qu'il avoit une corne au milieu du front & la queue d'un cheval. Ils ajouterent que ce monſtre parloit, & qu'il avoit dit; *il faut que votre Maître s'en retourne.* Un des principaux Officiers qu'on conſulta ſur ce prétendu prodige, répondit à *Gentchiskan*: » Seigneur, il y a qua-» tre ans que vous faites la guerre dans » ces Pays Occidentaux, le Ciel qui » vous fait donner cet avis, n'aime pas » le carnage. Tous les ſoldats ſouhai-» tent que vous conformant aux inten-» tions de la Divinité, vous accordiez » la vie à tant de malheureux qui ſont » ſur le point de la perdre. *Gentchiskan* comprit par ce diſcours, que ſes trou-pes ne ſouffroient qu'avec peine de ſe voir ſi éloignées de leur Patrie. Il dé-clara donc qu'il vouloit reprendre la route de Tartarie, & laiſſa à un de ſes fils le gouvernement des Pays qu'il venoit de conquérir.

Pendant que *Gentchiskan* étoit oc-cupé dans les Indes, *Mouhouli* Géné-raliſſime de ſes troupes, continuoit la guerre avec ſuccès contre les Tartares Orientaux. Ceux-ci donnerent en quel-ques occaſions des preuves d'une gran-de fermeté. On vit des Officiers qui

ne pouvant défendre les Places dont on leur avoit confié le commandement; aimerent mieux ſe donner la mort que de ſe rendre à l'ennemi. *Cheouſu* Empereur des *Kins* avoit tout à la fois la guerre à ſoutenir contre les *Mongous* & les Chinois ; mais ſi ces derniers eurent quelquefois des avantages, ils eſſuyerent auſſi des pertes aſſez conſidérables. Il n'en étoit pas ainſi des *Mongous*. La fortune favoriſoit toutes leurs entrepriſes Ils firent des conquêtes dans la Corée, & rendirent ce Royaume tributaire. *Mouhouli* ſecondoit avec ardeur l'ambition de ſon Maître ; mais enfin la mort enleva cet habile Général dans le cours de ſes expéditions militaires. Lorſqu'il fut ſur le point de mourir, il appella ſon frere, & lui dit : » Il y a quarante ans que je » fais la guerre pour l'établiſſement de » cet Empire. Je n'ai pas à me plain» dre de la fortune. Le ſeul chagrin » que j'ai en mourant, c'eſt de n'avoir » pû prendre la Ville de *Pienking*. Tâ» chez de vous en rendre maître. Je » vous recommande fort cette affaire » parce qu'elle eſt de la derniere im» portance. Après ces paroles, il expira âgé de cinquante-cinq ans.

Mouhouli étoit regardé par tous les *Mongous* comme le premier Capitaine de leur Nation. *Gentchiskan* prit plaiſir à le combler de faveurs. Il le déclara Généraliſſime de ſes troupes, & ſon Lieutenant Général dans la Chine, l'honora du titre de Roi, & voulut que cette dignité fût héréditaire dans ſa famille. La reconnoiſſance de *Mouhouli*, égala les bienfaits de ſon Maître. *Gentchiskan* n'eut point de ſujet plus fidele. Ce Prince ſe trouvant une fois extrêmement fatigué, & s'étant jetté ſur de la paille pour dormir dans un tems où il tomboit beaucoup de neige, *Mouhouli* & un autre Général appellé *Porchcou*, prirent une couverture, & la tinrent en l'air toute la nuit. *Gentchiskan* fut extrêmement ſenſible à cette marque d'affection. Il eut toujours pour *Mouhouli* une confiance ſans bornes & n'eut jamais lieu de s'en repentir. Auſſi la mort de ce Généraliſſime lui cauſa-t-elle beaucoup de chagrin.

Depuis que les Tartares animés par l'eſprit de conquête, furent ſortis de leurs déſerts, ils ne firent que piller, tuer, brûler, détruire les Royaumes, & exterminer les familles Royales. La mort de *Gentchiskan* arrêta le cours de

tant de ravages. Il employa les derniers inſtans de ſa vie à inſtruire ſon ſucceſſeur ſur la maniere dont il falloit s'y prendre pour détruire entierement l'Empire des *Kins*. Ses dernieres paroles furent dictées par la paſſion qui avoit toujours agi le plus puiſſamment ſur ſon cœur; je veux dire l'ambition. Ce Prince mourut à l'âge de ſoixante-ſix ans, après en avoir régné vingt-deux. La Tartarie n'a peut-être jamais produit un plus fameux Conquérant. Souverain d'une petite étendue de Pays, il trouva le moyen de fonder ou plutôt de rétablir un vaſte Empire. Toutes ſes entrepriſes furent preſque toujours ſuivies des plus brillans ſuccès. Heureux dans le choix de ſes Généraux, il ne mit à la tête de ſes troupes que des hommes capables de le ſeconder. Actif, infatigable, bienfaiſant envers ſes ſoldats, cruel à l'égard de ſes ennemis, avide de gloire, généreux, reconnoiſſant, ſenſible à l'amitié, tel fut le célébre *Gentchiskan* qui peut être regardé comme un grand homme ou comme un fléau de l'Univers.

Ogotay ſon fils & ſon ſucceſſeur continua la guerre contre les *Kins*. Tandis que les *Mongous* aſſiégeoient la Ville

de Mintcheou, le Gouverneur de cette Place après s'être courageuſement défendu, ſe voyant ſur le point d'être forcé par les ennemis, avertit ſa femme de pourvoir à ſa ſûreté. » Puiſque » j'ai partagé avec vous les biens & les » honneurs de la vie, répondit cette » Dame, je prétends auſſi mourir avec » vous. Sur le champ elle avale du poiſon. Ses deux fils & ſes deux filles imitent cet exemple; le Gouverneur ſe tua enſuite, & la Ville fut priſe.

Lorſqu'*Ogotay* monta ſur le Thrône, les *Mongous* n'avoient ni Loix ni Coûtumes fixes pour le Gouvernement. Les Officiers qui étoient chargés du ſoin de rendre la Juſtice, ne ſuivoient d'autre régle que leur volonté. Le nouvel Empereur remédia à cet abus. Il voulut auſſi s'inſtruire des Pays qui étoient ſous ſa domination, afin de ſçavoir ce que chacun étoit en état de fournir. Pendant la vie de *Gentchiskan*, quelques Seigneurs de ſa Cour lui avoient fait entendre que les Pays conquis dans la Chine ne ſeroient d'aucun avantage, à moins qu'on n'en tuât tous les habitans. En ſe défaiſant de ces gens inutiles, diſoient-ils, on pourra faire de leur Pays d'excellens pâturages qui ſeront

d'une grande utilité. Un des Miniſtres de *Gentchiskan* rejetta ce conſeil barbare, & expliqua à ſon Maître de quelle maniere on pouvoit rendre utile la conquête de la Chine, ſans avoir recours au cruel expédient qu'on venoit de propoſer. *Ogotay* étant parvenu au Thrône, adopta les maximes du ſage Miniſtre, & prit plaiſir à s'inſtruire des Loix d'un bon gouvernement.

Les ſoins qu'il ſe donnoit pour policer ſes Etats, ne l'empêchoient point de pouſſer vivement la guerre Ce Prince ne voulut pas entrer en négociation avec les Envoyés de l'Empereur des *Kins*, qui ſous prétexte de le féliciter ſur ſon avenement à la Couronne, lui propoſerent des conditions de paix. L'armée des *Mongous* ſe ſépara en deux corps, dont l'un étoit commandé par l'Empereur, & l'autre par *Toley* ſon frere. Celui-ci après avoir ſurmonté une infinité d'obſtacles, arriva ſur les frontieres du Honan. Tout fuyoit devant ce Prince, & rien ne lui réſiſtoit. A cette nouvelle, l'Empereur des *Kins* tint conſeil pour déliberer ſur le parti qu'il avoit à prendre. Il fut décidé qu'on attaqueroit l'armée des ennemis qu'on croyoit hors d'état de

combattre vigoureuſement à cauſe des fatigues qu'elle avoit eſſuyées.

Il y eut quelques actions entre les deux partis ; mais enfin les *Kins* perdirent une bataille qui les réduiſit aux dernieres extrémités. Parmi les priſonniers que firent les vainqueurs, il ſe trouva un Prince que ſon courage, ſa grandeur d'ame & mille belles actions faiſoient regarder comme un des plus grands Capitaines de ſa Nation. Il pria ceux qui l'avoient arrêté, de le mener à leur Général. *Toley* lui demanda ſon nom & ſa qualité. Le priſonnier répondit : » Je m'appelle *Hochang*. Je ſuis » de la famille Impériale, & Comman» dant d'un corps de troupes qui eſt » fort renommé parmi nous. J'ai battu » plus d'une fois vos Généraux ; je n'ai » pas voulu mourir ſans me faire con» noître. Je veux que ma fidélité paroiſſe » au grand jour. La poſtérité me ren» dra juſtice. *Toley* le ſollicita vivement de prendre parti parmi les *Mongous* ; mais n'ayant pû l'y déterminer, il fut contraint de l'abandonner aux ſoldats. Ceux-ci lui ſabrerent les jambes, parce qu'il ne vouloit pas ſe mettre à genoux. Ils lui ouvrirent enſuite la bouche juſqu'aux oreilles pour l'empêcher de ha-

ranguer les perſonnes qui aſſiſtoient à cette horrible exécution. De ſi cruels traitemens ne purent arracher aucune plainte à ce malheureux Prince. Il mourut content de donner ſa vie pour ſon Souverain.

Les deux Généraux qui commandoient l'armée des *Kins*, ne ſe trouvant pas en état de tenir tête à l'ennemi, gagnerent les montagnes où ils ſouffrirent toutes ſortes de miſeres. Les habitans de tous les lieux circonvoiſins ſuivoient l'armée qui n'avançoit que très-difficilement, parce que les neiges qui fondoient pendant le jour, & la gelée qui venoit pendant la nuit, rendoient les chemins impraticables. Il n'y avoit que les gens forts & vigoureux qui pouvoient réſiſter à la fatigue. Tous les chemins étoient remplis de femmes, de filles, d'enfans & de vieillards qui furent preſque tous maſſacrés par les ennemis.

Après s'être raſſaſié de carnage, les *Mongous* vinrent aſſiéger *Kouyetefou*. Le Gouverneur nommé *Kiangchin*, rendit ſon nom immortel par la défenſe de cette Place. Il fit monter ſur les murailles ce qu'il avoit de mauvaiſes troupes, & ſe mit à la tête de quatre

cent braves (*a*) soldats qu'il menoit à toutes les attaques. Son cri de guerre étoit, *Poltrons, retirez-vous.* Il inventa des machines propres à jetter des pierres qui pouvoient être servies par un petit nombre de personnes. Les flêches étant venu à lui manquer, il se servit de celles que lançoient les ennemis. Il les faisoit couper en quatre, & après les avoir armées avec une petite monnoye de cuivre, il les mettoit dans un tube de bois, & les faisoit partir avec presque autant de force & de vîtesse, que les bales partent d'un mousquet. Ce brave Gouverneur fatigua tellement les *Mongous* pendant trois mois qu'ils furent obligés de lever le siége, quoiqu'ils fussent au nombre de trente mille hommes.

Ogotay avoit résolu de s'en retourner en Tartarie. Avant que de partir, il fit sommer l'Empereur des *Kins* de se reconnoître tributaire des *Mongous*. On avoit déja commencé à tenir des conférences pour la paix ; mais il survint quelques événemens qui firent re-

(*a*) Il les fit déshabiller & les menoit tous nuds contre l'ennemi.

commencer la guerre avec autant de fureur que jamais. Dans le tems que *Ogotay* ſe diſpoſoit à détruire entierement l'Empire des Tartares Orientaux, il perdit un des plus fermes appuis de ſon Thrône. Le Prince *Toley* mourut, & fut généralement regretté de l'Empereur, de la famille Impériale, de tous les Seigneurs de la Cour, des Officiers & des ſoldats qui le regardoient avec juſtice comme un des plus grands Capitaines de ſon tems. Ce Prince dans les campagnes d'Occident, commanda en Chef de grands corps d'armée, & ſe ſignala par quantité de belles actions. Il accompagna *Gentchiskan* dans la plûpart de ſes expéditions. Après la mort de ſon pere, il gouverna près de deux ans l'Empire avec beaucoup de gloire, & quoiqu'il eût pû ſe mettre en poſſeſſion de la Couronne, il reſpecta & fit exécuter les ordres de *Gentchiskan*, qui déclara en mourant *Ogotay* pour ſon ſucceſſeur. La maniere dont il défit les grandes armées des *Kins* avec peu de troupes, lui attirerent beaucoup de réputation parmi ſes compatriotes & parmi les Chinois. Une grande modeſtie relevoit l'éclat de tant de belles quali-

tés. Il eut toujours un attachement inviolable aux intérêts de l'Empereur ſon frere, qu'il ſervit en toutes rencontres avec autant de fidélité que de zèle. Ce Prince mourut à l'âge de quarante ans.

Les *Mongous* firent un traité avec les Chinois qui s'engagerent à fournir des troupes contre les *Kins* leurs anciens ennemis. Ces derniers ſe trouvoient alors dans la plus triſte poſition. La Ville de *Pien King*, Capitale de leur Empire, étoit ſur le point d'être aſſiégée, & manquoit de tout ce qui étoit néceſſaire pour ſa défenſe. Un Mandarin propoſa d'aller attaquer *Soupoutay* Général des *Mongous*, & fit voir que dans les circonſtances préſentes, il falloit qu'une bataille décidât du ſort de l'Empire. Cet avis fut rejetté, & on réſolut de ſoutenir un ſiége. L'Empereur nomma les Officiers qui devoient commander dans la Place, & tâcha de les exciter par ſes diſcours à bien défendre leur Patrie. Il déclara enſuite qu'il vouloit ſe mettre à la tête d'une armée pour aller attaquer les ennemis. En conſéquence de cette réſolution, il ſortit de la Ville & alla camper auprès de la Ville de *Tchangyven*.

Un détachement de ſes troupes fut entierement défait par les *Mongous* qui auſſi-tôt après ſe mirent en marche pour aller aſſiéger la Capitale. L'Empereur ayant appris cette triſte nouvelle, envoya ordre de faire ſortir de *Pien King* les Impératrices & les Reines, & de les conduire dans un autre endroit qu'il déſigna. Ces Princeſſes étoient déja parties, mais l'arrivée du Général des *Mongous*, les obligea de rentrer dans la Ville.

Tſouyli qui étoit un des Commandans de la Place, & qui avoit formé le projet de la livrer aux ennemis, alla trouver les Miniſtres, & leur demanda quelle réſolution il convenoit de prendre dans un tems où l'Empereur abandonnoit ſa Capitale, & en vouloit retirer ſa famille. On lui répondit qu'il falloit ſe battre & ſe ſacrifier généreuſement pour ſon Prince. Celaſeroit bon, répondit-il, ſi par-là on pouvoit remédier au mal, & là-deſſus il ſe retira. Peu de tems après ce traître, ſecondé par quelques Officiers de ſon parti, coupa la tête aux Miniſtres, & à dix des principaux Seigneurs de la Cour, diſant qu'il n'avoit fait cette exécution que pour ſauver la vie au peuple. Il ſe tranſ-

porta enſuite au Palais, & força l'Impératrice mere à déclarer Régent de l'Empire un Prince qu'il nomma lui-même. Il prit pour lui la charge de premier Miniſtre, & celle de Général des troupes. Les poſtes les plus importans furent confiés à ſes freres & aux perſonnes qui favoriſoient ſa trahiſon. Quand il ſe crut en état d'exécuter tout ce qu'il oſeroit entreprendre, il livra la Ville aux ennemis après avoir 1223.
enlevé des richeſſes immenſes. *Soupoutay* Général des *Mongous*, entra dans la Capitale, & fit mourir tous ceux qui étoient du ſang Impérial : il avoit envie de n'épargner aucun des habitans ; mais l'Empereur *Ogotay* s'oppoſa à cette barbare réſolution, & ſauva la vie à pluſieurs milliers d'hommes. Les *Mongous* pillerent la maiſon & enleverent tous les tréſors du perfide *Tſouyli* qui eut la douleur de s'être deshonoré ſans avoir tiré aucun avantage de ſes crimes.

L'Empereur des *Kins* trouva de cruels ennemis parmi ſes propres ſujets. Il avoit pour Général de ſes armées un ſoldat de fortune nommé *Poutchakoen*, que ſon élévation & les diſgraces de ſon Maître avoient rendu d'une inſolence extrême. Ce Général pouſſa l'au-

dace juſqu'à renfermer l'Empereur dans ſon Palais. » Je vois bien, dit l'infor-» tuné Monarque, que les Dynaſties » ne durent pas toujours, & que les » Rois ſont obligés comme les autres » hommes de payer un tribut à la mort. » Mon plus grand regret eſt de n'avoir » pas connu ceux dont j'ai voulu me » ſervir, & de me voir traité ſi indi-» gnement par un eſclave que j'ai com-» blé de bienfaits. Ces paroles qui fu-rent accompagnées de larmes, atten-drirent le cœur des Domeſtiques du Prince. Trois Officiers de la Cour en-treprirent de venger leur maître. On convint de poignarder *Poutchakoen*, lorſqu'il entreroit dans la ſalle où l'Em-pereur étoit enfermé. Auſſi-tôt que le Général parut à la porte de l'apparte-ment, il reçut un coup de ſabre. L'Em-pereur lui-même le frappa de ſon épée. *Poutchakoen* tout bleſſé qu'il étoit vou-lut s'enfuir, mais il fut pourſuivi, & percé de pluſieurs coups. Les troupes à cette nouvelle prirent les armes, mais l'Empereur trouva le moyen de les appaiſer, en leur rendant compte de ce qui venoit de ſe paſſer au Palais.

Les *Mongous* aſſiégerent la Ville de *Loyang*. Le Commandant de cette Pla-

ce fit des efforts extraordinaires pour la défendre. Voyant qu'il ne pouvoit plus tenir, il prit une troupe des plus braves ſoldats, & réſolut de ſe faire jour à travers les ennemis ou de mourir les armes à la main. Il ſortit de la Ville, mais il fut bientôt enveloppé par les ennemis. On le conduiſit au Général des *Mongous* qui lui propoſa de ſe tourner du côté du Nord, & de faire une génuflexion pour ſaluer l'Empereur *Ogotay*. On eut beau lui promettre les premieres charges militaires, il ne voulut jamais ſe ſoumettre à ce qu'on exigeoit de lui. On le prit de force, & on lui fit tourner le viſage vers la Tartarie, il ſe retourna auſſitôt vers le Sud pour ſaluer l'Empereur des *Kins* ſon Maître. Cette fermeté qui ne méritoit que des éloges, lui attira la mort.

L'armée des *Mongous* s'étant jointe à celle des Chinois, alla aſſiéger *Juningfou*, Place importante où l'Empereur des *Kins* s'étoit retiré. La garniſon ſe défendit avec un courage extraordinaire, & on vit des femmes faire les fonctions de ſoldats. L'Empereur ſentant bien que la Ville ne pourroit pas réſiſter encore long-tems, dit à quel-

ques Seigneurs qui étoient auprès de ſa perſonne. » Je regne depuis dix ans, » & je ne me ſens pas coupable de » grandes fautes. Je ne crains nullement » la mort. Je vois que la plûpart des » Dynaſties ont fini ſous des Princes » brutaux, ou impudiques ou yvrognes, » ou avares. Vous ſçavez que je ne » ſuis pas tel, & en moi cependant fi- » nit la Dynaſtie des *Kins*. Voilà ce qui » cauſe ma douleur. Les Princes qui » ont vû paſſer leur Couronne dans une » autre famille, ont été faits priſon- » niers, ou traités d'une maniere in- » digne. Pour moi je ne crains point » que pareille choſe m'arrive; car je » ſçais les moyens qui peuvent me ſouſ- » traire à l'infamie. Après avoir parlé de la ſorte; il diſtribua tout ce qu'il avoit de plus précieux, quitta ſes or- nemens Royaux, prit un habit ordi- naire, invita ſes meilleures troupes à le ſuivre, ſortit par une des portes de la Ville, & fit des efforts extraordinaires pour s'échaper ou pour mourir les armes à la main. Il ne put exécuter ſon projet, & fut repouſſé dans la Ville par les aſſiégeans. Ce Prince fit tuer alors la plûpart des chevaux pour nour- rir la garniſon qui ſe trouvoit réduite

à manger les priſonniers ou les ſoldats morts de leurs bleſſures.

Quoique la Ville ne fût défendue que par des ſoldats exténués, le courage ſuppléa à la force, & les aſſiégés repouſſerent plus d'une fois l'ennemi qui voulut monter à l'aſſaut. *Cheouſu*, malgré la courageuſe réſiſtance de ſes troupes, voyoit bien que la Place ne tiendroit pas long-tems. Il prit le parti d'abdiquer la Couronne en faveur d'un Prince de ſon ſang nommé *Tchenglin*. Celui-ci refuſa d'abord la dignité Impériale. Pouvoit-on lui faire un plus funeſte préſent ? Il l'accepta cependant après bien des inſtances. Pendant la cérémonie de ſon inſtallation, les ennemis eſcaladerent les murailles, & pénétrerent dans la Ville où les ſoldats de la garniſon vendirent encore bien cher les reſtes d'une vie languiſſante. *Cheouſu* voyant que tout étoit perdu ſans reſſource, entre dans une maiſon qu'il fait entourer de matieres combuſtibles, ordonne qu'on y mette le feu auſſi-tôt qu'il ſeroit mort, ſe tue enſuite, & eſt conſumé par les flammes. Le Gouverneur de la Ville qui ſe battoit encore comme un déſeſpéré, ayant appris la mort tragique de

ſon Maitre, dit adieu aux Officiers, & ſe précipite dans la riviere. Cinq cens ſoldats ſuivirent l'exemple de leur Commandant. *Tchenglin* ne ſurvécut pas long-tems à ſon prédéceſſeur. Il fut tué dans un tumulte. Ainſi finit la Dynaſtie des *Kins*.

Les Mongous & les Chinois ne tarderent pas à ſe brouiller au ſujet du partage des conquêtes, & leurs diviſions occaſionnerent des guerres ſanglantes.

Ogotay qui avoit eu la gloire de détruire l'Empire des *Kins*, mourut à l'âge de 56 ans, après en avoir régné treize. Ce Prince avoit beaucoup de courage, de prudence, de grandeur d'ame & de droiture. Cette derniere qualité eſt rare parmi les Souverains. Il fut ſecondé dans les pénibles occupations du Gouvernement par un ſage Miniſtre qui ne lui donnoit que de bons conſeils, & qui n'eut jamais la baſſeſſe d'applaudir aux défauts de ſon Maître. Ce fidele & zélé ſujet s'appelloit *Yelu*. Devenu Miniſtre ſous *Gentchiskan*, il ne ſongea qu'aux moyens de rendre glorieux le regne de ce Prince. Il tâchoit de lui inſpirer auſſi-bien qu'à tous les *Mongous*, de l'averſion pour le

meurtre & le pillage, de l'amour pour les peuples, du goût pour les ſciences & de l'application au gouvernement. On ne ſçauroit croire les peines qu'il ſe donna pour réformer le naturel & les mœurs de ſes compatriotes. Il doit être regardé comme leur Légiſlateur. On peut dire qu'il réuniſſoit toutes les qualités qui font le grand Miniſtre, une fermeté inébranlable, une préſence d'eſprit extraordinaire, un diſcernement exquis dans le choix des Sujets qu'il vouloit employer, & une intelligence admirable lorſqu'il s'agiſſoit de pourvoir aux beſoins de l'Etat. Son zèle pour les Princes qu'il ſervoit, étoit plein de déſintéreſſement, & il ſacrifia ſes intérêts perſonnels à ceux de la Patrie. Pendant tout le tems de ſon miniſtere, il témoigna beaucoup d'ardeur pour l'avancement des ſciences. Il établit des Colléges publics, & n'eut rien tant à cœur que de faire ſortir les *Mongous* de la barbarie où ils étoient plongés. Leur férocité & leur ignorance furent de grands obſtacles à l'exécution des utiles projets que forma ce ſage réformateur. Il vint à bout de faire abolir la coutume de choiſir en certain tems les plus belles filles pour le Palais

de l'Empereur. *Yelu* avoit trop de mérite pour n'être pas exposé aux traits de l'envie. Quelques Courtisans publierent qu'il avoit sçu profiter de sa place pour amasser des trésors immenses, & proposerent de faire une recherche exacte de ses biens. Cet examen les remplit de confusion. Au lieu d'argent on trouva chez *Yelu* un grand nombre de livres écrits de sa main sur l'Histoire, l'Astronomie, l'Agriculture, le Commerce, le gouvernement & quantité de choses curieuses qu'il avoit eu soin de ramasser pendant le cours de ses voyages dans le dessein de perfectionner son esprit. L'histoire a rendu justice aux vertus & aux talens supérieurs de ce grand homme, & les *Mongous* lui donnent encore aujourd'hui les plus magnifiques éloges. Heureux les Rois qui peuvent avoir de pareils Ministres. La seule chose qu'on puisse reprocher à *Yelu*, c'est d'avoir été trop sensible à l'espece de disgrace qu'il essuya après la mort de l'Empereur *Ogotay*. Il conçut tant de chagrin de se voir sans crédit, qu'il en mourut à l'âge de cinquante-cinq ans. Ne devoit il pas regarder comme un bonheur de pouvoir goûter les douceurs du repos,

1249.

après avoir ſacrifié les plus beaux jours de ſa vie en faveur de ſes Concitoyens? Il faut que les places qui donnent de l'autorité, ayent des charmes bien ſéducteurs, puiſqu'on ne peut les quitter ſans regret, malgré les embarras & les inquiétudes qu'elles cauſent ordinairement.

Après la mort d'*Ogotay*, *Toliekona* veuve de ce Prince, fut Régente de l'Empire. Elle ſçut gagner l'eſprit des Grands, & gouverna l'Etat avec une autorité abſolue. Cette ambitieuſe Princeſſe vint à bout d'élever ſur le Thrône ſon fils *Koueyyeou* à la place de *Cheliemen* qu'*Ogotay* avoit nommé ſon ſucceſſeur. Les Bonzes eurent beaucoup de crédit à la Cour ſous le regne du nouveau Monarque. On voit que dans tous les pays, les Prêtres recherchent avec empreſſement la faveur des Rois, & qu'ils ſont plus occupés du ſoin de leur fortune que des intérêts de la Religion.

Les Chinois perdirent le Général *Meng Kong* qui étoit un des plus fermes ſoutiens de leur Empire. Une ſuite continuelle de victoires remportées ſur les *Mongous*, un grand éloignement des plaiſirs, & un parfait mépris des ri-

cheſſes, beaucoup de généroſité pour les ſoldats, une parfaite connoiſſance des lieux où il faiſoit la guerre, ſoutenus d'une intrépidité & d'une activité extraordinaires, lui firent une très-grande réputation parmi les Chinois & les Tartares.

Le regne de *Koueyyeou* fournit peu d'événemens mémorables. On ſçait ſeulement qu'il força les Coréens à payer le tribut qui leur avoit été impoſé par les *Mongous*. Il eut pour ſucceſſeur (*a*) *Mengko*, Prince qui avoit beaucoup d'eſprit & de courage. Quelque tems après ſon avenement au Thrône, on forma contre lui une conſpiration qui fut découverte, & qui coûta la vie à tous les Seigneurs qui étoient entrés dans le complot. *Houpilay* frere de l'Empereur, obtint un gouvernement conſiderable. Ce Prince avoit toujours conſervé beaucoup d'eſtime & de reconnoiſſance pour un Seigneur Chinois appellé *Yaochou*, à qui il étoit redevable de toutes les connoiſſances dont ſon eſprit étoit orné.

(*a*) *Mengko* étoit fils de *Toley* dont j'ai déja parlé, & qui étoit frere de l'Empereur *Ogotay* & fils de *Gentchiskan*.

Le

Le Chinois dont je parle, paſſoit pour un des plus ſçavans hommes de ſon tems. Il joignoit à une vaſte Littérature toutes les qualités qui font l'honnête homme. *Houpilay* le fit venir en prenant poſſeſſion de ſon gouvernement pour profiter de ſes lumieres & des conſeils de ce vertueux Philoſophe. *Yaochou* commença par offrir au Prince un livre ſur le bon gouvernement, dans lequel il marquoit en détail la maniere dont *Houpilay* devoit ſe conduire avec les Chinois, les Tartares, les troupes, les Seigneurs de ſa Cour, & les Princes de ſon Sang. Le frere de l'Empereur comprit bientôt qu'un tel homme étoit propre à autre choſe qu'à parler & à traiter des ſciences Chinoiſes, & il réſolut de ne rien faire ſans l'avis & la direction d'un ſi ſage conducteur. *Yaochou* ayant entrepris de former un cœur ſi propre à recevoir de bonnes inſtructions, mit entre les mains du Prince un écrit Chinois dont l'eſſentiel ſe réduiſoit aux maximes ſuivantes. *Prince, honorez & craignez le Ciel; aimez les peuples; reſpectez les gens de bien; étudiez les ſciences qui conviennent à un Prince & à un Général d'armée; aimez les gens de votre famille; liez*

commerce avec les vertueux ; penſez à régler votre intérieur ; chaſſez d'auprès de vous les flateurs & les hypocrites. Enſuite *Yaochou* conſeilla au Prince de ne ſe mêler que de la guerre, de s'appliquer à contenter les troupes, & d'abandonner tout le reſte aux Mandarins nommés par l'Empereur. On verra les effets que produiſent de pareilles leçons. *Mengko* ſçut que pluſieurs Princes penſoient encore à mettre *Cheliemen* ſur le Thrône. L'envie de ſe maintenir lui fit avoir recours aux actes de ſévérité. Quelques-uns des Conſpirateurs furent punis par l'exil. On chargea de fers le Prince *Cheliemen*, & on l'enferma dans une fortereſſe. Sa mere fut condamnée à mort, auſſi-bien que la veuve du dernier Empereur (*a*). On accuſa ces deux Princes d'avoir uſé de ſortiléges pour faire tomber la Couronne ſur la tête de *Cheliemen*. L'Arrêt de mort fut exécuté. En ſuppoſant que les Souverains des *Mongous* avoient droit de nommer leur ſucceſſeur, *Cheliemen* n'étoit coupable d'aucun crime pour avoir entrepris de monter ſur le Thrône, & *Mengko* devoit être regardé comme un Ty-

(*a*) De *Koueyyeou*.

tan & un uſurpateur. Mais le droit de ſucceſſion étoit bien équivoque parmi des Barbares qui venoient d'établir un nouvel Empire.

L'Empereur *Mengko* malgré ſon uſurpation, s'attira l'amour des peuples, par les ſoins qu'il eut que les troupes ne fiſſent aucun dégat dans les Campagnes. Il étoit inexorable ſur cet article, & il punit ſéverement ſon propre fils, pour avoir un jour à la chaſſe endommagé les terres d'un Laboureur. Ce Monarque réſidoit dans une Ville appellée *Holin*. Comme cet endroit ne lui paroiſſoit pas aſſez commode pour tenir des Aſſemblées générales, il réſolut d'établir ailleurs la Capitale de ſes Etats. On choiſit un lieu convenable où l'on bâtit une grande Ville, un Palais, des maiſons, des Temples & des Tribunaux. On inveſtit cette Ville de hautes & épaiſſes murailles, & on l'appella *Caipingfou*. En peu de tems elle fut remplie d'un nombre infini d'habitans. *Mengko* fit enſuite ſes préparatifs pour attaquer les Chinois de toutes parts.

Nous avons vû de quelle maniere *Houpilay* ſe comportoit dans ſon département; on lui fit un crime de la dou-

ceur avec laquelle il gouvernoit les peuples, & on le ſoupçonna d'avoir des vûes ambitieuſes. L'Empereur commença par lui ôter ſon Gouvernement, & caſſa quelques Généraux qu'on ſçavoit lui être fort attachés Il nomma enſuite des Officiers pour commander à la place de ce Prince, & des Mandarins pour faire le procès à tous ceux qui ſeroient convaincus d'avoir favoriſé les deſſeins du prétendu criminel. Ces Juges ſe rendirent dans la Ville de *Siganfou*, & ſe préparerent à exécuter les ordres de l'Empereur. Cette diſgrace imprévue déconcerta *Houpilay*. Son premier mouvement fut de prendre les armes, & de ſe venger de ceux qui lui avoient attiré un pareil revers; il ne voulut cependant rien entreprendre ſans avoir conſulté le ſage *Yaochou*. Celui-ci lui conſeilla de partir ſans délai, d'aller ſe jetter aux pieds de l'Empereur & de lui offrir ſes femmes, ſes concubines, ſes enfans, & tout ce qu'il avoit en or, en argent & en pierreries. *Houpilay* ſuivit ce conſeil, & ſe rendit à la Cour ſans ſuite & en poſture de criminel. Ce ſpectacle attendrit l'Empereur, & réveilla la tendreſſe qu'il avoit toujours eu pour ſon frere. Il embraſſa pluſieurs fois *Hou-*

pilay en pleurant, révoqua tous les ordres qu'il avoit donnés contre ce Prince, & le chargea d'aller faire le ſiége d'une des Places les plus importantes de la Chine.

L'Empereur avec un corps d'armée conſidérable, forma quelques entrepriſes; mais il mourut dans le cours de ſes expéditions. *Houpilay* aſſiégeoit alors la Ville de *Voutchongfou*, & la preſſoit vivement. Les Chinois qui craignoient de perdre cette Place, envoyerent pour la ſecourir, une armée nombreuſe, commandée par *Kiaſſetao*. Cet homme élevé aux plus hautes dignités de l'Empire, n'avoit preſque aucun des talens néceſſaires pour remplir les emplois dont on l'honoroit. Il étoit peu eſtimé des troupes & encore moins aimé. Les Officiers ſur-tout ne pouvoient ſouffrir de ſe voir commandés par un homme vain & ſans expérience; pluſieurs d'entr'eux faiſoient hautement des railleries ſur le courage & ſur la capacité de leur Général. *Kiaſſetao* étoit d'ailleurs vindicatif, maltraitoit ſans raiſon des Officiers de mérite, & n'avoit aucun égard aux ſervices dans la diſtribution des graces & des emplois. Ce lâche Général n'oſant pas employer la force

pour obliger les Tartares à lever le ſiége, offrit au nom de ſon Maître, de payer tous les ans à titre de tribut, un million en argent & autant en ſoyes. *Houpilay* qui étoit preſſé de retourner en Tartarie pour ſe faire proclamer Empereur, accepta ces propoſitions, & on régla les limites des deux Empires. *Kiaſſetao* eut grand ſoin de cacher à ſon Maître le traité honteux qu'il venoit de conclure, & publia que les *Mongous* avoient été contraints de ſe retirer dans leur pays. *Hiuliehou* que l'Empereur *Mengko* ſon frere avoit auſſi chargé de porter la guerre en certaines Provinces de la Chine, ne revint en Tartarie qu'après avoir fait de grandes conquêtes.

Houpilay, après le traité conclu avec le Général des Chinois, ſe rendit dans ſa Capitale, où il fut proclamé Empereur. Ce Prince voulut connoître par lui-même ceux de ſes Sujets qui pouvoient le plus contribuer à rendre ſon regne illuſtre par les armes, les ſciences, le commerce & les arts. Il réſolut d'employer tous les gens de mérite de quelque Nation & de quelque Religion qu'ils fuſſent. Rien de plus ſage que les Réglemens qu'il fit pour l'adminiſtration

de la Juſtice ; en un mot, il ne paroiſſoit occupé que du bonheur de ſes peuples. Sa Cour étoit remplie de gens de lettres. Il forma une Académie, dont les Membres ne bornoient pas leur ambition à être décorés d'un vain titre. Ils s'appliquoient à des travaux utiles, & quelques-uns d'entr'eux furent chargés de compoſer l'hiſtoire de l'Empire. *Houpilay* donna la liberté à tous les lettrés Chinois qui avoient été faits eſclaves pendant les guerres précédentes. Les Princes entendent bien peu les intérêts de leur gloire, lorſqu'ils négligent de répandre leurs bienfaits ſur des hommes qui ont ſeuls le talent d'immortaliſer les belles actions.

Houpilay qui étoit ſi digne de la Couronne, eut des combats à ſoutenir pour la conſerver. *Alipouco*, un des freres de ce Prince, voulut lui diſputer l'Empire. On mit ſur pied de part & d'autre des armées nombreuſes. Il y eut une ſanglante bataille entre les deux partis. Les troupes du rebelle furent entierement défaites. *Alipouco* craignant de tomber entre les mains du vainqueur, ſe fit jour à travers les ennemis, & ſe retira dans les pays du Nord. Quelques autres Seigneurs qui voulurent auſſi ſe

révolter ; n'eurent pas un ſuccès plus heureux.

Un des défauts de l'Empereur étoit d'aimer l'argent, & de voir de bon œil les Miniſtres qui lui en fourniſſoient le plus. *Ahama* Seigneur Mahométan & Arabe d'origine, étoit un de ces hommes qui ſacrifient volontiers les peuples pour ſe rendre agréables au Souverain. Il envoyoit de groſſes ſommes d'argent à l'Empereur, en lui faiſant entendre que c'étoit le fruit de ſa bonne adminiſtration. Il n'avoit garde d'avouer que c'étoit les dépouilles du peuple enlevées par des Commis, gens ſans honneur, & qui doivent être regardés comme des voleurs publics.

Le ſage *Yaochou*, dont j'ai déja parlé plus d'une fois, fut élevé à la dignité de premier Miniſtre. Il conſeilla à ſon maître de fonder des Ecoles dans tous les pays de ſes vaſtes Etats pour former la Jeuneſſe aux ſciences, aux arts & aux bonnes mœurs. Les Tartares étoient plongés dans la plus groſſiere ignorance. Ils ne ſçavoient que manier les armes, & toute leur ſcience étoit bornée à quelques connoiſſances ſur les chevaux. L'Empereur promit qu'il ſongeroit aux établiſſemens avantageux

qu'on venoit de lui propoſer, & commença par bien faire élever ſes enfans.

On ſçait juſqu'à quel point les Chinois pouſſent l'attention & le reſpect pour la ſépulture & pour la mémoire de leurs ancêtres. Il ne ſe paſſe preſque point de jour, où ils ne faſſent quelques cérémonies en l'honneur des morts de leurs familles. Les Souverains ne ſont pas diſpenſés de ce devoir, & ils ne peuvent y manquer ſans ſe rendre odieux. L'obſervation de ces cérémonies extérieures eſt une affaire d'Etat & un des principaux points du Gouvernement. *Houpilay* à qui cette coutume des Chinois parut raiſonnable & conforme aux ſentimens de l'humanité, fit conſtruire un Palais magnifique où il alloit rendre à ſes ancêtres les honneurs qu'il croyoit leur être dûs après leur mort.

Alipouco, avec les Princes & les Seigneurs de ſon parti, vint ſe jetter aux pieds de l'Empereur ſon frere pour lui demander pardon de ſa révolte. *Houpilay* lui accorda ſa grace & aux autres Princes; mais il fit mourir ceux qui les avoient excités à prendre les armes. *Ahama*, cet oppreſſeur du peuple, qui ſçavoit ſi bien ſervir la paſſion de ſon

Maître, fut élevé au Miniſtere, & chargé d'une commiſſion dont il connoiſſoit tous les avantages. On lui confia le ſoin des douanes & des Finances. Perſonne n'entendoit mieux que lui à ruiner le Public pour enrichir le Souverain. On voit que les meilleurs Princes donnent quelquefois leur confiance à des hommes qui ſont l'opprobre de l'humanité.

Hiuheng Miniſtre fort eſtimable, conçut tant de chagrin de voir le plus méchant homme peut-être de tout l'Empire à la tête du Tribunal des Finances, qu'il prit le parti de ſe retirer de la Cour pour ne vaquer qu'à l'étude ; mais ſi la retraite d'*Hiuheng*, affligea ſenſiblement tous les bons Citoyens, ils eurent de quoi ſe conſoler en voyant *Gantong* élevé au Miniſtere. Quoique ce jeune Seigneur n'eût que vingt-un an, ſa prudence & ſa capacité le rendoient un objet d'admiration. Les Généraux les plus expérimentés le propoſoient pour être Généraliſſime des troupes, & les Grands de l'Empire conſeilloient à l'Empereur de le mettre à la tête des affaires de l'Etat. Tous ceux qui paſſoient pour les plus habiles parmi les lettrés, trouvoient dans ſes diſcours de quoi s'inſ-

truire. Sa haute naiſſance, ſa probité, ſon air noble, ſa modeſtie le faiſoient aimer & eſtimer de tous les Courtiſans. On lui aſſocia dans le Miniſtere un Seigneur Tartare nommé *Peyen*, qui étoit un grand homme de guerre & d'Etat.

La paix avoit été bientôt rompue entre les Chinois & les *Mongous*. Ceux-ci aſſiégerent les Villes de *Fant ching* & de *Syang yang*. L'attaque fut auſſi vive que la réſiſtance. Les aſſiégeans ſe ſervirent de certaines machines qui lançoient des pierres de 150 livres, & qui faiſoient des trous de ſept à huit pieds dans les plus épaiſſes murailles. La Ville de *Fant ching* après s'être défendu courageuſement, fut emportée d'aſſaut. *Nieoufou* qui commandoit dans la Place, s'étant mis à la tête d'une centaine de ſoldats déterminés, ſe battit de rue en rue, & tua un grand nombre d'ennemis. Ce brave Commandant plein de rage & de déſeſpoir, mettoit le feu aux maiſons à deſſein de faire tomber les groſſes poutres, d'écraſer ceux qui le pourſuivoient & d'embarraſſer les rues. Percé de pluſieurs coups, il ſe jetta au milieu des flammes. Tous les Officiers & les ſoldats qui l'accompagnoient, ſuivirent ſon exemple. Le Gouverneur de

Syang yang aima mieux rendre la Ville que de l'expoſer à être priſe d'aſſaut.

L'Empereur des *Mongous* animé par les ſuccès, réſolut de continuer la guerre, malgré les raiſons qu'il avoit de retourner en Tartarie pour arrêter les intrigues de pluſieurs Princes de ſa famille. Il donna le commandement de ſes troupes à *Peyen*, dont j'ai déja parlé, & il eut lieu de s'applaudir d'avoir fait un pareil choix. Le nouveau Général aſſiégea pluſieurs Places importantes, & eut le bonheur de réuſſir dans ſes entrepriſes. Il eſt vrai qu'il dut la plus grande partie de ſes ſuccès à la mauvaiſe conduite des Généraux Chinois, pour le moins autant qu'à ſa valeur & à ſa prudence. Quelques-uns de ſes ennemis montrerent dans leur défaite même beaucoup de grandeur d'ame. Le Gouverneur de *Tchit cheou* voyant qu'il lui étoit impoſſible de défendre cette Place, déclara à ſa femme qu'il ne pouvoit ſe réſoudre ni à être infidele à l'Empereur ſon Maître, ni à voir la Ville au pouvoir des Etrangers. Après cette déclaration, il ſe tua, & ſon épouſe en fit de même. Au ſiége d'une autre Place, un Officier appellé *Miyeou* va au-devant des ennemis, &

crie qu'il vient pour combattre. Enſuite il fond ſur les Tartares; mais il eſt bientôt inveſti de toutes parts. Ce brave Chinois reçoit quatre coups de fléches & trois coups de lance. Ses bleſſures ne font que l'animer davantage. Il prend un ſabre & renverſe tout ce qui ſe préſente à lui. Tandis qu'il combattoit ſur un petit pont, une planche rompt ſous ſes pieds. Cet accident le livre aux ennemis. En vain les Tartares qui admirent ſon courage, lui propoſent de prendre parti parmi eux, & lui offrent des emplois conſiderables. Il ſe fait deshabiller, & demande qu'on lui arrache la vie. Son fils ſe jette à ſes genoux, & lui dit les larmes aux yeux: *Mon pere, que ferai-je après votre mort?* *Miyeou* l'embraſſe, & lui répond d'un ton ferme: » Mon fils, parois ſeule-» ment dans les rues, il n'y a perſonne » qui ne te ſecoure, quand on ſçaura » que tu es fils de *Miyeou*.

Le principal Auteur de toutes les pertes que firent les Chinois pendant cette guerre, fut le Miniſtre *Kiaſſetao* qui avoit, comme je l'ai dit ailleurs, deshonoré ſa Nation par un traité humiliant, & qui voulut commander les

troupes, quoiqu'il n'eût ni capacité ni courage. Un mauvais Miniſtre peut quelquefois perdre les plus puiſſantes Monarchies. Il y eut des Mandarins qui aimerent mieux voir périr l'Etat, que d'obéir à *Kiaſſetao*. Un Seigneur Chinois ayant appris que ce Général avoit fui honteuſement dans une occaſion, donna un grand repas à ſes amis & à ſes parens. Il écrivit enſuite aux Princes du Sang & aux principaux Miniſtres des lettres fort vives contre *Kiaſſetao*, & après avoir exhalé ſon chagrin de la ſorte, il ſe donna la mort. On ôta le manîment des affaires à un homme qui auroit achevé la ruine de l'Empire, s'il fût reſté plus long-tems en place, & on publia un Edit pour exhorter les Mandarins, les Seigneurs, les Officiers & les gens riches, à ſecourir l'Etat dans de ſi triſtes conjonctures.

Les Chinois accablés par tant de pertes, envoyerent un Député au Général des *Mongous* pour demander la paix. Ce Député chercha d'abord à juſtifier ſes Compatriotes, & ajoûta en pleurant, que l'Empereur ſon Maître étoit encore dans le deuil, & dans un

âge (*a*) à ne pouvoir pas gouverner. *Peyen* reprocha au Député la mauvaise foi des Chinois dans l'obſervation des traités, & les meurtres dont ils s'étoient rendus coupables, à l'égard des Ambaſſadeurs qu'on leur avoit envoyés. » Pour ce qui eſt de la jeuneſſe de vo-
» tre maître, ajouta-t-il, vous devez
» ſçavoir qu'autrefois votre Dynaſtie ra-
» vit la Couronne à un Prince qui étoit
» à peu près de l'âge de votre Souve-
» rain. Aujourd'hui le Ciel ôte l'Em-
» pire à un enfant pour le donner à mon
» Maître. Il n'y a rien en cela qui doi-
» ve vous ſurprendre. Le Député Chi-
» nois fut renvoyé avec cette réponſe.

L'Empereur de la Chine offrit de payer tribut aux *Mongous*. Cette propoſition ne fut pas acceptée. Un des Généraux Tartares preſſoit vivement

---

(*a*) Ce jeune Empereur s'appelloit *Kong Tſong*. Il étoit le ſeiziéme Empereur de la Dynaſtie des *Song*. Sa grand'mere fut Régente de l'Empire. Ce fut ſous le regne du Prédéceſſeur de *Kong Tſong*, que Marc-Paul, Gentilhomme Vénitien, entra à la Chine, & en parcourut les plus belles Provinces, dont il donna des rélations qu'on eut bien de la peine à croire en Europe.

le ſiége d'une Ville appellée *Tchang cha*. Les Officiers parloient de ſe rendre ; mais le Commandant nommé *Lifou*, déclara qu'il poignarderoit ceux qui tiendroient ce langage. Un Mandarin voyant que tout étoit déſeſpéré, ſe jetta dans le feu avec ſes enfans & ſes domeſtiques. *Lifou* appella un de ſes Officiers, & lui dit : » Je vois bien qu'il » faut mourir ; mais je ne veux pas que » les gens de ma maiſon ſoient deshonorés par l'eſclavage. Après que tu » les auras tous tués, tue moi. L'Officier ſe mit aux genoux du Commandant, & lui déclara qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à lui rendre un ſi funeſte ſervice. *Lifou* le pria tant qu'enfin il y conſentit, & l'ordre fut exécuté. On mit enſuite le feu à la maiſon où venoit de ſe paſſer cette ſcéne tragique. L'Officier revint chez lui, & ſe tua après avoir fait mourir ſa femme & ſes enfans. Tous les Mandarins de la Ville, à la réſerve de deux, ſe donnerent la mort. La plûpart des habitans ſuivirent cet exemple. Pluſieurs ſe précipiterent dans les puits, qui ſe trouverent par-là tous remplis de cadavres.

Les Chinois firent encore une tentative pour obtenir la paix. Un de leurs

Ambaſſadeurs nommé *Ven tien ſiang* porta la parole, & dit au Général des *Mongous* : » Si l'Empire du Nord » veut retirer ſon armée, & faire la » paix avec le nôtre comme voiſin, » alors on pourra parler de l'argent & » des ſoyeries qu'on a eu la foibleſſe » de vous propoſer comme un tribut ; » mais ſi vous avez entrepris de ruiner » la Dynaſtie des Chinois, ſongez que » nous avons encore de vaſtes pays, » des Villes fortes, des vaiſſeaux, de » l'argent & des troupes. Vous ſça- » vez d'ailleurs combien ſont incertains » les événemens de la guerre. *Peyen* re- tint cet Ambaſſadeur, & ordonna qu'on lui fit toutes ſortes d'honnêtetés. *Ven tien ſiang* apercevant les transfuges Chinois qui étoient dans l'armée des *Mongous*, leur reprocha hardiment leur lâcheté & leur perfidie. En vain voulut-on lui faire entendre qu'il devoit tenir des diſcours plus meſurés ; bien loin de changer de langage, il dit au Général Tartare que c'étoit violer le droit des gens, que de retenir l'Ambaſſadeur d'une tête couronnée.

Les *Mongous* s'étoient emparés de la Ville de *Lingan* où étoit la Cour du Monarque Chinois. Ils entrerent dans

cette Place ſans y commettre aucun déſordre, & ils témoignerent beaucoup de reſpect à toute la famille Impériale. On ne tarda pas à déclarer au jeune Empereur, & à l'Impératrice ſa mere, qu'il falloit partir pour aller à *Tatou* où réſidoit l'Empereur des Tartares. La Princeſſe ne put retenir ſes larmes, & dit à ſon fils en l'embraſſant : » Un » Monarque vainqueur vous accorde la » vie, rendez-lui les honneurs qui ſont » dûs à votre Souverain. Après que le jeune Prince eut témoigné par une cérémonie (*a*) humiliante, le reſpect qu'il croyoit devoir à l'Empereur Tartare, on le mit ſur un chariot avec ſa mere, & on les fit partir pour *Tatou*.

Ce fut un triſte ſpectacle pour tous les Chinois, de voir leur Souverain conduit comme un captif. Un des principaux Seigneurs de la Cour, ne pouvant ſurvivre au malheur de ſon Maître, ſe précipita dans un puits avec toute ſa famille. *Peyen* donna ordre d'enlever

(*a*) L'Empereur de la Chine ſe tourna vers le Nord, & ſe mettant à genoux avec ſa mere, ils ſaluerent l'Empereur *Houpilay* par neuf battemens de tête contre la terre : on appelloit cette cérémonie *battre la tête*.

l'or, l'argent, les pierreries, les bijoux & toutes les autres choſes précieuſes du Palais Impérial, & tout cela fut tranſporté à (*a*) *Tatou*.

Pluſieurs Officiers Chinois verſerent des torrens de larmes, quand ils ſçurent qu'on emmenoit l'Empereur priſonnier. Ils s'aſſemblerent en grand nombre, & promirent par ſerment de faire tous leurs efforts pour enlever leur Prince & le mettre en lieu de ſûreté. Ils écrivirent par-tout des lettres circulaires, diſtribuerent tout leur argent à des ſoldats réſolus, & compoſerent une armée de quarante mille hommes qui ſe mirent auſſi-tôt en marche pour délivrer l'Empereur. La fortune ne ſeconda pas leur généreuſe réſolution. Ils furent repouſſés par les Tartares & obligés de renoncer à leur entrepriſe. Pluſieurs Princes de la famille Impériale qui échapperent aux recherches des Tartares, furent conduits dans la Ville d'*Ouentcheou*. Quantité de Mandarins, d'Officiers & de ſoldats, ſe rendirent dans ce lieu, nommerent d'abord Grand Général de l'Empire le

(*a*) *Tatou* s'appelle aujourd'hui *Peking*, Capitale de l'Empire Chinois.

Prince *Yvang*, (*a*) & quelque tems après ils le proclamerent Empereur.

La Ville d'*Yantcheou* fut inveſtie par les Tartares qui employerent inutilement tout ce que l'expérience, la ruſe & la force purent leur ſuggérer pour ſe rendre maîtres de cette Place. Tous les ſoldats de la garniſon paroiſſoient diſpoſés à mourir pour leur Souverain. Il n'y eut que la trahiſon qui mit les Tartares en poſſeſſion de cette Place importante. Ils ſe rendirent maîtres enſuite de la Province de *Fokien*, de ſorte que le nouvel Empereur fut obligé de ſe mettre ſur mer pour ſe dérober à leurs pourſuites. Il faillit à périr d'un coup de vent, & tomba dans l'eau, on le retira preſque mort de frayeur. Ce Prince ſe retira dans une petite Iſle déſerte, où il termina à l'âge de onze ans ſa vie & ſes malheurs.

Les principaux Seigneurs Chinois qui étoient las d'une guerre ſi longue & ſi malheureuſe, ſongeoient à paſſer ſous la domination des Tartares. Un Mandarin fidele leur dit : » Nous ayons

(*a*) Il étoit frere de l'Empereur déthrôné, & n'avoit que neuf ans. Il prit le nom de *Touan tſong*.

» encore avec nous un Prince du Sang
» Impérial. Autrefois un terrein d'une
» lieue, & une habitation de cinq cens
» hommes ſuffiſoient pour un Souve-
» rain. Il nous reſte encore de vaſtes
» pays & des millions d'hommes ; que
» nous manque-t'il donc pour la pro-
» clamation d'un nouvel Empereur? Ce diſcours ranima le zèle de tous les Chinois. On fit monter ſur une élévation de terre le jeune Prince qui n'étoit âgé que de huit ans, on ſe mit à genoux & on le proclama Empereur. *Ti ping* (c'eſt le nom du nouveau Monarque) ſe retira ſur une montagne appellée *Yaichan* où l'on conſtruiſit un Palais pour ce Prince, & des maiſons pour les Officiers & ſoldats. On enterra l'Empereur *Yvang* ſur cette montagne. L'air de triſteſſe répandu ſur le viſage de ſon ſucceſſeur, & les réflexions ſur la ſituation préſente des affaires, firent verſer bien des larmes pendant cette lugubre cérémonie.

Un combat naval décida du ſort de la Monarchie Chinoiſe. Les deux flottes s'étant jointes, il y eut une action ſanglante, & les Tartares furent vainqueurs. Le Général Chinois voyant tout perdu, fit jetter à la mer ſa femme,

& *Houpilay* ſe vit maître paiſible de la Chine, diviſée depuis long-tems en pluſieurs Monarchies.

La Nation Chinoiſe qui avoit été gouvernée depuis tant de ſiécles par ſes Princes naturels, ſe vit pour la premiere fois ſoumiſe à la puiſſance d'un Etranger. Mais cette Nation ne perdit rien en changeant de maître. *Houpilay* qui prit alors le nom de *Chi Tſou*, gagna bientôt le cœur de ſes nouveaux ſujets par ſa bonne foi, ſon équité, & ſa tendre affection pour les peuples. Il conſerva les loix & les uſages qu'il trouva établis dans ſon nouvel Empire; de ſorte que ſes manieres & ſa conduite donnoient lieu de croire qu'il étoit plus Chinois que Tartare. Un de ſes Généraux avoit fait dans les Provinces Méridionales un grand nombre d'eſclaves, il leur rendit à tous la liberté. On s'imagine combien les peuples furent ſenſibles à cet acte de clémence.

L'Empereur fit venir à la Cour quantité de Sçavans pour examiner en quel état étoit la littérature, & prit des meſures efficaces pour l'avancement des ſciences. Quels éloges ne mériteroit pas ce grand Prince, s'il n'eût accordé ſa protection qu'à des gens diſtin-

gués par leur esprit & leurs talens? Mais sa passion pour l'argent le détermina à combler de faveurs un homme qui étoit depuis long-tems l'objet de l'exécration publique. Je veux parler du scélérat *Ahama* qui continuoit d'employer toutes sortes de moyens injustes pour remplir les coffres de son Maître. L'Empereur ne commença à ouvrir les yeux sur la conduite de cet indigne Ministre, que lorsqu'il ne fut plus tems d'arrêter le cours de ses rapines & de ses brigandages. *Ahama* mourut chargé de malédictions ; on eut le courage de faire sentir à l'Empereur combien cette mort étoit avantageuse à tout l'Etat. Le corps du coupable fut déterré, coupé en piéces, & jetté à la voirie : foible consolation pour tous ceux qui avoient été ruinés par ce méchant homme.

Ven tien siang, Ministre célebre sous le dernier Empereur de la Dynastie précédente, étoit prisonnier à *Peking* depuis plusieurs années. L'Empereur le fit venir, & lui proposa des emplois importans. Le généreux Chinois préféra une mort volontaire à une servitude honorable. On eut beau lui représenter qu'il n'y avoit plus d'espérance de rétablir

rétablir la famille de ſes anciens maîtres; qu'un homme ſage devoit céder aux conjonctures des tems, que l'Empereur connoiſſoit ſon mérite, & ne cherchoit qu'à le récompenſer; toutes ces remontrances furent inutiles. » Un fidele Miniſtre, répondit-il, eſt attaché à ſon » Prince, comme un fils le doit être à » ſon pere. Un fils, lorſque l'auteur de » ſes jours eſt malade, emploie toutes » ſortes de moyens pour le guérir. Si » la force du mal l'emporte ſur les remedes, il continue toujours de faire » de nouveaux efforts pour le ſoulager, » parce qu'il ne doit pas ceſſer de remplir les devoirs de la piété filiale. Il » n'ignore pas cependant que le Ciel » ne ſoit le ſouverain arbitre de la vie » & de la mort. *Ven tien Siang* fut conduit à une Place publique, où il reçut le coup mortel avec beaucoup de courage.

La troiſiéme année de ſon regne, l'Empereur forma une entrepriſe ſur le Japon, & réſolut de s'emparer, ou du moins de rendre tributaire un des Royaumes de cette Iſle. Ce fut en vain que tous les Grands de l'Empire s'oppoſerent à un pareil projet. *Chi Tſou* fit équiper une flotte conſidérable, &

envoya une armée de cent mille hommes pour réduire les Japonois. Cette expédition fut extrêmement malheureuſe. Preſque toutes les troupes firent naufrage, ou périrent dans les Iſles voiſines. L'Empereur accoutumé aux victoires, crut qu'il étoit de ſon honneur de réparer l'affront qu'il venoit de recevoir. Il ordonna au Général *Atahay* de préparer des vivres, des munitions, & cinq cens vaiſſeaux. On publia dans les Provinces un ordre de raſſembler autant de Matelots qu'il ſeroit poſſible. Cette nouvelle expédition n'étoit pas du goût des Miniſtres. Les Officiers & les ſoldats murmuroient hautement, le commerce étoit interrompu; quantité de Matelots aimerent mieux ſe faire Pyrates & infeſter les mers, que d'aller au Japon pour y porter la guerre. On repréſenta à l'Empereur tous les dangers d'une pareille entrepriſe. Il ne voulut encore écouter aucune repréſentation. Alors les Grands de l'Empire prirent ſous main des meſures efficaces pour empêcher l'embarquement. Mais il n'y eut que la crainte d'une révolte dans toute la Tartarie qui empêcha l'Empereur de pourſuivre ſon projet.

Le principal défaut de ce Prince

étoit une opiniâtreté preſque inflexible. Il en donna des preuves à l'occaſion d'un nouveau Miniſtre des Finances appellé *Sangko*. Celui-ci s'étoit rendu odieux à tout l'Empire par d'énormes concuſſions. *Tcheli*, un des Seigneurs de la Cour qui avoit le plus de probité & de vertu, entreprit de perdre ce méchant homme dans l'eſprit de ſon maître. U jour que l'Empereur étoit à la chaſſe, *Tcheli* lui parla avec autant de franchiſe que de hardieſſe contre le Miniſtre des Finances. Un pareil avis qui ne méritoit que des éloges, attira un rude châtiment à ce zélé ſerviteur. *Tcheli* fut battu d'une maniere ſi cruelle, que le ſang lui ſortit par le nez & par la bouche. Malgré le rigoureux traitement qu'il venoit d'eſſuyer, il ajoûta que le bien de l'Etat & l'honneur du Prince l'obligeoient à parler de la ſorte. L'Empereur ſe repentit de ſa violence. Il ordonna à un de ſes Miniſtres, homme ferme, ſincére & équitable, d'examiner la conduite du Chef des Finances. *Sangko* fut reconnu coupable & privé de tous ſes emplois ; punition trop légere pour un homme qui avoit commis tant d'injuſtices.

Les *Lamas* avoient beaucoup de cré-

dit à la Cour. Un de ces Prêtres Tartares avoit indiſpoſé contre lui tous les habitans d'une Province. C'étoit un hypocrite ; un débauché qui aimoit l'argent à l'excès, & qui avoit recours aux plus honteux expédiens pour en acquérir. Il alloit fouiller dans les tombeaux des Empereurs où il trouvoit quantité de choſes précieuſes, & il fit une pyramide de tous les oſſemens qu'il avoit déterrés. Ce ſpectacle indigna tout le monde, & il n'en falloit pas davantage pour exciter une révolte générale. Les Mandarins du lieu à qui on porta des plaintes, firent arrêter cet indigne Prêtre, confiſquerent ſes biens & le condamnerent à mort. Les Dames de la Cour s'intéreſſerent pour le *Lama*, & vinrent à bout par leurs ſollicitations de lui faire obtenir ſa grace, & la plus grande partie des biens qu'il avoit volés. On ne peut gueres excuſer la foibleſſe que l'Empereur témoigna en cette occaſion ; mais ſi on trouve quelque choſe à reprendre dans la conduite du Monarque Chinois, par combien de belles actions, ne ſe ſignala-t-il pas pendant tout le tems qu'il fut ſur le Thrône ? On vint un jour lui offrir une pierre précieuſe de très-grand prix ; il

défendit de l'acheter, & la raiſon qu'il en apporta, c'eſt que l'argent qu'elle coûteroit, ſeroit bien plus utilement employé à ſoulager les pauvres.

Houpilay ayant appris que les barques qui apportoient à la Cour le tribut des Provinces méridionales, ou qui ſervoient au commerce de l'Empire, ne pouvoient arriver à Peking que par la mer, & qu'il arrivoit aſſez ſouvent des naufrages, fit creuſer un canal qui a trois cens lieues de longueur, & qui forme un grand chemin d'eau, par lequel plus de neuf mille barques Impériales tranſportent aiſément & à peu de frais, le tribut de grains, d'étoffes, &c. qui ſe paye chaque année à l'Empereur. Ce canal qui exiſte encore aujourd'hui, paſſe pour une des merveilles de la Chine.

L'Empereur avoit envoyé aux Indes un de ſes Miniſtres pour y traiter d'affaires qui avoient rapport au commerce. Cet Ambaſſadeur fut outragé de la maniere la plus cruelle par un des Monarques Indiens. Les Chinois exciterent l'Empereur à venger cette injure. On équipa une flotte conſidérable qui tranſporta aux Indes trente mille hommes de troupes réglées. Le Général de

l'armée Chinoiſe ſe comporta pendant tout le cours de cette expédition, avec autant d'habileté que de courage, & apprit aux Indiens qu'on n'inſultoit pas impunément un Empereur de la Chine.

Houpilay après un regne glorieux, mourut dans la Capitale de ſes Etats à l'âge de quatre-vingts ans. Ce Prince étoit courageux, magnifique, ſçavant, & protecteur des gens de lettres. S'il aima l'argent, ce fut pour l'exécution de ſes grands deſſeins, qui n'avoient ordinairement pour objet que le bien public & la gloire de l'Empire. Les Hiſtoriens Chinois lui reprochent une ſuperſtition exceſſive, & un attachement ridicule pour les Prêtres de ſa Nation; ces défauts n'empêcheront pas qu'il ne ſoit mis au nombre des plus grands Princes qui ont gouverné la Monarchie Chinoiſe.

La Dynaſtie des Tartares compte neuf Empereurs qui furent tous adorés des peuples. Peu à peu ces Princes amollis par les délices d'un des plus beaux & des plus fertiles climats qu'il y ait dans l'Univers, dégénérerent de la valeur de leurs ancêtres, & trouverent dans les Chinois un peuple aguerri qui leur arracha leur conquête,

& les chaſſa pour toujours de l'Empire. Avant que de rapporter cette révolution, je vais expoſer ſucceſſivement ſur la ſcene tous les Princes qui firent le bonheur de la Chine pendant près d'un ſiécle. Quelques traits de leur conduite ſuffiront pour les faire connoître.

Timour (*a*) petit-fils & ſucceſſeur d'*Houpilay*, ſe ſignala par ſa clémence, & par l'amour qu'il portoit à ſon peuple. Comme il fut obligé de ſoutenir la guerre contre un Prince nommé *Hay-tou*, qui depuis long-tems réſiſtoit à toute la puiſſance des Tartares, il envoya des Mandarins pour examiner les pertes que les peuples avoient eſſuyées, & les dommages cauſés par les troupes. Toutes les familles des Grands de l'Empire qui n'avoient pas de quoi vivre ſelon leur état, & les Payſans qui ne pouvoient pas cultiver les terres, furent auſſi les principaux objets de ſon attention, & on ſoulagea tous les pauvres, les malades, les vieux Officiers incapables de ſervir, & leurs familles. L'Empereur refuſa conſtamment de déclarer la guerre au Japon, comme le lui con-

(*a*) Les Chinois l'appellent *Tching Song*.

ſeilloient quelques Généraux qui trouvoient leur intérêt dans les troubles de l'Etat. *Timour* déclara qu'il vouloit vivre en paix, & ménager le ſang de ſes peuples. Ce Prince envoya au Japon un *Bonze* ou un Prêtre en qualité d'Ambaſſadeur; il fut blâmé à ce ſujet par les Ecrivains Chinois qui remarquent que quand il s'agit d'envoyer quelqu'un en Ambaſſade, il faut choiſir pour cette commiſſion des gens de bien, qui ſoient titrés, & qui faſſent honneur au Souverain par leur magnificence, leur gravité & un air de grandeur digne de la Majeſté du Prince.

Quoique *Timour* eût toujours témoigné beaucoup d'éloignement pour la guerre, il s'engagea cependant à la ſollicitation d'un de ſes Généraux dans une entrepriſe qui lui coûta beaucoup de ſang & lui procura peu d'avantage. Le Général auteur du projet, paya de ſa tête le mauvais conſeil qu'il avoit donné. *Timour* ſe conſola du malheureux ſuccès de cette entrepriſe par la victoire que ſes troupes remporterent ſur *Haitou*, qui depuis trente ans faiſoit la guerre aux *Mongous*. Le Prince rebelle mourut du chagrin que lui cauſa ſa défaite. Son fils & tous les autres révoltés, en-

voyerent des Députés à la Cour de Peking, pour prier l'Empereur de leur pardonner & de les mettre au nombre de ſes ſujets. *Timour* leur accorda ce qu'ils demandoient, & eut la ſatisfaction de voir toute la Tartarie réunie à ſon Empire. Ce Prince mourut à l'âge de quarante-deux ans ſans avoir nommé ſon ſucceſſeur. La ſageſſe de ſa conduite qu'il tint dans la guerre qu'il eut à ſoutenir contre les Princes rebelles, ſon diſcernement dans le choix des Miniſtres & des Généraux d'armée, l'éloignement qu'il montra toujours pour les vices qui ne ſont que trop ordinaires à la Cour des Rois, les ſoins qu'il ſe donnoit pour ſoulager les peuples, ſon attention à modérer la rigueur des ſupplices, & la défenſe qu'il fit de condamner perſonne à mort ſans l'agrément du Prince, enfin ſa droiture, ſa clémence, ſa libéralité & mille autres vertus, le feront toujours regarder comme un de ces Monarques qui paroiſſent de tems en tems ſur la terre pour faire honneur à l'humanité, & pour condamner la conduite des Tyrans.

Après la mort de ce bon Prince, il

y eut bien des intrigues à la Cour au ſujet de la ſucceſſion. *Haychan* neveu de *Timour* fut enfin proclamé Empereur. Il prit le nom de *Vou Tſong*; dès qu'il ſe vit en poſſeſſion de la Couronne, il fit mourir quelques perſonnes du premier rang qui avoient voulu s'oppoſer à ſon élévation. Cet acte de ſévérité lui parut alors néceſſaire. *Vou Tſong* ne ſongea plus enſuite qu'à marcher ſur les traces de ſon illuſtre prédéceſſeur. Il étoit naturellement libéral, mais pour avoir part à ſes bienfaits, il falloit les mériter par des vrais ſervices rendus à l'Etat. Ce Prince aimoit paſſionnément le vin & les femmes. Un Miniſtre fidele ſe jetta un jour aux genoux de ſon Maître, & les larmes aux yeux, le conjura d'avoir plus de ſoin d'une ſanté qui étoit ſi chere à tout l'Empire. Le Monarque Chinois ne fut point choqué d'une pareille remontrance, mais il ne ſe corrigea pas; ſon exceſſive vénération pour les Prêtres, lui fit commettre plus d'une injuſtice. Un grand Mandarin ayant voulu punir un *Lama* qui avoit maltraité des gens du peuple, le Prêtre Tartare & quelques-uns de ſes confreres, armés de bâtons, entrerent dans le Tribunal du Manda-

rîn, & le traiterent d'une façon indigne. Celui qui venoit d'eſſuyer un ſemblable outrage, en fit ſes plaintes, & on n'y eut aucun égard. Dans le même tems un autre *Lama* eut l'audace d'arrêter le chariot d'une Princeſſe, & de vouloir paſſer devant elle. Les gens de cette Dame voulurent ſoutenir la dignité de leur Maîtreſſe ; ils furent battus par le *Lama* qui continua enſuite tranquillement ſon chemin. L'Empereur au lieu de châtier ce Prêtre inſolent, fit publier un ordre qui portoit qu'on couperoit le poing à quiconque battroit un *Lama*, & la langue à celui qui leur diroit des injures. Un hiſtorien Chinois remarque à ce ſujet que l'attachement des Monarques Tartares pour les Prêtres de leur Nation, occaſionna la ruine de leur Dynaſtie.

Malgré tous les défauts qu'on pouvoit reprocher à l'Empereur *Vou Tſong*, il étoit regardé comme un très-bon Prince à cauſe du penchant qu'il avoit à procurer le bonheur des peuples. Sa paſſion pour le vin & pour les femmes, le conduiſit au tombeau à l'âge de trente & un an, après en avoir régné quatre. Il eut pour ſucceſſeur ſon

frere (*a*) *Gin Tſong*. Ce Prince joignoit à un eſprit vif & pénétrant beaucoup d'équité, de douceur & de modération. Il puniſſoit avec peine & récompenſoit libéralement ; en un mot, il ne paroiſſoit occupé que du ſoin de bien gouverner ſon Etat. On ne pouvoit lui faire de plus grand plaiſir que de lui donner de bons conſeils ; c'eſt pourquoi il tâchoit d'avoir toujours auprès de ſa perſonne une troupe de gens ſages. » Car enfin, diſoit-il, ſi par leurs avis, » je viens à bout de procurer à mes » peuples une vie tranquille & commode, quelles richeſſes ſont comparables » à ce bonheur ? Ayant appris que cinq freres avoient été condamnés à mort : » qu'on faſſe du moins grace à l'un d'eux, » s'écria l'Empereur, afin que leurs in» fortunés parens ayent quelqu'un qui » les nourriſſe & qui les conſole. La douceur de ſon caractere ne l'empêcha pas de punir par la mort ou par l'exil quelques Miniſtres, & même des Princes qui avoient abuſé de leur crédit ſous le regne précédent. L'Empereur conſidérant les maux que les Eunuques

(*a*) Son nom Tartare étoit *Ayyul ipalipata*.

avoient cauſés aux Dynaſties précédentes, défendit de les élever à la dignité de Mandarin. On fit par ſon ordre une recherche exacte de tous les gens de Lettres & de probité qui vivoient inconnus & ſans emploi, afin de répandre ſur eux ſes bienfaits.

Les meilleurs Princes ſont ſouvent trompés par des Miniſtres qui ruinent les peuples, ſans que les plaintes des malheureux qu'on opprime puiſſent parvenir aux oreilles du Souverain; c'eſt ce qui arriva ſous le regne de *Gin Tſong*; le Chef des Finances & ſon principal Commis, ne profiterent que trop bien de la place qu'ils occupoient pour s'enrichir aux dépens du Public. Toutes leurs vexations penſerent occaſionner de grands troubles dans les Provinces. La Ville de *Cantcheou* ſe révolta, & un ſéditieux y prit le titre d'Empereur; on eut le bonheur d'étouffer promptement cette rébellion. Un Mandarin paſſa la mer, ſe rendit en Corée, d'où il ramena un Prince qui avoit été exilé dans ce Pays. Le projet du Mandarin étoit de ſoulever le peuple en faveur du Prince; mais le Chef de ce complot fut arrêté & puni de mort avec pluſieurs de ſes complices.

L'Empereur qui aimoit tendrement l'héritier préſomptif de la Couronne, voulut lui céder l'Empire; mais on lui fit changer de ſentiment. Quelque tems après *Gin Tſong* tomba malade. Le jeune Prince en faveur duquel l'Empereur avoit voulu abdiquer, ne quittoit ni jour ni nuit la chambre de ſon pere, & penſa mourir de chagrin. Bien différent de ces Princes que l'envie de porter une Couronne, rend inſenſible à la voix de la nature, il adreſſoit continuellement des vœux au Ciel pour obtenir la guériſon de l'Empereur; ſes prieres ne furent pas exaucées. *Gin Tſong* mourut à l'âge de trente-ſix ans, extrêmement regretté de tous les Chinois, dont il avoit cherché à faire le bonheur pendant tout le cours de ſon regne.

J'ai déja eu occaſion d'expoſer les malheurs qu'un mauvais Miniſtre peut cauſer dans un Etat. On va encore voir un de ces odieux favoris, qui ſous le regne des meilleurs Princes font le malheur du peuple, & ſont capables d'attirer ſur leur Souverain, la haine & l'exécration dont eux ſeuls devroient être l'objet & la victime. Le nouvel Empereur nommé (*a*) *Yng Tſong* choi-

(*a*) Son nom Tartare étoit *Chotepala*.

fit pour lui aider à ſupporter le fardeau du Gouvernement, un Seigneur Tartare, appellé *Tiemoutiel*, homme de beaucoup d'eſprit & d'intrigue. Ce mauvais Miniſtre fier de ſa faveur, commit les injuſtices les plus criantes. Il fit mourir deux des principaux Seigneurs de la Cour qui voulurent examiner de trop près ſa conduite. Pluſieurs autres perſonnes furent ſacrifiées à ſes ſoupçons. Tant de violences indignerent les Grands, mais on n'oſoit avertir l'Empereur, ni l'Impératrice mere qui protégeoit cet indigne favori. Par bonheur pour les Chinois, le Prince éleva au Miniſtere *Paitchou*, qui étoit un jeune Seigneur brave, ſçavant, modeſte & irréprochable dans ſes mœurs. Un homme de ce caractere ne pouvoit ſympatiſer avec *Tiemoutiel*. Celui-ci ne tint pas long-tems contre la faveur d'un collégue vertueux. On ne lui ôta pas à la vérité ſon emploi, mais il perdit la confiance de ſon Maître, & ſe vit hors d'état de nuire à perſonne.

L'Empereur qui aimoit la chaſſe, voulut augmenter & embellir les lieux qui ſervoient à lui procurer cet amuſement. *Paitchou* repréſenta au Prince que tous les bâtimens qu'il faudroit

conſtruire, entraîneroient des dépenſes conſidérables qui incommoderoient extrêmement ſes Sujets. L'Empereur renonça à ſon deſſein, & proteſta qu'il ne vouloit penſer qu'à ſoulager l'Etat. Il eſt rare de trouver un Souverain qui ſacrifie ſes plaiſirs aux intérêts de ſon peuple.

Tiemoutiel ne ſoutenoit que très-impatiemment ſa diſgrace. Il reſtoit depuis quelque tems dans ſa maiſon ſans en ſortir. Cependant il réſolut de paroître encore à la Cour. S'étant un jour préſenté à la porte du Palais Impérial, les Gardes l'arrêterent, & lui dirent qu'ils avoient défenſe de le laiſſer entrer. Un pareil refus l'accabla de douleur. Il tomba malade, & mourut haï de tout le monde. *Tie che*, fils adoptif de *Tiemoutiel*, entreprit de venger l'affront qu'on avoit fait à ſon pere. Il ſonda l'eſprit de quelques Seigneurs mécontens, & ſe vit bien tôt à la tête d'un parti aſſez conſidérable. Au jour marqué pour l'exécution de ſon affreux projet, il ſe rend au Palais, égorge d'abord le Miniſtre *Paitchou*, pénetre enſuite dans la tente de l'Empereur, & poignarde ce Prince qui n'étoit âgé

que de (*a*) vingt & un an, & qui avoit ſçu gagner le cœur des Chinois par la douceur de ſon Gouvernement.

Tai Ting (*b*) qui lui ſuccéda, fut ſi ſenſible au plaiſir de porter une Couronne, qu'il ne ſongea pas d'abord à punir l'attentat qui la lui avoit procurée. Il témoigna même quelque deſir de répandre ſes bienfaits ſur les meurtriers de ſon prédéceſſeur ; mais on lui repréſenta que cette conduite le perdroit dans l'eſprit des Tartares & des Chinois, & que la poſtérité lui reprocheroit toujours d'avoir trempé ſes mains dans le ſang de ſon Souverain. Ces repréſentations réveillerent dans ſon cœur les ſentimens d'une juſte vengeance. Il condamna aux derniers ſupplices les aſſaſſins de l'Empereur, & anéantit toute leur race.

Il y eut cependant quelques-uns des coupables qui trouverent le ſecret de ſe ſouſtraire au châtiment qu'ils avoient mérité. L'Empereur permit qu'on lui fît des remontrances à ce ſujet. Dans le Mémoire qui lui fut adreſſé, on lui re-

(*a*) Quelques Hiſtoriens prétendent qu'il avoit trente ans lorſqu'il fut aſſaſſiné.

(*b*) Son nom Tartare étoit *Yeſuntemour*.

préſenta qu'il étoit contre toutes les régles de la Juſtice, de laiſſer vivre des gens atteints & convaincus du plus grand des crimes. » Quelques Princes » de votre Sang, diſoit l'Auteur du » Mémoire, ont eu part à la mort de » votre prédéceſſeur, & on ſe contente » de les exiler. Ne devroit-on pas plu- » tôt faire périr des ſujets ſi indignes, » & dont la vie deshonore la famille » Impériale? Il y en a d'autres qui, » ſans avoir attenté aux jours de » leur Souverain, ont commis des in- » juſtices criantes, & ſe ſont rendus » coupables des plus cruels aſſaſſinats. » Au lieu de les punir, on les accable » de récompenſes, & ils jouiſſent tran- » quillement du fruit de leurs forfaits. » La conduite qu'on tient à leur égard, » peut attirer un jour la ruine de l'Em- » pereur; mais l'impunité de tous ces » crimes n'eſt pas le ſeul déſordre dont » on ait à ſe plaindre.

» Sous prétexte que la Cour ſouhaite » des pierreries, on en fait un com- » merce ſordide, & on ne rougit pas » de les faire payer au Prince dix fois » au-deſſus de leur valeur. On compte » pour rien la ruine des familles & des » Provinces, pourvû qu'on puiſſe faire

» ſa cour en offrant des pierreries qui » ne ſont d'aucune utilité.

» Un Prince doit chercher à être le » Pere de ſes Sujets ; ce n'eſt pas en » ſuivant le Conſeil des Prêtres qu'il » gouvernera bien ſon Empire. Depuis » que les *Bonzes* & les *Lamas* font tant » de prieres & de ſacrifices pour la » proſpérité de cet Empire, le Ciel a » donné des marques continuelles de ſa » (*a*) colere. On doit s'attendre à être » malheureux juſqu'à ce qu'on ait abo- » li le culte de certaines (*b*) Divinités, » & qu'on ait chaſſé tous les *Bonzes* de » la Chine.

» Le Palais du Prince eſt rempli » d'Eunuques, d'Aſtrologues, de Mé- » decins, de femmes & d'autres per- » ſonnes aſſez inutiles, dont l'entretien » coûte des ſommes immenſes. Pen- » dant ce tems-là, l'Etat ſouffre, & la » miſere eſt extrême. L'Empire eſt une » famille dont l'Empereur eſt le pere. » Il ne convient pas que parmi ſes en-

---

(*a*) La peſte, la famine & des tremblemens de terre déſolerent la Chine dans le tems dont nous parlons.

(*b*) Il veut parler du culte de *Fo*, que les Tartares avoient introduit à la Chine.

» fans, il y en ait qui meurent faute de
» ſecours. Un Prince ne doit pas re-
» garder comme indigne de ſa gran-
» deur, d'écouter les cris des miſéra-
» bles.

» Sous le Miniſtere de *Tiemoutiel*;
» on a fait mourir bien des perſonnes
» innocentes; il eſt juſte de dédomma-
» ger leurs familles déſolées. Il faut auſſi
» viſiter les priſons & examiner l'état
» des Villes & des Campagnes. L'ad-
» miniſtration de quelques mauvais Mi-
» niſtres, tant de ſcélérats qu'ils ont
« employés, & tant d'injuſtices qu'on
» a commiſes, font craindre qu'il n'y ait
» encore bien des innocens opprimés,
» & beaucoup de familles abandonnées
» qu'on ne penſe pas à ſecourir.

» Il eſt à propos d'examiner ce que
» les troupes ont ſouffert, de pourvoir à
» la ſépulture des morts, de fournir des
» ſecours aux pauvres malades, & de
» défendre dans la Province de Canton,
» la pêche des perles qui fait mourir
» une très grande quantité de monde.
Tel eſt le précis du diſcours qui fut pré-ſenté à l'Empereur, & qui ne ſervit qu'à faire connoître le zèle de l'Auteur de ces Remontrances.

Les *Lamas* étoient tous-puiſſans à la

Cour, ſur-tout auprès des Princeſſes. On les voyoit courir avec un train & un équipage auſſi brillans que ceux des plus grands Seigneurs. Ils étoient à charge aux peuples qui étoient obligés de leur fournir des chevaux & des proviſions. Le déréglement de leurs mœurs occaſionnoit des plaintes ameres de la part des Chinois. L'Empereur n'oſa jamais bannir de la Chine des hommes qui étoient le fléau de l'Empire ; il ſe contenta de réprimer, autant qu'il fut poſſible, l'inſolence de ces indignes Miniſtres de la Religion. Ce Prince qui avoit d'excellentes qualités mourut dans la trente-ſixiéme année de ſon âge, laiſſant la Cour pleine de brigues & de factions.

Les Etats s'étant aſſemblés après ſa mort, élurent ſon ſecond fils. Celui-ci refuſa la Couronne qui appartenoit, diſoit il, à ſon frere aîné. Sur ce refus, on fit venir de Tartarie le Prince *Hochila* qui prit le nom de *Ming Tſong*, & qui fut proclamé Empereur. Six mois après ſon avénement au Thrône, il donna un grand feſtin à tous les Seigneurs de ſa Cour. Dans le moment qu'on ſe livroit le plus à la joie, il mourut tout-à-coup, & on ſoupçonna qu'il avoit été

empoisonné. Il eut pour successeur son frere qui s'étoit montré digne de l'Empire, en ne voulant pas l'accepter au préjudice de l'héritier légitime. *Ven Tsong* (c'est le nom du nouvel (*a*) Empereur) eut soin de choisir de bons Ministres, & suivit leurs conseils avec docilité. Ce Prince mériteroit les plus grands éloges, si à l'exemple de la plûpart des Souverains de sa Dynastie, il n'eût pas été en quelque sorte l'esclave des Prêtres. Il fit venir dans son Palais, & traita avec des distinctions inouies le Grand *Lama*, Chef de la Religion des *Bonzes* du *Thibet*. Les Courtisans eurent ordre de se comporter envers cette espece de Pontife avec la plus profonde vénération; on vit alors les plus grands Seigneurs de l'Empire le saluer à genoux, & lui offrir du vin dans cette humiliante posture.

L'Empereur *Ven Tsong* ne régna que trois ans. On lui donna pour successeur un (*b*) jeune Prince qui mourut deux mois après son installation. Celui-ci fut remplacé par son frere aîné qui se nom-

(*a*) Son nom Tartare étoit *Toutemour*.

(*b*) Il s'appelloit *Ilintchipan*, & n'étoit âgé que de sept ans. Il étoit fils de l'Empereur *Ming Tsong*. Il prit le nom de *Ning Tsong*.

moit *Tohoantemour*, & qui prit le nom de *Chun Ti*. Le nouveau Monarque ne tarda pas à montrer un grand éloignement pour les affaires, & beaucoup d'inclination pour le plaiſir. Un des Princes du Sang qui voulut profiter du caractere indolent de cet Empereur, lui repréſenta le grand nombre de fautes qu'il ne manqueroit pas de commettre, s'il vouloit gouverner par lui-même. Il lui conſeilla donc de laiſſer agir ſes Miniſtres, & acheva de le plonger dans la molleſſe. Un Seigneur Tartare nommé *Peyen*, fut revêtu de toute l'autorité. La faveur de ce Miniſtre excita le mécontentement des principaux de l'Empire. L'oncle & les deux freres de l'Impératrice formerent une conſpiration pour déthrôner un Prince qu'on regardoit comme incapable de porter la Couronne Le complot fut découvert, & on arrêta les Conjurés. Le frere aîné de l'Impératrice fut tué en voulant ſe défendre. Son ſecond frere qui étoit bleſſé, ſe ſauva dans l'appartement de la Princeſſe ſa ſœur, qui malgré toutes ſes prieres, ne put lui ſauver la vie. L'Empereur eut même la foibleſſe ou plutôt la barbarie de livrer ſon épouſe au premier Miniſtre qui la tua de ſes

propres mains. *Peyen* après s'être rendu odieux aux peuples, ſe fit auſſi haïr de ſon Maître. Ce fut dans ſa famille qu'il trouva ſes plus mortels ennemis. *Toto* neveu du Miniſtre, & Officier des Gardes, homme de beaucoup d'eſprit, & qui connoiſſoit toutes les intrigues de la Cour, s'étant apperçu que ſon oncle commençoit à plaire à l'Empereur, conſulta un Lettré Chinois en qui il avoit beaucoup de confiance, pour ſçavoir comment il devoit ſe conduire dans les conjonctures préſentes. Le Lettré répondit que la félicité de l'Empire devoit être l'unique objet de tout bon Citoyen, & qu'il falloit ſacrifier ſa famille à la Juſtice. *Toto* encouragé par cette réponſe, va trouver l'Empereur, ſe jette à ſes genoux, & lui parle avec beaucoup de liberté contre le premier Miniſtre. Le Prince verſe des larmes qui font connoître le chagrin que lui cauſe l'audace d'un ſujet devenu trop puiſſant. Le réſultat de cette conférence fut que *Peyen* ſeroit diſgracié. Quand on l'eut mis hors d'état de rien entreprendre, on commença par lui ôter tous ſes titres & ſes emplois. Il eut ordre enſuite de ſe rendre dans une Province éloignée pour y exercer une charge

charge de Mandarin. Avant ſon départ il demanda à ſaluer l'Empereur, & ne put en obtenir la permiſſion. Pendant qu'il étoit en route, on lui ſignifia qu'il falloit aller en exil, & on aſſigna le lieu où il devoit fixer ſa demeure. Cette nouvelle lui cauſa un chagrin ſi vif, qu'il tomba malade, & mourut déteſté du peuple, des Grands & de ſon Souverain.

De tout tems il s'eſt trouvé à la Chine de grands Mandarins qui ont eu le courage d'avertir les Empereurs de leurs défauts, & qui ont mieux aimé s'expoſer à perdre leurs biens & quelquefois leur vie, que de manquer au devoir que leur impoſoit la qualité de ſujet fidéle. Dans le tems dont nous parlons, un des principaux Seigneurs de la Cour fit l'énumération des maux que ſouffroit l'Empire, ſe plaignit que les plus grands crimes étoient impunis, & aſſura qu'une pareille conduite perdroit infailliblement l'Etat.

Il rappella le ſouvenir du Miniſtere de *Peyen*, & dit qu'il étoit honteux de voir encore à la Cour les freres, les fils & les petits-fils d'un homme qui avoit cauſé tant de maux à l'Empire. Un autre Mandarin pria l'Empereur de priver du

titre & des honneurs d'Impératrice, une Princeſſe qu'il aimoit paſſionnément. Il cita un écrit du Chef de la Dynaſtie régnante, par lequel il étoit défendu à ſes ſucceſſeurs de s'allier avec les Coréens. Comme l'Impératrice étoit de cette Nation, on ne croyoit pas qu'elle pût partager la couche d'un Monarque Chinois. L'Empereur rejetta ces deux Placets, & acheva par une ſemblable démarche de perdre l'affection de ſon peuple.

Deux freres dont l'un s'appelloit *Ama* & l'autre *Sueſué*, entroient librement tous les jours dans le Palais de l'Impératrice. Les Cenſeurs de l'Empire ſe récrierent contre une pareille indécence, & en firent des plaintes à l'Empereur. La Princeſſe, au lieu d'arrêter le cours de ces viſites ſuſpectes, demanda qu'on punît les Mandarins qui avoient oſé noircir la réputation d'une femme de ſon rang. Les Cenſeurs, pour récompenſe de leur zèle, furent envoyés en exil. *Ama* ne ſe contentoit pas de ſcandaliſer tout l'Empire par ſes aſſiduités auprès de l'Impératrice, il paſſoit encore pour celui qui contribuoit le plus à gâter l'eſprit & le cœur du Prince, qu'on voyoit avec

douleur ſe livrer aux plus exceſſives débauches, abandonner entierement le ſoin des affaires, & donner toute ſa confiance à des gens ſans honneur & ſans capacité. Les *Lamas* ne cherchoient auſſi qu'à flatter les inclinations du voluptueux Monarque, & ils établirent dans le Palais une troupe de jeunes danſeuſes qui acheverent d'énerver le peu qui lui reſtoit de courage.

Han chan Tong qui avoit été exilé depuis quelque tems, profita de la diſpoſition des eſprits, & fit révolter beaucoup de monde en différentes Provinces. Les rebelles le faiſoient paſſer pour un deſcendant des Empereurs de la Dynaſtie précédente, & s'engagerent par ſerment à lui obéir. Le Chef de cette rébellion fut arrêté ; mais un de ſes partiſans nommé *Lieou Fou Tong*, homme intrépide & déterminé, ſe mit en campagne, & fut bientôt joint par plus de cent mille hommes, avec leſquels il ſe diſpoſa à marcher contre ſon Souverain. Dans le même tems, un Pirate appellé *Fang Kout Chen*, parcouroit les mers avec une flotte aſſez conſidérable, entroit dans les rivieres, pilloit les Villes & les Campagnes, & ruinoit entierement le commerce. Son principal deſ-

ſein étoit d'empêcher le tranſport des grains & des marchandiſes à la Cour. Les Généraux qu'on envoya contre lui, furent battus & faits priſonniers. On ſe vit contraint de faire un accommodement avec lui, & on donna à ſes freres des emplois & des titres d'honneur. Cependant le Pirate tenoit toujours les ports bloqués, & exerçoit toutes ſortes de brigandages, faute de Capitaines & de ſoldats fidéles qu'on pût lui oppoſer.

On envoya des troupes contre *Lieou Fou Tong*, dont le parti ſe fortifioit de plus en plus. Un autre rebelle nommé *Sucheouhoey* prit auſſi les armes & ſe fit proclamer Empereur. Il s'empara de pluſieurs poſtes conſidérables; & eut la ſatisfaction de voir quantité de Tartares ſe ranger ſous ſes drapeaux. Tous les eſprits paroiſſoient diſpoſés à la révolte; l'Empereur trouva cependant quelques ſujets qui donnerent des preuves éclatantes de fidélité.

Lieou Fou Tong eut de grands avantages ſur l'armée Impériale, & *Sucheouhoey* s'empara d'une place importante qui lui facilitoit la conquête des Provinces Méridionales. Un des Généraux qu'on envoya contre lui, dit à ſes

Collegues ; les rebelles ſe feront infailliblement livrés à la débauche dans une Ville ſi riche & ſi délicieuſe, & ainſi ils ne ſeront pas en état de réſiſter ; c'eſt pourquoi, mon avis eſt qu'il faut les attaquer. On ſuivit ce conſeil. Les rebelles firent de fréquentes ſorties, & il y eut ſept batailles des plus ſanglantes. La Ville fut repriſe après un affreux carnage de ceux qui la défendoient. Ce grand échec affoiblit conſidérablement le parti de *Sucheouhoey* qui perdit d'excellens Officiers & plus de quarante mille ſoldats.

Tandis que l'Empire étoit en combuſtion, le Prince ne paroiſſoit occupé que de ſes plaiſirs. *Ama* dont j'ai déja parlé, & qui étoit alors premier Miniſtre, ne ſongeoit qu'à favoriſer les paſſions de ſon maître, & à ſe venger de tous ceux qui avoient le malheur de lui déplaire. Quoique l'Empereur ne méritât guéres l'affection de ſes peuples, ils ſe ſacrifioient néanmoins pour le ſoutenir ſur le Thrône. Ses Généraux gagnerent des batailles ſur *Lieou Fou Tong*, mais ce rebelle ſe relevoit toujours de ſes pertes, & après avoir été vaincu, ſe trouvoit encore en état de

faire des entrepriſes. L'Empereur, dans un grand conſeil de guerre, ordonna de faire des efforts pour la ſûreté des Provinces. Un Mandarin repréſenta librement au Prince que toutes ces meſures étoient fort inutiles, tandis que Sa Majeſté continueroit à vivre dans le déſordre, & négligeroit les affaires du Gouvernement. » Il faut, ajouta le » Mandarin, en adreſſant la parole au » Monarque, que vous jugiez par vous- » même de la ſituation de votre Em- » pire. Les Officiers & les Mandarins » ne penſent qu'au plaiſir, & paroiſſent » inſenſibles à la perte des Villes & des » Provinces. Une pareille diſpoſition » de leur part ne nous annonce rien que » de funeſte. Il eſt donc à propos de » remédier aux abus qui nous ont attiré » tant de malheurs. Le diſcours du Mandarin fut loué ; mais on n'y eut aucun égard.

Ama frappé à la vûe des maux qui déſoloient l'Empire, ſentit qu'il en étoit la principale cauſe, & ſe rappella tout ce qu'il avoit fait pour amollir le cœur du Prince, & pour l'éloigner des affaires Voyant qu'il étoit l'objet de l'exécration publique, il en-

treprit de réparer les déſordres dont il étoit l'auteur. Il crut que le meilleur moyen étoit de mettre ſur le Thrône l'héritier préſomptif. Pour faire goûter ſon projet, il repréſenta que *Chun Ti* étoit devenu ſtupide & incapable de gouverner. Ce diſcours ayant été rapporté à l'Empereur, il en conçut une ſi furieuſe colere, qu'il voulut faire mourir ſon premier Miniſtre. Certaines conſidérations empêcherent cet acte de Juſtice. On inſtruiſit cependant le procès du coupable, & ſur les plaintes & accuſations réitérées des Grands. *Ama* & ſon frere furent condamnés à l'exil. Tous les deux partirent pour le lieu qui leur avoit été marqué, mais ils furent tués en chemin, ſans qu'on ſçût ſi ce fut par ordre de l'Empereur.

Les rebelles inveſtirent la Ville d'*Hoaigan*. Comme les habitans & les ſoldats n'avoient point de ſecours à eſpérer, ils réſolurent de mourir plutôt que de ſe livrer à l'ennemi. ces généreuſes victimes de leur fidélité tomboient dans les rues faute de nourriture. Après avoir mangé les herbes, les feuilles, les cuirs, les chiens, les rats & les

crapeaux, ils ſe déterminerent à ſe nourrir de cadavres humains. La Ville qui étoit très-peuplée au commencement du ſiége, ſe rendit faute d'habitans pour la défendre. Le Gouverneur fut pris en combattant, & mis en piéces par les rebelles.

La Ville de *Gan King* fut auſſi aſſiégée. Celui qui commandoit dans la Place, ſe voyant inveſti de tous côtés, s'arma de toutes piéces, plaça les Officiers dans leurs poſtes, marcha à la tête des plus braves ſoldats, & fondit ſur les ennemis dont il fit un grand carnage; mais il reçut dix bleſſures, & fut accablé par le nombre dans le tems qu'il combattoit avec le plus d'ardeur. Lorſqu'il vit que la Ville étoit priſe. Il ſe paſſa ſon épée au travers du corps. Sa femme & ſes enfans ſe précipiterent dans un puits. Les Officiers de la garniſon ſe tuerent plutôt que de ſe rendre, & une bonne partie des habitans aima mieux ſe jetter au feu, que de ſe ſoumettre aux rebelles. Ceux-ci firent des courſes juſqu'auprès de la Ville Impériale, où ils répandirent la conſternation & la terreur. L'amour du plaiſir avoit rendu *Chun Ti*

insensible aux maux de l'Empire, & il est peu d'exemples d'un Prince si puissant & si peu touché de la perte de ses Etats.

L'ambition de l'héritier présomptif causa de grands troubles à la Cour. Il vouloit engager son pere à abdiquer la Couronne. Quelques Seigneurs empêcherent l'exécution de ce projet. Le jeune Prince se vengea par le poison de ceux qui avoient mis obstacle à son dessein. *Tai Ping*, Ministre fidele & éclairé, seul capable de donner de bons conseils à son maître, se voyant tous les jours exposé aux traits de l'envie, quitta la Cour & se retira dans sa famille. Le stupide Monarque perdit ainsi un bon serviteur, & toute l'autorité se trouva entre les mains de ces deux scélérats qui ne cherchoient qu'à s'enrichir sans s'embarrasser des malheurs de l'Empire.

Un Chinois nommé *Tchou*, qui de valet d'un Monastere de *Bonzes*, avoit pris parti dans une nombreuse troupe de révoltés, & étoit devenu leur Chef, profita admirablement des conjectures pour se frayer un chemin à l'Empire. Après qu'il se fut rendu maître de plusieurs Places & de quelques Provinces, les Généraux de son armée lui propo-

ferent de ſe faire proclamer Empereur. Il n'y voulut pas conſentir, & ſe contenta du titre de Roi. On étoit tout ſurpris de voir un homme de la plus baſſe condition ſe comporter comme un grand Prince. » Je n'ai d'autre deſ-» ſein, diſoit-il, que de rendre les peu-» ples heureux. Mais il faut commen-» cer par établir de bonnes loix. Pour » n'avoir pas pris cette précaution, les » *Mongous* ſont ſur le point de perdre » l'Empire. Profitons de cet exemple, » & établiſſons notre pouvoir ſur des » fondemens ſolides.

Les Chinois venoient en foule ſe ranger ſous ſes étendards, & paroiſſoient charmés de voir un Prince ſi généreux, ſi affable, ſi modéré dans ſes paſſions, ami des gens de lettres, & attentif à gouverner les Chinois, ſelon les Loix & les anciennes Coûtumes de la Nation. Tandis que tous les peuples ſe déclaroient en faveur d'un homme ſi digne de regner, la Cour de l'Empereur étoit diviſée en pluſieurs factions, qui ne cherchoient qu'à ſe ſupplanter & à ſe détruire. L'héritier préſomptif, au lieu de travailler à gagner le cœur des ſoldats qui ſeuls pouvoient ſoutenir le Thrône chancelant,

ne penſoit qu'à ſatisfaire ſes paſſions vindicatives, & contribuoit lui-même à ruiner l'Empire qui lui étoit deſtiné.

On tâchoit toujours d'engager *Chun Ti* à ſe défaire d'une Couronne dont il ne pouvoit ſupporter le fardeau. On ne put le déterminer à prendre ce parti ; mais il donna tout pouvoir à l'héritier préſomptif, le déclara Généraliſſime des armées, & Lieutenant Général de l'Etat. Les ennemis du jeune Prince employerent toutes ſortes d'intrigues pour empêcher l'exercice de la puiſſance qu'on venoit de lui confier. Tout cela ne put ſe paſſer ſans exciter de grands troubles à la Cour, & les affaires des *Mongous* allerent plus mal que jamais.

Tchou continuoit de faire paroître toutes les qualités qui ont rendu immortelle la mémoire des plus grands Princes. Il publia la forme du Gouvernement qu'il vouloit introduire, & prit pour modele l'adminiſtration des plus illuſtres Empereurs de la Chine. Tous les gens de mérite trouvoient en lui un protecteur, & il les récompenſoit en Roi. Il ne faiſoit aucune folle dépenſe pour ſes plaiſirs, & s'éloignoit de tout ce qui eſt capable d'amollir le

cœur. Au lieu d'étaler une vaine magnificence pour en impoſer au peuple, il voulut que ſon Palais n'excitât la ſurpriſe que par la ſimplicité des ameublemens. Quand il rencontroit des artiſans ou des gens de la Campagne, il ne dédaignoit pas de leur parler, de les entretenir ſur leurs occupations, & avoit grand ſoin de leur faire ſentir les effets de ſa libéralité. A toutes ces belles qualités de l'ame, il joignoit un génie ſupérieur, & des talens rares pour le Gouvernement. Cet homme qui n'avoit eu qu'une éducation groſſiere conforme à la baſſeſſe de ſa naiſſance, ſe rendit habile par les converſations qu'il eut avec les Lettrés, dans tout ce que les ſciences ont de réel & de ſolide. Sa bravoure, ſes connoiſſances dans le métier de la guerre, ſa grandeur d'ame, ſon équité dans la diſtribution des emplois, lui gagnerent l'affection des Généraux, des Officiers & des ſoldats. Tel étoit ce fameux Chinois qui, du rang le plus obſcur, paſſa ſur le plus brillant Thrône de l'Univers.

On tenta inutilement d'arrêter le cours de ſes conquêtes. Dans une celebre bataille, il défit les troupes qu'on voulut oppoſer à ſa marche victorieuſe.

Ayant traverſé le fleuve jaune, & ne trouvant nul obſtacle, il s'empara facilement de toutes les Villes qu'il trouva ſur ſon paſſage. Enfin ayant rencontré encore une fois l'armée Impériale, il livra auſſi-tôt le combat, & la tailla en piéces. L'Empereur n'eut de reſſource que dans la fuite; il ſe retira vers le Nord, où il mourut deux ans après ſa défaite, & avec lui fut éteinte la Dynaſtie (*a*) des *Mongous*.

Le nouvel Empereur, qui prit le nom de *Tai Tſou*, établit ſa Cour à *Nan-King*. L'année ſuivante il ſe rendit maître de *Peking*, dont le ſiége ne dura qu'un jour. Parmi les beaux Réglemens qui parurent au commencement de ſon regne, je ne puis m'empêcher d'en citer un qui prouve un grand fond de ſageſſe. Il fut défendu aux hommes & aux femmes d'entrer dans un Monaſtere pour y exercer la profeſſion de *Bonzes* ou de *Bonzeſſes* avant l'âge de quarante ans.

Une de ces principales attentions fut de faire fleurir les Lettres; & on peut dire que ſa Cour fut l'aſyle des Sçavans. Il portoit auſſi ſes vûes ſur ces

(*a*) On appelloit cette Dynaſtie *Yuen*.

ſortes de profeſſions, qui ne paroiſſent ignobles qu'aux yeux de la plus ſtupide opulence. Un jour qu'il viſitoit les Provinces de l'Empire, il fit arrêter ſon char au milieu des campagnes, & ſe tournant du côté de ſon fils, il lui dit: » Je vous ai fait venir avec moi, pour » que vous ſoyez témoin des ſueurs & » des travaux du pauvre Laboureur, & » afin que la compaſſion qu'une condi- » tion ſi pénible excitera dans votre » cœur, vous porte à ne pas ſurcharger » d'impôts des hommes qui ſont ſi uti- » les à l'Etat. Voici un trait qui fera connoître combien ce Prince étoit ſenſible aux belles actions. Un jeune homme voyageant avec ſon pere & ſa femme, tomba entre les mains des voleurs. Ceux-ci ſe diſpoſoient à tuer le vieillard, lorſque le fils ſe mit au-devant, & les conjura avec larmes de le faire mourir à la place de ſon pere. Comme ils paroiſſoient avoir envie d'abuſer de la femme qui étoit jeune & belle: Seriez-vous, leur dit-elle, capables de commettre une action ſi infâme aux yeux de mon époux? Les voleurs prirent auſſi-tôt le jeune homme, & le jetterent dans un grand feu qu'ils venoient d'allumer. La femme voyant par

quel motif, on avoit ainſi traité ſon mari, ſe précipite dans les flammes. L'Empereur fit ériger un monument à la gloire de ces époux infortunés.

Tai Tſou après avoir regné glorieuſement, mourut dans la ſoixante & onziéme année de ſon âge, & laiſſa la Couronne à ſon petit-fils, nommé *Kien Ven Ti*, qui auroit marché ſur les traces de ſon illuſtre prédéceſſeur, ſi on lui eût laiſſé le tems de rendre les Chinois heureux. Les oncles du nouveau Monarque qui étoient les propres fils du défunt Empereur, ne purent ſouffrir qu'ont eût jetté les yeux ſur un (*a*) enfant préférablement à tant de Princes d'un âge mûr & capables par eux-mêmes de gouverner l'Etat. Ils découvrirent que l'ordre de ſucceſſion (*b*) n'avoit été troublé que par les intrigues des Miniſtres qui comptoient jouir de toute l'autorité ſous un jeune Empereur. Celui de tous les Princes qui pa-

(*a*) Il n'avoit que treize ans lorſqu'il monta ſur le Thrône.

(*b*) Les Empereurs Chinois, comme on a pû s'en appercevoir en liſant cette Hiſtoire, nommoient quelquefois leur ſucceſſeur ; mais communément le fils aîné ſuccédoit à ſon pere.

rut le plus irrité, fut *Yong Lo*, qui prit les armes pour venger l'injuſtice dont il croyoit avoir lieu de ſe plaindre. La Cour lui oppoſa une armée, & il y eut un ſanglant combat entre les deux partis. La victoire ſe déclara en faveur d'*Yong Lo* qui pourſuivit ſa marche, & arriva près de la Capitale. Un traître nommé *Li King Long* lui en ouvrit les portes. Il ſe fit dans la Ville un affreux carnage, & le Palais Impérial fut mis en cendres. On apporta au vainqueur le corps du jeune Monarque qui étoit à demi brûlé. *Yong Lo* ne put retenir ſes larmes à la vûe de cet objet, & il ſe vengea ſur les Miniſtres de tout le ſang qu'ils venoient de lui faire répandre.

Après avoir aſſouvi ſa colere par de terribles exemples de ſévérité, il récompenſa tous ceux qui lui avoient aidé à monter ſur le Thrône, à la réſerve du traître *Li King Long*. Ce malheureux commit un nouveau crime, & fut condamné à mort. Il eut l'audace de reprocher au nouvel Empereur qu'il récompenſoit bien mal un homme à qui il étoit redevable de la Couronne. » Regne-» riez-vous, dit-il au Prince, ſi je ne

» vous avois pas ouvert les portes de » la Ville? Traître, lui répondit l'Em- » pereur, c'eſt à ma bonne fortune, & » non pas à ta perfidie que je dois ma » Couronne. Si tout autre que moi ſe » fût préſenté avec les mêmes forces? » ne lui aurois-tu pas ouvert les portes! *Yong Lo* montra pendant tout le cours de ſon regne beaucoup de grandeur d'ame & une ſageſſe peu ordinaire. Il mourut à l'âge de ſoixante-trois ans.

Quelques-uns de ſes ſucceſſeurs ſe ſignalerent par la douceur & par la ſageſſe de leur Gouvernement; mais je ne parlerai que de ceux dont le regne a rapport aux ſujets que j'ai entrepris de traiter dans cette Hiſtoire. *Yng Tſong* ſixiéme Empereur de cette Dynaſtie, réſolut de marcher contre les Tartares qui faiſoient de continuelles excurſions dans les Provinces de la Chine, & y exerçoient toutes ſortes de brigandages. L'armée Chinoiſe commandée par le Souverain, s'étant fort affoiblie par la diſette des vivres, ne put ſoutenir le choc des ennemis, & fut entierement défaite. On fit l'Empereur priſonnier; & on le conduiſit dans le fond de la Tartarie. Son fils qui n'avoit que deux

ans fut mis ſur le Thrône, & on lui donna pour tuteur ſon oncle (*a*) *King Ti*, qui uſurpa bien-tôt la puiſſance ſouveraine.

Cependant l'Impératrice envoya quantité d'or, d'argent & de ſoyeries pour la rançon de l'Empereur. Le Roi Tartare reçut ce qu'on lui préſenta, & fit conduire ſon priſonnier juſqu'aux confins de la Chine, comme s'il eût conſenti à le rendre ; mais quelques jours après il trouva que cette rançon n'étoit pas proportionnée à la dignité d'un ſi puiſſant Monarque, & il le ramena dans la Tartarie.

Après bien des négociations, les Tartares conſentirent à rendre leur priſonnier. Celui-ci fut conduit avec une nombreuſe eſcorte ſur les frontieres de la Chine. Il écrivit à l'Uſurpateur qu'il renonçoit à l'Empire pour vivre déſormais tranquille dans la ſolitude. Ce Prince ſe rendit à *Nang King* ſans aucun cortége. Les deux freres s'étant rencontrés, s'embraſſerent tendrement & répandirent des larmes. Enſuite le Monarque déthrôné, ſe retira dans le

(*a*) Il étoit frere aîné de l'Empereur priſonnier.

Palais qu'il avoit choiſi pour ſa retraite. *King Ti* continua de regner, & voulut même nommer un de ſes fils pour ſon ſucceſſeur; mais on lui fit entendre que la Couronne appartenoit légitimement au Prince dont il occupoit la Place. L'Uſurpateur fut attaqué d'une maladie mortelle, & un an avant qu'il eût ceſſé de vivre, *Yng Tſong* remonta ſur le Thrône.

Sous le regne de *Vou Tſong*, dixiéme Empereur de cette Dynaſtie, les peuples réduits au déſeſpoir par les impôts dont ils étoient ſurchargés, prirent les armes, formerent divers corps d'armées, & ſemblables à un torrent impétueux, ſe répandirent tout à-coup dans les Provinces, où ils porterent la déſolation. Le ſucceſſeur de *Vou Tſong* eut bien des guerres à ſoûtenir, mais il les termina avec ſuccès. Une armée de ſoixante mille Tartares qui s'approcha de *Peking*, fut taillée en piéces. Les Japonois qui étoient regardés comme vaſſaux de l'Empire, commencerent à ſecouer le joug, & firent une deſcente à la Chine. Cette entrepriſe ne leur réuſſit pas, & ils ne furent pas plus heureux ſous le regne ſuivant, lorſqu'ils entrerent les armes à la main dans le

Royaume de Corée, où les Chinois envoyerent du ſecours. Après un combat ſanglant & opiniâtre, les Japonois furent vaincus, & perdirent beaucoup de monde.

Ce fut avec l'Empereur *Hoai Tſong* que finit la domination Chinoiſe, pour faire place à celle des Tartares *Mancheoux* qui gouvernent maintenant le vaſte Empire de la Chine avec une autorité abſolue.

L'origine de ces *Mancheoux* eſt peu connue. Quelques-uns les font venir d'une Nation ſauvage de Tartares *Niuſſés*, qui habitoient anciennement un petit Pays à l'Orient de la Province de *Leatong*. D'autres leur ont donné une ſource moins ignoble, les faiſant deſcendre de ces anciens *Kins*, dont l'Empire, ébranlé d'abord par *Gengis-han*, fut détruit par ſes ſucceſſeurs; mais il faut avouer qu'il n'y a là-deſſus qu'incertitude & qu'obſcurité. Ce qui eſt ſûr, c'eſt qu'avant leurs premiers éclats contre la Chine, au commencement du dernier ſiécle, les *Mancheoux* ſe reconnoiſſoient vaſſaux de l'Empire. Ils y étoient même regardés comme une Nation paiſible, peu diſpoſée à ſe réu-

nir ſous un Chef & peu redoutable par conſéquent à ceux qui voudroient l'opprimer. Prévention aſſez bien fondée ; elle fut malheureuſement portée trop loin.

En 1586, la Cour de *Pekin* avoit permis à ce peuple d'étendre ſes habitations vers le *Leatong* au-delà des anciennes limites ; & il avoit profité de cette grace, ſans trouver la moindre oppoſition. Ce ne fut que ſix ans après, que de nouveaux Mandarins, plus jaloux que leurs prédéceſſeurs de l'étendue de leur reſſort, voulurent abſolument recouvrer le terrein cédé aux Tartares. Le Viçeroi leur ordonna d'abord de l'abandonner ; & voyant qu'ils n'obéiſſoient pas, il alla lui-même les y contraindre à la tête d'un grand corps de troupes.

Cette conduite indigna les *Mancheoux* ; ils en murmurerent hautement, & parurent déterminés à une révolte. L'Officier Chinois craignit effectivement qu'elle n'éclatât après ſon départ ; & pour la prévenir, il imagina un étrange moyen : ce fut de tranſférer ailleurs toutes les familles Tartares de ce canton. Un détachement de ſon eſcorte

reçut ordre de ſe répandre aux environs, d'y détruire les habitations réunies en villages ou diſperſées dans la campagne, & de mettre en piéces ſans exception, tout ce qui pouvoit être de quelque uſage.

Il eſt vrai qu'en agiſſant ainſi, on avoit ſoin de faire entendre aux *Mancheoux*, qu'ils trouveroient tout en abondance dans le pays qu'on leur deſtinoit. Mais ces pauvres bannis, comptant peu ſur ces belles promeſſes, ne pouvoient ſe réſoudre à quitter leur demeure. La Jeuneſſe & les plus robuſtes d'entr'eux ſe réfugierent dans des lieux inacceſſibles, tandis qu'on enlevoit de force les enfans, les infirmes & les vieillards. Le nombre de ces malheureux monta à plus de ſix mille, qui périrent pour la plûpart de miſere ou de chagrin.

Un traitement ſi dur ne fit cependant qu'une médiocre impreſſion ſur le gros du peuple *Mancheou* : on le regarda comme un effet paſſager de la mauvaiſe volonté du Viceroi, que la Cour n'avoit garde d'approuver, & qu'elle puniroit tôt ou tard. Dans cette idée, on ſe raſſura peu à peu ; les fugitifs vinrent ſe mettre en poſſeſſion du terrein qu'ils

avoient abandonné ; les établiſſemens s'y multiplierent, & on s'y crut à l'abri de toute inſulte. En 1610 la haine des Mandarins ſe réveilla tout à coup. Lorſqu'on s'y attendoit le moins, de nouvelles troupes Chinoiſes reparurent dans ces quartiers, & y firent un dégat affreux.

Les *Mancheoux* comprirent alors ce qu'ils avoient à craindre, s'ils héſitoient à ſe réunir en corps d'armée, & cette union fut enfin réſolue ; il fut décidé qu'on donneroit à la Nation un Chef abſolu, c'eſt à-dire un véritable Roi. Le choix en étoit de conſéquence ; cependant pour le faire à propos, on n'eut pas long-tems à délibérer, une acclamation générale l'ayant fait tomber ſubitement ſur la perſonne de *Tayſou*, celui-là même que la maiſon régnante aujourd'hui à la Chine, reconnoît pour fondateur de la Dynaſtie.

L'élection de ce Prince fut ſuivie d'un changement total parmi les *Mancheoux*; ils prirent avec les armes les vertus qui font les guerriers : la patience dans le travail, la ſubordination, la bravoure, un grand zele pour l'honneur de la

Nation. C'étoit-là ſans doute plus qu'il n'en falloit pour exciter dans toute leur Jeuneſſe un violent deſir de ſe venger des Chinois ; & *Taytſou* ne manqua pas de le ſeconder de ſon mieux. Dès la premiere année de ſon regne, il repréſenta aux différentes Tribus : » Qu'il » étoit honteux pour elles de ſe tenir » plus long-tems ſur la défenſive ; qu'il » falloit franchir les limites de leur » Pays, courir ſur les terres de l'Em- » pire, & pour faciliter ſes courſes, » s'emparer d'abord de *Fouchun*. Cette Place étoit par ſa ſituation, une des plus fortes barrieres de la domination Chinoiſe. *Taytſou* s'en approcha à la tête de trente mille hommes ; & l'ayant inveſtie de tous côtés, il la prit en deux jours par eſcalade.

A cette nouvelle le Viceroi du *Leatong* ſe crut perdu à la Cour, s'il n'éteignoit au plutôt cet incendie. Il raſſembla donc promptement toutes les troupes de ſa Province, & leur ayant donné pour Général un de ſes Lieutenans, homme de cœur & d'expérience, il les fit marcher contre les *Mancheoux*. La partie aſſurément n'étoit pas égale ; *Taytſou* le comprit, & ſe retira ; mais à l'entrée de la Tartarie, il laiſſa un détachement

tachement conſidérable, chargé d'obſerver l'armée Chinoiſe, & de l'inquietter dans ſes mouvemens.

Cette ſage précaution eut encore plus de ſuccès qu'on n'en attendoit. Ce corps laiſſé en arriere, étoit de huit à dix mille hommes, qui ſans ſe commettre imprudemment, attendoit en paix l'occaſion d'agir. Ces braves la trouverent dans la mauvaiſe conduite de l'ennemi. Les Chinois croyoient la guerre finie par la retraite des *Mancheoux*; & pleins de mépris pour cette Nation, ils n'obſervoient aucune des regles de la diſcipline militaire. Leur camp tout ouvert & mal gardé, invita les Tartares à l'attaquer; & ils l'attaquerent un jour ſi bien, que plus des deux tiers de l'armée Chinoiſe y périt avec ſon Général.

Une victoire ſi complette, qui auroit dû rendre les vainqueurs plus fiers & plus ardens à continuer la guerre, produiſit un effet tout oppoſé. Soit que *Taytſou* craignît une irruption dans ſon Pays de la part de ſes voiſins jaloux & gagnés par les Chinois; ſoit qu'il s'imaginât en avoir aſſez fait, pour aſſurer la liberté de ſon peuple, il fut le premier à parler de paix. Un Mandarin du

nombre de ſes priſonniers, fut chargé d'une lettre de ce Prince au Viceroi du *Leaotong*; & cette lettre, après un long expoſé de tous les articles dont les *Mancheoux* ſe plaignoient, contenoit les plus fortes aſſurances de mettre les armes bas, ſi la Cour vouloit lui rendre juſtice.

Le Viceroi jugea cette affaire d'une trop grande conſéquence, pour qu'il osât la terminer de lui-même. Il envoya donc à la Cour la lettre du Général Tartare, réſolu de ne rien entreprendre, avant que d'avoir reçu des ordres précis ſur la maniere de ſe conduire. Ces ordres ſi long-tems attendus, furent à la fin expédiés, & ſe trouverent des plus mortifians pour ce Mandarin. Il ſe vit non-ſeulement révoqué, mais dégradé encore honteuſement, & réduit à la condition du ſimple peuple. Quant aux *Mancheoux*, on ne daigna pas répondre à leur lettre. Les Miniſtres & les Courtiſans n'enviſageant l'ennemi que de loin, le jugerent peu redoutable, & prirent le parti de le mépriſer. De nouveaux Commandans en faveur, furent envoyés ſur cette frontiere, avec ordre de lever des troupes, de garnir les poſtes de défenſe, &

d'aller exterminer ces mutins.

Taytſou s'apperçut bientôt qu'on ne penſoit a rien moins qu'à un traité de paix. Ainſi pour n'être pas prévenu, & pour attirer plus de monde ſous ſes étendards par l'eſpérance du butin, il ſe hâta d'entrer en campagne. Il prit même dès-lors une ferme réſolution de pouſſer ſa vengeance à l'extrémité, & d'attaquer déſormais ſans ménagement une puiſſance, ſelon lui moins formidable que ſuperbe, dont toute la politique ne tendoit plus qu'à la ruine entiere de ſa Nation.

Ce ne fut point là une ſimple menace. Les Tartares pénétrerent bien avant dans le *Leaotong*, & vinrent aſſiéger *Singho*. La Place n'étoit pas mauvaiſe, & elle avoit une garniſon ſi nombreuſe, que le Lieutenant du Gouverneur propoſa de ſortir avec l'élite de leurs ſoldats, pour aller donner ſur l'ennemi. Sa vûe étoit non-ſeulement d'aguérir les Chinois, en les tirant de leurs retranchemens, mais de faire perdre aux *Mancheoux* cet air de confiance & cette audace, dont leur Général profitoit ſi bien.

L'avis du ſubalterne fut rejetté; &

d'abord il parut qu'on avoit eu raiſon de ſe réſerver à défendre la Place. Les Tartares ayant voulu tenter l'eſcalade, furent repouſſés avec vigueur : mais loin de ſe ralentir, leur ardeur n'en fut que plus vive. Un mur qu'ils avoient ſappé durant trois jours, étant tombé tout-à-coup, ils donnerent un aſſaut violent qui fit périr bien du monde de part & d'autre. Peut-être même auroit-il été ſans ſuccès, ſi pendant l'attaque un Officier Chinois, gagné d'avance par les Tartares, n'eût enfin trouvé le moyen de les introduire dans *Singho*. Toute la garniſon fut maſſacrée, avec plus de dix mille habitans. L'armée victorieuſe, après quelques jours de repos, inonda les campagnes voiſines, & y fit d'horribles ravages.

Cependant le nouveau Viceroi *Hyon-tinpié* étoit arrivé dans ſa Province. Pour ſe montrer digne de ſon poſte, il forma promptement une groſſe armée qu'il voulut conduire en perſonne, & qui entra aiſément dans la Tartarie, où elle reçut un renfort de dix mille Coréens. Les *Mancheoux* ayant appris cette diverſion des Chinois, abandonnerent auſſi-tôt le *Leatong*, pour voler

à la défenſe de leur Pays, mais comme ils y rentroient d'un côté, le Viceroi en ſortoit de l'autre. Ce grand Mandarin ſe défioit trop de ſes nouvelles levées, pour oſer avec elles attendre de pied ferme un ennemi accoûtumé à vaincre, & qui combattoit pour ſa liberté. Cette expédition ſe réduiſit donc à quelques dégats, & à la punition de deux transfuges qu'on découvrit parmi les Tartares. *Hyontinpié* voulut ſans doute réſerver ſes troupes pour l'année ſuivante, durant laquelle il prétendoit faire les plus grands efforts contre les *Mancheoux*, & prendre ſi bien ſes meſures, que leur ruine fût inévitable.

L'armée qu'il mit ſur pied au commencement de 1619, montoit à plus de cent mille hommes. Il la partagea en quatre corps à peu près égaux, qui par autant de différentes routes devoient entrer au même tems dans la Tartarie, & s'y réunir à *Eultaokoan*, qui étoit le rendez-vous général. Le deſſein du Viceroi étoit qu'on prévînt les Tartares, en allant les attaquer dans leur pays, avant que leur armée eût achevé de ſe former.

Il y a apparence que ſi ces diſpoſitions d'*Hyontinpié* avoient été exacte-

ment ſuivies, les *Mancheoux*, cette année auroient couru un très-grand péril : mais la vanité d'un ſeul homme fit avorter les projets du Viceroi. Un de ſes quatre Lieutenans Généraux, nommé *Touſong*, ébloui de la gloire qu'il acquerroit, s'il étoit le premier Chinois qui eût battu les Tartares dans cette guerre, crut en avoir trouvé l'occaſion, & il la ſaiſit. Comme il s'avançoit vers *Eultaokoan*, on vint lui dire que les *Mancheoux* ſe formoient au-delà de l'*Yunho*, & qu'ils n'étoient encore qu'environ douze à quinze mille hommes. Il ſe détourne auſſi-tôt de ſa route, s'approche de la riviere, & ne craint pas de la paſſer à la vûe de l'ennemi. Ces ſortes de tentatives ſont, comme on le ſçait, très-délicates, & demandent bien des précautions. *Touſong* en prit fort peu ; auſſi fut-il battu, comme il devoit l'être.

Le Roi des *Mancheoux* averti à tems de l'approche des Chinois, ſoupçonna aiſément leur deſſein, & à l'heure même il prit ſon parti. Après avoir mis la moitié de ſon monde en embuſcade, il ſe tient avec le reſte à quelque diſtance de la riviere, diſpoſé à reculer, à fuir même avec précipitation dès que les

Chinois ſeroient hors de l'eau. A peine eurent-ils paru, que les Tartares, affectant un grand air de frayeur, ſe retirent tout-à-coup, & prennent la fuite. *Touſong* au comble de ſa joie, fait avancer les premieres troupes qui avoient pris terre, ordonne aux autres de les ſuivre, & croit tenir la victoire en ſes mains. Cependant les fuyards s'arrêtent, font volte face, & marchent fierement à l'ennemi. En même tems ceux qui étoient en embuſcade donnent en queue ſur les Chinois: on les met par-tout en déſordre, & ce déſordre eſt bientôt ſuivi d'un carnage affreux. Le téméraire Général fut un des premiers qui périt dans cette action.

Malin qui conduiſoit une autre diviſion de l'armée Chinoiſe, apprit la défaite de *Touſong*, avant que d'avoir atteint *Eultaokoan*. Il penſa auſſi-tôt à ſe mettre ſur ſes gardes, & à ſe retrancher du mieux qu'il pourroit: mais la vivacité des *Mancheoux* rendit ſa précaution inutile; il les eut ſur les bras, lorſqu'il les croyoit bien éloignés. Ses troupes déja abbattues de la nouvelle, qu'on ne put leur cacher, du funeſte combat d'*Yunho*, ſe défendirent très-foiblement, & tous les efforts du Géné-

ral ne purent empêcher leur déroute. On les pourſuivit ſi chaudement dans leur fuite, qu'il en échappa bien peu au fer des *Mancheoux*.

Ces deux victoires obtenues coup ſur coup, donnerent occaſion aux Tartares d'en remporter une troiſiéme auſſi pleine & auſſi glorieuſe que les autres. *Lyeouyen*, un des Lieutenans Généraux qui devoient ſe joindre aux trois autres à *Eultaokoan*, après être entré dans la Tartarie, s'étoit vû obligé d'y forcer quelques poſtes qui auroient pû l'empêcher d'avoir ſes derrieres libres. Ces petites expéditions avoient retardé conſidérablement ſa marche, & il n'étoit pas encore à portée d'être inſtruit du malheur de ſes Collegues. Les *Mancheoux* ſuppoſerent qu'il n'en ſçavoit rien, & cette ſuppoſition qui ſe trouva juſte, leur fit venir la penſée de le ſurprendre.

Comme ils avoient gagné une grande quantité d'armes & d'enſeignes dans les deux combats précédens, ils imaginerent de ſubſtituer à leurs étendards ceux des Chinois, & de ſe revêtir de leurs cuiraſſes, pour aller à grandes journées à la rencontre de *Lyeouyen*. La parfaite connoiſſance qu'ils avoient

du Pays, les mit en état d'abréger leur route ; & leur déguiſement fit qu'on les laiſſa approcher ſans difficulté ; les Chinois ne doutant pas que ce corps de troupes ne fût une de leurs diviſions. D'autre part les Tartares n'appercevant dans le camp ennemi aucun mouvement extraordinaire, ſe perſuaderent de plus en plus que leur ruſe avoit reuſſi: ils firent alte le plus près qu'il leur fut poſſible, tant pour repaître, que pour mieux obſerver le terrein. S'étant enſuite bien aſſurés que les troupes Chinoiſes ne s'attendoient pas à une attaque, ils fondent ſur elles un peu avant le coucher du ſoleil, & les taillent en piéces ou les diſſipent. Pluſieurs autres victoires remportées par les Tartares, offroient un point de vûe bien flatteur à l'ambition du Roi des *Mancheoux* ; ſoit qu'il ſe proposât de conquérir la Chine, ce qui n'eſt pas hors de vraiſemblance ; ſoit, comme il eſt plus probable, qu'il voulût ſeulement la démembrer vers le Nord. Un obſtacle cependant devoit lui paroître invincible de la part de ſes nouveaux ſujets. Enrichis du butin qu'ils avoient déja fait ſur les Chinois, & perſuadés que leurs anciens perſécuteurs les laiſſeroient à la

fin tranquilles, ces Tartares paroiſſoient ſoupirer après le repos. Peut-être en avoient-ils un beſoin réel, pour donner le tems à leur Jeuneſſe de ſe former peu à peu au métier des armes, & de remplacer bien des guerriers, que tant de combats joints aux fatigues de la guerre n'avoient pas manqué de leur faire perdre.

Mais le zèle mal entendu d'un nouveau Viceroi, nommé *Yuenyntay*, vint dès les premiers mois de l'année ſuivante délivrer le Prince *Taytſou* de cet embarras, & réveiller l'ardeur aſſoupie de ſes Tartares. *Yuenyntay*, homme de cabinet, ſans aucune expérience dans la guerre, ne fut pas plutôt arrivé dans ſa Province, qu'il voulut ſe rendre recommandable par quelque action d'éclat. Son ſyſtême n'étoit pas d'aller forcer les *Mancheoux* dans leurs montagnes, de pénétrer dans leurs défilés, & de leur faire une guerre ouverte: de pareilles expéditions ne pouvoient être de ſon goût, & ſes inſtructions les lui défendoient expreſſément. D'autre part, ſon génie actif ne pouvoit ſe borner à rendre la juſtice au peuple, à remplir les fonctions ordinaires de Viceroi. Le parti qu'il prit, fut d'oppoſer

de fortes barrieres aux fréquentes invasions de l'ennemi, & de le contenir par-là dans son ancien domaine. S'il eût différé ce coup d'éclat encore quelque tems, pour donner aux *Mancheoux* tout le loisir de bien goûter les douceurs du repos, de s'amollir dans la sécurité & dans l'abondance; tandis qu'il auroit cherché lui-même avec adresse l'occasion de les diviser entr'eux, ou de les endormir au moins par quelques avances faites à propos, *Yuenyntay* eût infailliblement réussi dans son projet. Mais il va brusquement sur la frontiere, montrer à l'ennemi encore en armes le frein qu'on veut lui jetter, sans être en état de le lui faire prendre: c'est une imprudence des plus marquées, dont les suites ne pouvoient être que très-fâcheuses.

Le Viceroi ne tarda pas à les découvrir ces funestes suites, & il n'étoit plus tems de s'en garantir. A la vûe de ces forts multipliés qu'on élevoit autour de leur pays, les *Mancheoux* montent à cheval, se rassemblent de tous leurs quartiers, entrent dans le *Leaotong*, & vont attaquer *Faniang*, très-bon poste, dont la prise étoit essentielle aux progrès de leurs armes.

Le Mandarin qui y commandoit, étoit un brave Officier, & il avoit un bon corps de troupes. Voyant approcher les Tartares, il veut ſortir de la Place, pour les aller combattre, à meſure qu'ils arrivent, & ſans leur donner le tems de ſe reconnoître. Mais parmi ſes gens, il avoit malheureuſement bien des traîtres, qui étoient d'intelligence avec l'ennemi. Dès le commencement de l'action, ces Chinois infideles tournerent leurs armes contre le Gouverneur; il fut battu & pourſuivi de ſi près, que les vainqueurs entrerent dans la Ville pêle mêle avec les fuyards. Ici le combat recommença avec encore plus de fureur : trois Officiers entr'autres qui étoient reſtés dans la Place, s'étant mis à la tête d'une partie des Bourgeois, ſoutinrent quelque tems l'effort des *Mancheoux*. Il fallut céder enfin; & après le maſſacre de ſes défenſeurs, *Faniang* tomba au pouvoir des Tartares. La priſe de cette Ville, ainſi qu'ils l'avoient prévu, leur donna une libre entrée dans l'intérieur de la Province : ils profiterent ſur le champ de cet avantage, & prirent le chemin de la Capitale.

Tout y étoit en une étrange fermen-

tation. *Yuenyntay* n'oublioit rien pour calmer les eſprits de la multitude ; mais il n'étoit pas eſtimé des gens de guerre, & on ſçait combien ce défaut d'eſtime nuit au ſervice. Ici le déſordre alla ſi loin, qu'une vingtaine d'Officiers mécontens, avec environ deux cens ſoldats qu'ils avoient gagnés, formerent le deſſein de livrer la Ville aux *Mancheoux*. Le bruit de ce complot s'étant répandu parmi les Bourgeois, les jetta dans le déſeſpoir ; & pluſieurs en vinrent juſqu'à ſe donner la mort, après avoir égorgé toute leur famille. Ce qui portoit ces malheureux habitans à de ſi cruelles extrémités, étoit l'idée qu'on s'étoit efforcé de leur donner de la férocité inouie des Tartares ; & il faut avouer que depuis le fatal inſtant qu'on leur eut ouvert une des portes de la Ville (car c'eſt à quoi aboutit enfin la trahiſon des Officiers mécontens,) les *Mancheoux* en vainqueurs ſanguinaires porterent la cruauté aux derniers excès.

Le Viceroi voyant l'ennemi dans la Place, ſans qu'il lui fût poſſible de l'en chaſſer, ſe retira dans une tour où il ſe tua de ſes propres mains. Toute la garniſon, à la réſerve des traîtres, fut paſ-

ſée au fil de l'épée, & le plus grand nombre des habitans eut le même ſort. Ceux qui échapperent au fer des Tartares, avoient eu la précaution de ſe couper les cheveux à la *Mancheou*, & ce fut ce qui les ſauva.

De ſi triſtes nouvelles portées à *Pekin* y cauſerent une grande allarme. L'Empereur convoqua auſſi-tôt une Aſſemblée extraordinaire de Princes & de Miniſtres pour déliberer ſur ce qu'on feroit dans une circonſtance ſi fâcheuſe, où il étoit à craindre que l'ennemi ne pénétrât plus avant. Le réſultat des délibérations de ce grand Conſeil fut, » que » le Viceroi *Yuenyntay* avoit eu tort de » ſe laiſſer enfermer dans le *Leaoyang*; » que ſon prédéceſſeur *Hyontinpié* en- » tendoit la guerre de ce Pays-là mieux » que perſonne, & qu'il falloit l'y ren- » voyer ſans perdre de tems, avec les » troupes qu'il demanderoit.

En conſéquence de cet avis donné au Monarque, il ſe fit de grandes levées de ſoldats à *Pekin* & dans le *Petcheli*; mais les troubles qui s'éleverent cette année en diverſes Provinces de la Chine, ne permirent pas à l'Empereur d'agir efficacement contre les *Mancheoux*. Ceux-ci eurent par-là beau jeu;

cependant ils n'en abuſerent pas; voyant qu'on les laiſſoit en repos, ils s'y remirent auſſi eux-mêmes, & ſe continrent à peu près dans les bornes de leurs conquêtes, c'eſt à dire, dans la partie du *Leaotong*. Il ſe forma même peu à peu une ſorte de correſpondance entre les deux peuples, qui devoit naturellement leur être utile.

Ce fut durant ce calme, que mourut en 1626 le Prince *Taytſou*, premier Roi de ſa Nation, & ſi digne en effet du Thrône, où les *Mancheoux* l'avoient élevé. Eſclaves avant lui, juſques dans leurs déſerts, ils y vivoient ſans loix & ſans diſcipline. *Taytſou* briſa leurs fers, en les tirant de la barbarie; & fonda parmi eux une puiſſance, qui en moins de vingt ans engloutit la Chine. Celui de ſes fils qui lui ſuccéda, ſe nommoit *Taytſong*, Prince auſſi ſage & auſſi vaillant que ſon pere, d'un génie encore plus actif, ayant l'eſprit cultivé par l'étude, & une réputation bien établie chez les Tartares & les Chinois.

Ces derniers, ainſi qu'on l'a dit, ne penſoientqu'à inquietter les *Mancheoux*; mais comme il n'y avoit aucun traité entre les deux Nations, la guerre pouvoit ſe rallumer à toute heure. Pour

l'éloigner toujours plus, le Mandarin qui commandoit alors dans la partie du *Leaotong* ſoumiſe à l'Empire, entama quelques négociations qui ne réuſſirent pas.

Le Prince *Mancheou* ne voyant faire aucune démarche pour la paix, fit monter à cheval les plus braves de ſa Nation, ſe mit à leur tête; & ravagea un très-grand Pays. Il ne tenoit qu'à lui de faire encore plus de mal; mais il aima mieux s'arrêter au milieu de ſon expédition, pour donner le tems aux Chinois de réfléchir mûrement ſur les conſéquences de cette guerre, qu'ils pouvoient prévenir par un traité.

C'eſt à quoi ils penſoient alors moins que jamais. Le cri des peuples déſolés, & le danger que couroit l'Empire, en laiſſant croître à ſes dépens un vaſſal rebelle, ne toucherent que foiblement la Cour de *Pekin*. Les Miniſtres ne crurent pas même l'affaire aſſez ſérieuſe, pour que l'Empereur en dût être inſtruit; & effectivement il n'en ſçut rien. Les *Mancheoux* aux portes de ſa Capitale, furent les premiers qui lui apprirent leur révolte & leur ſuccès.

Après avoir levé une armée des plus nombreuſes, le Monarque Tartare di-

viſa toutes ſes troupes en huit grands corps, ſous autant de bannieres, diſtinguées entr'elles par les diverſes couleurs qu'il leur aſſigna. Tous ces corps furent partagés en pluſieurs brigades; & chaque brigade fut diviſée en pluſieurs grandes compagnies. Lorſque *Taytſong* eut fait les préparatifs qu'il crut néceſſaires pour l'exécution de ſes vaſtes deſſeins, il aſſembla les principaux de ſon armée, & leur tint le diſcours ſuivant.

» Nous devons regarder l'entrepriſe » qui nous occupe, comme étant eſſen- « tielle au bien général de notre Na- » tion, & ne pas oublier que nous al- » lons, vous & moi, exécuter les » arrêts du Ciel. Gardons-nous par- » conſéquent de rien faire en cette oc- » caſion qui ſoit capable de l'irriter. » Vous, Princes, Généraux, Officiers » & ſoldats, écoutez attentivement ce » que j'ai à vous dire : ce ſont mes » ordres.

» On ne fera aucun mal à ceux qui » ſe ſoumettront de bon gré, ni à quoi » que ce ſoit qui leur appartienne; » dans ce cas de ſoumiſſion volontaire, » on ne ſéparera jamais les peres de » leurs enfans, ni les maris de leurs

» femmes ; on s'abſtiendra de toute
» inſulte à l'égard des perſonnes du
» ſexe ; on ne dépouillera aucun pri-
» ſonnier ; on ne détruira ni les bâti-
» mens, ni les meubles ; on ne coupe-
» ra aucun arbre ſans une grande néceſ-
» ſité.

» Quant aux châtimens, voici la
» régle qu'il faudra ſuivre. On punira
» de mort irrémiſſiblement quiconque
» aura fait mourir un homme qui ſe
» ſoumettoit à nous ; & la même peine
» s'étendra à ceux qui auront fait in-
» ſulte aux femmes & aux filles, en vûe
» de les deshonorer. Les autres fautes
» qui ne méritent pas la peine de mort,
» ſeront punies à l'ordinaire de cent
» coups de fouet. Ceux d'entre vous
» qui ſont chargés de l'exécution de
» mes ordres, & qui auront manqué de
» vigilance, doivent s'attendre à rece-
» voir le même châtiment que le cou-
» pable aura mérité.

Quelques jours après la publication de ces Réglemens, toute l'armée ſe mit en marche, paſſa la grande muraille ſans trouver la moindre oppoſition, & entra dans la Chine. Quelques Mandarins rendirent lâchement les Places dont la garde leur avoit été confiée ;

mais il s'en trouva quelques-uns qui ſe voyant hors d'état de réſiſter à l'ennemi, aimerent mieux ſe donner la mort que de ſe ſoumettre au Conquérant.

La plus grande partie de l'armée Tartare prit la route de *Pekin*. On en étoit déjà aſſez près, lorſque *Taytſong* fit publier le manifeſte ſuivant, adreſſé à tous les Chinois.

L'Empereur des Mancheoux, aux Mandarins, Soldats & Peuples de la Chine.

» Il n'y a pas long-tems que nous » étions ſur les limites de votre Em» pire, où nous vivions, vous le ſça» vez, en peuple ſoumis & fidéle. Les » injuſtices dont vous vous êtes rendus » coupables à notre égard, nous ont » déterminés à prendre les armes, & le » Ciel a favoriſé nos projets de ven» geance. *Taytſou*, mon auguſte pere, » après avoir remporté ſur vous un » grand nombre de victoires, écrivit à » votre Cour pour demander la paix, & » on ne daigna pas répondre à ſa lettre. » Vous n'avez pas dû oublier les mal» heurs qu'une conduite pareille attira » ſur vous. Malgré le ſuccès de mes » armes, la paix a toujours été l'uni» que objet de mes vœux. Je n'ai rien

» oublié pour l'établir ſolidement avec
» vous : mes lettres en ſont foi. Non-
» ſeulement on n'y a eu aucun égard ;
» mais on nous a mépriſés, juſqu'à nous
» traiter d'une maniere indigne. Etoit-
» ce le parti que vous deviez prendre ?

» Vous, Mandarins, ſoldats & peuples
» de la Chine, ſçachez que ceux d'en-
» tre vous qui ſe ſoumettront à moi de
» bonne grace, recevront plus d'hon-
» neurs & de richeſſes, qu'ils n'en ont
» jamais eu ſous les Empereurs de la
» Dynaſtie régnante. Mais auſſi tous
» ceux qui refuſeront de ſe rendre, ſe-
» ront mis à mort ſans rémiſſion ; ce
» n'eſt pas moi qui les ferai mourir,
» c'eſt votre maître & ſon conſeil.

» On me reproche que le Prince d'un
» Etat auſſi petit que le mien, ne doit
» jamais s'attribuer la qualité d'Empe-
» reur ; mais combien d'autres Princes
» moins puiſſans que je ne le ſuis, ont
» pris ce titre avant moi, & ſe ſont ren-
» dus maître de votre Empire! Qu'étoit
» donc le Fondateur de la Dynaſtie
» préſente ? Un homme de la plus vile
» condition que le Ciel voulut élever
» ſur le Thrône. Car le Ciel éleve qui
» il lui plaît. Qui ſçait, s'il ne m'a pas
» choiſi pour devenir un jour votre

» maître, & pour ſuccéder aux Prin-
» ces qui vous gouvernent?

Si cet ecrit ne vint pas à bout de produire dans l'eſprit des Chinois tout l'effet que *Taytſong* s'étoit propoſé en le publiant, du moins leur fit-il comprendre aiſément, juſqu'où l'ambitieux *Mancheou* portoit ſes vûes. Tout paroiſſoit les ſeconder du côté des opérations militaires; les troupes Chinoiſes n'oſoient ſe montrer devant lui: peu de Places vouloient courir les riſques d'un ſiége, & il ſe voyoit aux portes de *Pekin.*

Cependant comme il arrivoit de toutes parts de grands corps de milices au ſecours de cette Capitale, le Prince Tartare jugea à propos de former un camp bien retranché, qui fût à couvert de toute ſurpriſe, & d'où il pût faire ſortir en liberté ſes détachemens. Les Tartares manquoient d'artillerie, & n'avoient pas, à beaucoup près, autant de monde qu'il en eût fallu pour inveſtir la Capitale de l'Empire; mais ils rôdoient ſans ceſſe autour des murs, épiant l'occaſion d'une ſurpriſe. *Taytſong* fit même quelque choſe de plus; après avoir reconnu le terrein, il attaqua ſu-

bitement à la pointe du jour un camp de quarante mille hommes, retranché ſous le canon de *Pekin*, & le força en moins d'une heure. Les *Mancheoux* ſe préſenterent auſſi-tôt à une des portes de la Ville, qui donnoit ſur le camp qu'on avoit forcé; mais la maniere dont on les y reçut, les obligea de ſe retirer avec perte.

Le Prince *Mancheou*, différa à un autre tems l'exécution de ſes projets, & réſolut de quitter la Chine. Il ne croyoit trouver aucun obſtacle à ſon retour; mais on entreprit de l'arrêter au paſſage, & il eut beſoin de toute ſon habileté & de ſa valeur pour forcer les retranchemens qu'on lui oppoſa. Les combats qu'il eut à livrer, lui coûterent beaucoup de monde. Senſible à la perte qu'il venoit de faire, il écrivit à l'Empereur Chinois, pour le preſſer de conclure la paix. On ne lui fit aucune réponſe. La Cour de *Pekin* ſe flattoit que les *Mancheoux* ſe laſſeroient bientôt des mouvemens qu'ils ſe donnoient depuis tant d'années, que l'amour du repos reprendroit avec le tems ſon ancien crédit ſur cette Nation; & que *Taytſong*, qui n'avoit point de

fils, venant à mourir ſans poſtérité, la nouvelle Monarchie tomberoit infailliblement d'elle-même.

Le vainqueur des Chinois ſe propoſoit de rentrer à la Chine ſur la fin de cette même année, ou pour le plus tard au commencement de la ſuivante : il laiſſa l'élite de ſes huit bannieres dans les poſtes qu'il vouloit conſerver entre la Province du *Leaotong* & *Pekin*. Pour lui il ſe rendit en droiture à *Chyniang*, deſtiné à être le lieu de ſa réſidence ordinaire, où, durant le ſéjour qu'il y fit, tous ſes ſoins furent conſacrés au bien de ſon peuple. 1630.

Après avoir fait les fonctions de Légiſlateur, il reprit ſes occupations militaires. L'objet qu'il ſe propoſa en rentrant en campagne, étoit de s'emparer de *Talingho*, Place alors très-forte dans la Province de *Ghantong*, dont la priſe pouvoit lui aſſujettir un grand Pays. La marche de l'armée devoit être longue : mais les garniſons Tartares s'étant maintenues heureuſement dans les Places qu'elles occupoient ſur la frontiere de *Petcheli*, les *Mancheoux* ſe rendirent à grandes journées auprès de *Talingho*, ſans trouver aucune réſiſtance ſur leur route. C'étoit au terme de leur marche

que les difficultés les attendoient. Ils manquoient d'artillerie, & la Ville qu'on vouloit aſſiéger en avoit beaucoup : la Cour de *Pekin* qui avoit preſſenti le deſſein des Tartares, n'avoit rien omis pour bien munir cette Place. D'ailleurs celui qui y commandoit, nommé *Soutacheou*, étoit un Mandarin de réputation, déterminé à ſe bien défendre.

Taytſong ne fut pas long-tems à comprendre la peine qu'il auroit dans ſon entrepriſe : mais n'étant pas homme à abandonner légerement un deſſein, il s'attacha à réduire au moins par famine, ceux qu'il ne pouvoit ſoumettre à force ouverte. Une armée de quarante mille hommes qu'on envoya au ſecours de la Place, fut preſque toute taillée en piéces.

Quoique le ſecours attendu à *Talingho* eût eu le ſort que nous venons de voir, le grand Mandarin *Soutacheou* étoit toujours dans le deſſein de tenir ferme juſqu'à la derniere extrémité. Deux lettres que le Prince *Mancheou* lui écrivit coup ſur coup après ſa victoire, ne firent ſur ce Commandant aucune impreſſion. Cependant on ſouffroit beaucoup dans la Ville, où rien n'avoit pû

pénétrer

pénétrer depuis quatre mois. *Tayt∫ong* qui l'apprit par des transfuges, en parut ſincerement affligé. Il envoya au Gouverneur un des plus conſidérables de ſes priſonniers, pour faire un dernier effort ſur cette ame inflexible, qui au jugement des *Mancheoux*, portoit la fermeté trop loin. *Soutacheou* vaincu par la néceſſité où il ſe trouvoit, entra dans les raiſons de l'envoyé, & promit de faire ſortir ſon fils au plutôt, pour régler toutes choſes avec les Tartares. Ce jeune Seigneur ſe rendit effectivement dès le même jour au lieu marqué pour la conférence: il y fut maître des conditions, & jura au nom de ſon pere de rendre la Place; dès le lendemain ce traité eut ſon exécution.

Au commencement du ſiége de *Talingho*, pluſieurs Mandarins zélés qui avoient fort à cœur la conſervation de cette Ville, s'étoient mis en devoir de la ſecourir. On avoit formé dans la Province de *Chantong* une grande armée, qu'on croyoit ſuffiſante pour le deſſein qu'on ſe propoſoit de forcer les Tartares à lâcher priſe. Mais ces troupes n'étant pas payées, ſe mutinerent dans leur marche, & firent en divers lieux des maux infinis. Les efforts quon fit

pour les châtier, ne ſervirent qu'à en diſſiper un petit nombre; tandis que la plûpart de ces mutins réunis ſous un habile Chef, oſa donner deux batailles, où l'avantage fut de leur côté.

Les rebelles quelque tems après voulurent rentrer dans le devoir, & ſolliciterent vivement une amniſtie. Mais la Cour n'eut aucun égard à leur requête. Pour les convaincre même de la réſolution où l'on étoit de ne pas les ménager, le Général qui marcha contr'eux au commencement de cette année, les attaqua d'abord avec tant de vigueur au paſſage d'une riviere, qu'il tailla en piéces leur arriere-garde.

Cet échec leur fit prendre le parti de quitter la Chine, ſûrs qu'ils étoient d'y revenir bien accompagnés, s'ils ſe donnoient bien ſincerement aux Tartares. *Taytſong* qu'ils firent preſſentir à ce ſujet, étoit trop éclairé ſur ſes propres intérêts, pour rejetter leur bonne volonté & leurs ſervices. Il leur écrivit de s'embarquer tous enſemble pour le *Leaotong*; ce qu'ils firent inceſſamment, après s'être emparés de force de tout ce qu'il y avoit de bâtimens ſur la côte. Beaucoup d'autres Chinois mécontens ſe joignirent à eux,

& on fait monter le nombre de ces fugitifs à plus de cent mille, en y comprenant les femmes & les enfans.

Le Prince *Mancheou* ne tarda pas à mettre à profit ces avantages. Son armée ayant paſſé une troiſiéme fois la grande muraille, par quatre différentes routes, vint ſe réunir à *Soutcheou* dans la Province de *Chanſi*. Les Chinois lui oppoſerent une armée conſidérable, & furent vaincus. Il rejoint à l'inſtant ſes troupes, en prend la meilleure partie, & vient dès le lendemain attaquer les Chinois, qui ſe laiſſerent forcer & mettre en fuite. *Taicheou* ouvrit auſſi-tôt ſes portes.

Cette défaite parut réveiller toute l'attention des Miniſtres. Outre une augmentation conſidérable qu'on fit dans les troupes, la Cour prit encore un autre moyen de nuire aux *Mancheoux*, ſur lequel on comptoit beaucoup. Ce moyen fut un long écrit, publié au nom de l'Empereur, qui promettoit une amniſtie des plus amples à tous les ſujets de l'Empire attachés au Prince Tartare, s'ils abandonnoient ſur le champ ſon ſervice. On y exhortoit auſſi les *Mongoux* à mieux connoître leurs véritables intérêts, en com-

parant les ſolides avantages qu'ils pouvoient attendre du premier Monarque du Monde, aux promeſſes frivoles d'un Vaſſal révolté contre ſon Souverain. Enfin on faiſoit entendre aux uns & aux autres que cette guerre des *Mancheoux*, ſous l'apparence d'un grand incendie, n'étoit qu'un feu paſſager, incapable d'alarmer les Chinois : l'Empire d'ailleurs ayant des reſſources infinies pour éteindre les plus violens embraſemens, & pour en châtier ſévérement les auteurs.

On devoit s'attendre aſſurément, que *Taytſong* ne manqueroit pas de répondre à ce manifeſte. Il le fit d'une maniere ferme, mais néanmoins avec un air de modération, qui a de quoi ſurprendre dans un guerrier Tartare, puiſſamment armé & toujours vainqueur. Voici ſa réponſe.

L'Empereur des Mancheoux, à l'Empereur des Mings.

» Je lus hier l'ordre que Votre Ma-
» jeſté a envoyé & fait publier dans le
» *Chanſi*. Il y eſt dit que les *Mancheoux*
» étoient auparavant ſoumis à votre
» Empire ; le fait eſt certain, & nos
» miſeres paſſées nous en feront ſou-

» venir long-tems. Oui, vous, Empe-
» reur des *Mings*, vous étiez le Maître
» ſuprême de ces vaſtes contrées qui
» nous environnent, & nous dépen-
» dions de vous comme les autres. Mais
» vos Mandarins nous traitoient avec
» tant de dureté & de barbarie, que le
» joug nous devint inſupportable. Nous
» nous en ſommes plaints bien des fois,
» & jamais il n'a été poſſible de faire
» paſſer nos plaintes juſqu'à vous.

» Voyant qu'on nous fermoit ainſi
» toute avenue au Thrône, tandis qu'on
» nous opprimoit chaque jour ſans
» ménagement, nous avons eu recours
» à la voie des armes, derniere reſſource
» des braves gens, & la ſeule qui reſtât
» à notre Nation réduite au déſeſpoir.
» Nous nous flattions que Votre Ma-
» jeſté, après nous avoir demandé rai-
» ſon de ce ſoulevement général, vou-
» droit bien nous rendre à la fin la juſ-
» tice que tout Souverain doit à ſes
» vaſſaux. S'il fût venu de votre part
» quelque homme de confiance, avec
» qui l'on eût pu faire un traité ſolide,
» il eſt hors de doute que nous ſerions
» en paix avec la Chine.

» Aujourd'hui même, ſi Votre Ma-
» jeſté la ſouhaite ſincérement cette

» paix, elle n'a qu'à nous envoyer un
» homme intelligent & droit, qui s'in-
» forme avec ſoin de tout ce qui s'eſt
» paſſé à notre égard; mais que ce ſoit
» ſans délai. Je demande que cet En-
» voyé ſoit un homme droit, ſçachant
» bien que les gens de ce caractere ſont
» très-rares à votre Cour. Tous ceux qui
» ſont en place ſemblent agir de con-
» cert, & ne cherchent qu'à vous trom-
» per. Dès que mes troupes approchent
» de vos terres, les Chinois ſe preſſent
» à l'envi les uns des autres de ſe cou-
» per les cheveux à la *Mancheou*. Ce-
» pendant n'eſt-il pas vrai, Empereur
» des *Mings*, que vos Officiers font cou-
» rir le bruit qu'ils mettent en fuite
» mes Tartares? Votre Majeſté voit
» par là ce qu'elle doit croire de tout
» ce qu'on lui débite ſur mon compte.

Ce combat d'écritures fut bientôt ſuivi de quelque choſe de plus ſérieux. Les *Mancheoux* firent une excurſion dans les Provinces de la Chine, beaucoup plus terrible que les autres. Le butin fut immenſe en or, en argent, en étoffes & en beſtiaux, ſans compter un nombre prodigieux de captifs de l'un & de l'autre ſexe. Les meubles & tous les autres effets qu'ils ne purent

emporter, furent ſans réſerve livrés aux flammes. On ruina de fond en comble plus de cent Villes ou Bourgs; de telle ſorte que le pays ravagé ne parut plus qu'un vaſte déſert. Cette barbare exécution finie, le Prince *Mancheou* ramena ces troupes dans le *Leaotong*, pour y conſommer un grand projet formé depuis environ un an, ſi on en croit les Ecrivains Tartares, mais beaucoup plus ancien ſelon les Chinois.

Quoique *Taytſong* dans ſes lettres eût toujours affecté de prendre le titre d'Empereur, ce n'avoit été, comme il le diſoit lui-même, que pour intimider la Cour de *Pekin*. Ses vûes n'alloient encore qu'à faire reconnoître authentiquement l'indépendance de ſa Nation, & à établir ſur ce fondement une paix ſolide avec les Chinois : mais à force de conquêtes, ſes idées parurent s'étendre, ſon ambition prit un nouvel eſſor, & il réſolut ſérieuſement de ſe faire Empereur de la Chine.

Les *Mancheoux*, ſes ſujets, avoient, comme on le voit, un intérêt trop ſenſible à la réuſſite de ce deſſein, pour n'y pas concourir de tout leur pouvoir; la plûpart même des Princes *Mongoux*,

gagnés depuis long-tems par le mérite & les bonnes manieres de ce Prince, ſouhaitoient ardemment ſon élévation; & cette élévation juſqu'au Thrône de la Chine, étoit pour une multitude de Chinois qui s'étoient donnés à lui, le ſeul moyen d'aſſurer leur fortune, & d'étouffer peut-être bien des remords. Ainſi tout paroiſſoit diſpoſé à porter le dernier coup à la Dynaſtie des *Mings*, en lui enlevant une Couronne, dont elle ne pouvoit plus ſoutenir le poids.

Cependant comme une ambition trop marquée eſt toujours odieuſe, il falloit pour l'honneur de *Taytſong*, qu'il ſemblât n'agir ici que par un mouvement étranger. C'eſt ce qui porta les Chefs des trois Nations, intéreſſées au projet qu'on avoit en vûe, à lui faire une députation ſolemnelle, qui l'invitât de la maniere la plus preſſante à prendre le tite d'Empereur de la Chine.

Le Prince parut d'abord ſurpris de la propoſition qu'on lui faiſoit, & loin d'accepter bruſquement un honneur qu'il ſouhaitoit avec paſſion, il le refuſa au contraire d'un air modeſte, qui au-fond ne trompa perſonne. On inſiſta donc de nouveau; on en vint même à une ſorte de violence, qui en pareille

occaſion ne déplut jamais. » Hé bien, » vous le voulez, dit à la fin le Monar- » que, en homme qui ſe rend comme » malgré lui, je céde à vos inſtances. » Me voilà Empereur de la Chine ; ſi » mon frere cadet, (*a*) le Roi de Co- » rée, veut en effet ſe joindre à vous, » & me reconnoître en cette qualité. On écrivit donc au Roi qui refuſa de donner audience aux Députés des Tartares. On prétend que *Taytſong* s'étoit attendu à ce refus ; mais que par un trait de ſa politique, il avoit voulu commettre à deſſein le Roi de *Corée* avec ſes Tartares, pour engager ceux-ci à lui faire une rude guerre, dès qu'il lui plairoit de la commencer.

On réſolut donc de paſſer outre, & le Prince Tartare fut proclamé Empereur. Il donna à ſa Dynaſtie le nom de *Tſing*. *Taytſong* rentra pour la cin-

(*a*) Il n'y avoit certainement aucune parenté entre le Roi de *Corée* & le Roi des *Mancheoux*. La qualité de frère doit donc ſe prendre ici dans le ſens que l'emploient nos Souverains de l'Europe ; & le terme de cadet marque peut-être ou la grande jeuneſſe du Roi de *Corée*, ou l'infériorité de ſa puiſſance, eu égard à celle de *Taytſong*.

quiéme fois à la Chine, & ſon armée vint même ſe préſenter devant *Pekin*. Mais quelques efforts que fiſſent les Tartares, ils ne purent jamais ſurprendre cette Ville, & leur expédition ſe réduiſit comme les autres qui l'avoient précédée, à faire beaucoup de mal dans les Provinces : le *Petcheli*, le *Chantong* & le *Kiannang*, furent celles qui ſouffrirent le plus.

Quoique le butin qu'on emporta dans le *Leaotong* fût ineſtimable, le nouvel Empereur crut n'avoir rien fait, parce que la Capitale n'étoit pas ſoumiſe, & que la conquête de la Chine ſembloit être attachée à la priſe de cette Place. C'eſt ce qui engagea ce Prince à prendre mieux ſes meſures pour une autre expédition, fixée au milieu de l'année prochaine. Le nombre des troupes qu'il vouloit mener avec lui, devoit monter à plus de trois cent mille hommes, qui l'auroient mis en état de couper les vivres à *Pekin* : mais tous ces grands projets de conquête s'évanouirent. *Taytſong* mourut à *Chinyang*, & fit tomber avec lui la formidable puiſſance des Tartares Orientaux.

Comme il ne laiſſoit point de fils, & qu'aucun de ſes freres n'avoit aſſez

d'ambition ou de crédit pour l'emporter ſur des rivaux qui auroient voulu lui diſputer la Couronne, cet Empire des *Mancheoux* ſe changea de lui-même en une ſorte de République, dont les Chefs ou Princes particuliers s'aſſembloient de tems en tems à *Chinyang*, pour y délibérer ſur les affaires générales de la Nation. Par-là on revint tout naturellement à l'ancienne maniere de vivre des Tartares : beaucoup de tranquillité au dedans, & quelques excurſions au dehors, toujours ſubites & paſſageres.

La Chine de ſon côté, plus incapable que jamais de troubler ce peuple guerrier dans l'indépendance qu'il s'étoit acquiſe, ou de lui enlever le vaſte pays dont il s'étoit emparé, ſe contenta d'entretenir un cordon de troupes ſur la frontiere, le long de la grande muraille, pour arrêter les partis qui venoient quelquefois s'y préſenter. Près de ces différens corps de garde il ſe donnoit de petits combats, qui ne ſervoient qu'à entretenir la valeur des Tartares. Quand ces derniers avoient quelques avantages, ils ſe rappelloient alors le ſouvenir de l'Empereur *Tayt-ſong*, leur grande idole, & faiſoient

ſentir à la Nation de quoi elle étoit capable, ſi jamais il lui plaiſoit de ſe réunir & de marcher contre les Chinois.

Rien n'eſt plus ſingulier aſſurément que cette eſpece de langueur, après l'étrange fermentation que nous venons de voir : d'autant plus que durant les huit années d'un état ſi extraordinaire, il n'y eut aucun traité entre les peuples qui pût les raſſurer l'un ou l'autre. A la huitiéme année de leur repos, car c'en étoit un pour le gros de la Nation, les *Mancheoux* en ſortirent à la fin : toute leur ardeur martiale ſe réveilla ; mais c'eſt aux Chinois eux-mêmes qu'ils en furent redevables, comme nous allons le rapporter.

Depuis bien des années, l'eſprit de révolte agitoit la Chine, & ſur ſes frontieres, & même dans le cœur de l'Etat. Parmi le grand nombre de rebelles qui parurent alors, un d'entr'eux doit principalement fixer nos regards, puiſqu'il occaſionna la révolution dont je vais écrire l'hiſtoire. Cet homme qui porta des coups ſi funeſtes à l'Empire, s'appelloit *Lyſtching* Sa naiſſance étoit auſſi obſcure que les ſuccès de ſa rébellion furent éclatans. C'étoit un de ces génies audacieux qui conçoivent les plus

vaſtes projets, & qu'aucun crime n'arrête, lorſqu'il faut les exécuter. S'étant mis à la tête d'une troupe de bandits qu'il avoit pris ſoin de former, il paſſe dans la Province de *Chanſi*, & entreprend d'attaquer *Yonning*, Ville du ſecond ordre, qui avoit pour Gouverneur un Prince de la famille Impériale. Les rebelles s'en étoient à peine approchés, qu'ils l'inveſtirent exactement, l'eſcaladerent le lendemain, & la prirent ſans perdre beaucoup de monde. Le Prince, la garniſon & les habitans, tout fut maſſacré. Pour inſpirer plus de terreur aux autres Places des environs, on pilla celle-ci, & on la brûla quelques jours après. Plus de quarante poſtes importans ſe virent forcés de la même maniere, ou obligés de ſe rendre à diſcrétion; ce qui ſoumit aux révoltés une grande étendue de pays.

Lyſtching pour conſerver ſes conquêtes, jugea à propos de lever une armée plus nombreuſe. Il envoya des Emiſſaires dans les Provinces voiſines, qui inviterent à le venir joindre tout ce qu'il y avoit de brigands & de miſérables. Les promeſſes qu'il faiſoit de fournir abondamment à tous leurs beſoins, & de les enrichir au-delà de leurs ſou-

haits, lui attirerent tant de monde des endroits les plus éloignés, qu'il ſe vit au milieu de l'année ſuivante à la tête de cinq cent mille hommes.

Dans ce grand nombre de ſoldats, qui doit paroître incroyable à qui ne ſçait pas combien la Chine eſt peuplée, il s'en trouva ſans doute de bien mauvais. Le Général rebelle le comprit mieux que perſonne, & il s'appliqua à les former. Travaux laborieux, exercices militaires, violences, meurtres, carnage, tout fut employé pour aguerrir ces troupes à ſa maniere, & malheureuſement il n'y réuſſit que trop bien.

Après avoir déſolé tout le *Chanſi*, il paſſa avec ſon armée dans le *Honan*, où il prit d'abord *Honan-fou*. Les habitans qui avoient favoriſé l'entrée de *Lyſtching*, dans leur Ville, ne reçurent aucun mal, & les ſoldats pour la plûpart, ſe donnerent à lui : mais le Prince qui commandoit dans la Place, & tous les Mandarins ſans exception, furent mis à mort. Les rebelles ſe rendirent de-là à *Kayfong*, Capitale de la Province, qui avoit une double enceinte, & des dehors en fort bon état. On la battit ſept jours entiers, ſans rien avancer ; ce qui obligea *Lyſtching*,

de lever le ſiége, bien réſolu cependant d'y revenir lorſqu'on s'y attendroit le moins. La Cour pour arrêter les progrès du rebelle, envoya contre lui une armée aſſez nombreuſe commandée par quatre Généraux. *Lyſtching* avec une bonne partie de ſes troupes, marche au-devant des ennemis, les attaque & les met preſque tous en fuite. Un des Généraux Chinois nommé *Fouſonlong*, fut le ſeul qui ſe ſignala par une belle réſiſtance. Après avoir long-tems diſputé la victoire aux rebelles, il eut le malheur de tomber entre leurs mains. *Lyſtching* tâcha de le ſéduire par de magnifiques promeſſes. » Pour qui donc » me prends-tu, miſérable, répondit » auſſi-tôt ce brave guerrier : j'ai tou- » jours été fidele à mon maître, & on » ne dira jamais que j'aye été capable » de le trahir. Me voilà en ton pouvoir: » quelle raiſon as-tu de différer ma » mort ? Cette courageuſe réponſe lui attira les plus cruels traitemens. La Ville de *Hantching* où il commandoit, & qu'il ne voulut jamais engager à ſe rendre aux ennemis, fut témoin des horribles tourmens qu'on lui fit ſouffrir. Une pareille barbarie au lieu d'exciter les habitans à la vengeance, ne

leur inſpira que des ſentimens de terreur. Ils ſe rendirent honteuſement & la ſoumiſſion de cette Place fut ſuivie de la priſe de pluſieurs autres.

Lyſtching qui étoit déterminé à ſe rendre maître de *Kayfong*, vint pour la ſeconde fois aſſiéger cette Ville importante. Le Prince de *Tcheou* qui s'étoit enfermé dans la Place avec tous ſes tréſors, promit une ſomme conſidérable à quiconque aſſaſſineroit le chef des rebelles. L'eſpoir de la récompenſe ne produiſit pas entierement l'effet dont on s'étoit flatté. Une bleſſure que *Lyſtching* reçut au viſage, l'empêcha de continuer les travaux du ſiége ; cependant pour ne pas laiſſer ſes troupes dans l'inaction, il leur permit de courir le pays & de le ravager.

Un mois entier s'écoula dans ce cruel exercice, & *Lyſtching* ſe trouvant alors parfaitement rétabli, revint pour la troiſieme fois au ſiége de *Kayfong*. Voulant engager ſes ſoldats à ſe ſurpaſſer en cette occaſion, il leur fit ſentir avec toute la vivacité poſſible, l'intérêt qu'ils avoient à terminer glorieuſement cette expédition. Il repréſenta aux principaux Officiers, & au reſte des troupes, » qu'il s'agiſſoit de ſou-

» mettre une des Villes les plus peu-
» plées & les plus opulentes de l'Em-
» pire ; que leurs plus grands ennemis
» s'y trouvoient enfermés, & que le
» Prince de *Tcheou* en particulier n'y
» avoit, ce ſemble, apporté ſes tréſors
» qu'afin qu'ils tombaſſent plus ſûre-
» ment entre leurs mains. Il ajouta que
» ſon intention étoit de faire de *Kay-*
» *fong* ſa Place d'armes, & d'y fixer ſa
» réſidence ordinaire, en attendant
» que ſes victoires lui euſſent procuré
» un plus noble ſéjour. Il vouloit déſi-
» gner *Pekin*.

Ce diſcours fit impreſſion ; mais la fidélité dûe au Souverain n'agit pas moins efficacement ſur les cœurs, de ſorte que la défenſe fut auſſi vive que l'attaque. Ce qu'il y eut de ſingulier alors, c'eſt que les ſecours qu'on envoya pour ſecourir la Place, en occaſionnerent la ruine. Un de ces prétendus génies qui croyent trouver dans leur eſprit des reſſources contre les entrepriſes les mieux concertées, imagina un projet qui devoit, ſelon lui, étouffer la révolte d'un ſeul coup. Je vais, dit-il, perdre *Lyſtching* & ſon armée, en les noyant dans les eaux du *Hoango*.

Ce fleuve dont le lit eſt plus élevé

que le terroir de *Kayfong* ſe trouve retenu par deux fortes digues qui l'empêchent d'inonder la campagne. Les rebelles s'étoient fort bien apperçus du danger de ce voiſinage. Ils avoient eu en conſéquence la ſage précaution d'envelopper dans leurs lignes toutes les petites élévations des environs, & c'étoit-là que ſe trouvoient placés leurs principaux quartiers. Ainſi, quand le Général Chinois eut rompu les digues du fleuve, les eaux ſe répandant avec impétuoſité dans la plaine, ne firent perdre aux aſſiégeans qu'environ dix mille hommes, au lieu que la Ville de *Kayfong* fut ſubmergée au point qu'il y périt plus de deux cent mille ames, tant de la garniſon que des habitans

Dans le premier trouble de ce déſaſtre, le Prince de *Tcheou* ſe jetta dans un batteau, & il eut le bonheur d'échapper à l'inondation; mais ſon fils ne fut pas ſi heureux. Un grand nombre d'Officiers & de ſoldats trouverent auſſi le moyen de ſe ſauver, & *Kayfong* reſta ſans défenſeurs. Après l'écoulement des eaux & la réparation des digues, *Lyſtching* employa ſes troupes à nettoyer la Ville, & à remettre toutes choſes dans le meilleur état qu'il leur

fut poſſible. Il s'empara enſuite de quelques autres Places de cette Province, dont l'acquiſition le rendit maître abſolu de tout le *Honan*.

Tant de ſuccès qui auroient dû ſatisfaire l'ambition de ce fameux rebelle, ne firent au contraire que l'enflammer. Après avoir laiſſé repoſer ſes troupes durant un mois ou deux, il les raſſembla vers le milieu de l'année aux environs de *Honan-fou*, & les diviſa en quatre grands corps. Trois furent deſtinés à la garde de ſes conquêtes, & le quatrieme prit avec lui la route du *Chenſi*. Une ſédition qui s'éleva dans ſon camp, lui fit perdre une grande partie de ſes troupes. L'armée Impériale voulant profiter de cette déſertion, ſe remit auſſi-tôt en campagne. Un des Généraux Chinois, après avoir ſoumis la Province de *Chenſi*, entra dans le *Honan* où il s'empara de quelques Places. *Lyſtching* l'ayant appris, vint auſſi-tôt dans cette Province avec toutes les troupes qu'il avoit, déterminé à donner une bataille, ſi le Général ennemi vouloit l'accepter. Le Mandarin ne demandoit pas mieux, ayant ſous lui une belle armée de ſoixante mille hommes au moins. Comme ils ſe

cherchoient l'un l'autre, la rencontre se fit bientôt, & tout de suite le combat s'engagea avec un acharnement singulier, qu'on ne voit que rarement hors des guerres civiles. La victoire durant quelques heures, parut balancer entre les deux partis; mais à la fin les Impériaux furent enfoncés, taillés en piéces ou mis en déroute. Des débris de son armée, le Général vaincu forma dès le soir même un petit corps qu'il vint poster sous le canon de *Tongkoan*, lieu avantageux, dont il s'étoit emparé quelques jours avant la bataille. Dès que *Lysitching* en fut averti, il vint en furieux le relancer dans ce poste. Il l'y attaqua en effet avec tant de vigueur, qu'il lui tua presque tout son monde, & se rendit maître de *Tongkoan*.

Tranquille alors sur la possession du *Honan*, ce rebelle infatigable reprit la route du *Chensi*, & marcha droit à *Singham*, qui en est la Capitale. Cette Ville qu'on peut regarder comme la seconde ou la troisiéme au moins de l'Empire Chinois, ne put résister que trois jours; elle fut emportée d'assaut. La garnison fut passée au fil de l'épée, mais on épargna les habitans qui avoient pressé fortement le Viceroi de se rendre

de bonne grace aux rebelles.

Lyſtching diſtribua tous les tréſors de cette Province à ſes ſoldats, & après les avoir gagnés par ces largeſſes, il vint à bout d'exécuter les plus grandes entrepriſes. Les ſuccès de cet uſurpateur effacerent dans l'idée des peuples cet odieux caractere de brigand, attaché juſqu'alors à ſon nom. Ses Officiers généraux voyant que ſa tyrannie s'établiſſoit chaque jour plus ſolidement, enviſagerent ſon élévation comme la baſe de la leur, & n'oublierent rien pour l'avancer; en un mot, ils réuſſirent ſi bien les uns & les autres, que ce chef de bandits ſe vit maître d'un tiers de l'Empire, & à la veille de le conquérir en entier. Auſſi ne crut-il pas devoir différer plus long-tems la cérémonie qu'il méditoit de ſe déclarer Empereur de la Chine, & d'en prendre l'auguſte titre, ſans rien omettre de tout ce que les uſages de la Chine preſcrivent en ces ſortes d'occaſions.

Mais afin que les Peuples ſentiſſent bien que ce n'étoit point là une vaine oſtentation de ſa part, & qu'il avoit effectivement tout autant de forces qu'il lui en falloit pour achever ſon entrepriſe & la maintenir, le prétendu

Empereur fit faire un rôle exact des troupes qui ſervoient ſous lui. Le nombre ſe trouva monter à un million d'hommes : ſçavoir, ſix cent mille Cavaliers, & quatre cent mille Fantaſſins; il choiſit ce qu'il y avoit de meilleur dans cette multitude immenſe de Soldats, & en ayant formé une puiſſante armée, il prit avec elle la route de *Pekin*. Pendant ſa marche, il ſoumit pluſieurs Places importantes.

L'Empereur de la Chine confia la défenſe de ſa Capitale, ou plutôt de ſon Empire à trois Eunuques, qui ſe mirent chacun à la tête d'un grand corps de troupes, & qui ſe rendirent lâchement lorſqu'il fallut combattre. Le vainqueur chargea deux de ces Eunuques d'une commiſſion odieuſe qu'ils ne rougirent pas d'accepter. » Vous con-» noiſſez le génie de l'Empereur votre » ancien Maître, leur dit-il ; & je ſçais » que depuis long-tems vous avez » beaucoup de pouvoir ſur ſon eſprit. » Partez donc à l'heure même, pour » l'aſſurer de ma part que je lui accor-» de la vie & la liberté, s'il veut ſans » aucun delai abdiquer l'Empire.

Les deux Députés ſe rendirent à la Cour où ils furent très-mal reçus. Il

penſa leur en coûter la vie ; mais on ſe contenta de les renvoyer ſans leur faire de réponſe.

Tout ſembloit concourir à la ruine de l'Empereur, & favoriſer les projets du rebelle. Une des principales portes de la Ville fut livrée aux ennemis par la trahiſon d'un infâme Eunuque. Dès que l'Empereur eut appris cette fâcheuſe nouvelle, il aſſembla tous les Seigneurs de ſa Cour, & leur adreſſa les paroles ſuivantes. » Rien n'eſt plus » vrai, Mandarins ; les rebelles ſont » maîtres de la Ville, & je n'eſpere » plus rien pour moi. S'il vous reſte » cependant quelque fidélité pour vo» tre maître, montrez le aujourd'hui, » en vous empreſſant de ſauver mes fils. » C'eſt la ſeule choſe que j'aye à vous » ordonner : je vous la demande même » comme une grace.

A ces mots tout retentit de gémiſſemens dans la vaſte enceinte de la premiere cour du palais ; & ces cris de douleur ayant pénétré juſques dans les appartemens intérieurs, l'Impératrice effrayée ſortit tout-à-coup du ſien. » Ah Madame ! s'écria le Monarque en » la voyant paroître ; tout eſt perdu » pour nous, & c'eſt ſans reſſource.

» Ne ſongeons plus, vous & moi ; » qu'à ſauver, s'il eſt poſſible, nos » pauvres enfans, & à mourir libres.

L'Impératrice comprit fort bien ce que ſon époux vouloit lui faire entendre : c'en fut aſſez pour déterminer ſur le champ cette Princeſſe à l'étrange parti qu'elle prit bien-tôt. Mais il s'agiſſoit de mettre en ſûreté le Prince héritier & ſes deux freres. Cette tendre mere les fit venir, ſe jetta à leur cou, & les arroſa quelque tems de ſes larmes. *Fuyez, mes enfans*, leur dit-elle enſuite ; *ce n'eſt qu'à ce prix qu'on peut vous ſauver. Ceux à qui je vous confie, ſont d'une fidélité à toute épreuve. Ils ont ordre de vous conduire chez mes parens dans le Chantong. Que le Ciel favoriſe votre fuite, c'eſt la ſeule grace que j'attends de lui. Je vous embraſſe pour la derniere fois ; partez.* Elle les quitta en effet alors, pour les remettre à leurs guides, mais ſans ceſſer de les ſuivre des yeux juſqu'à leur ſortie du palais.

Quand elle les eut perdus de vûe, on la vit rentrer précipitamment dans ſa chambre, où elle n'introduiſit que deux eſclaves. Les autres femmes attachées par leur emploi auprès de ſa perſonne, preſſentirent aiſément ſon deſ-

ſein ;

mais n'oſerent y mettre obſtacle. L'Impératrice prend un cordon de ſoye, l'attache dans l'endroit qui lui paroît le plus favorable à ſon deſſein, & s'étrangle.

Les deux eſclaves qui ouvrirent un moment après les portes de la chambre, en laiſſerent voir librement toutes les horreurs. Auſſi-tôt les femmes qui rempliſſoient l'appartement, pouſſerent des cris affreux, & l'Empereur qui n'étoit pas loin, fut averti par ce ſignal, que ſon épouſe ne vivoit plus. Il vint s'en aſſurer de ſes propres yeux, verſa quelques larmes, & donna bien des éloges à la courageuſe réſolution de cette Princeſſe. L'honneur de la famille Impériale exigeoit encore le ſacrifice de pluſieurs autres victimes. L'Empereur fait venir les Reines du ſecond ordre, qui étoient au nombre de quarante, & leur dit en montrant le corps de l'Impératrice. » Voilà l'exemple que vous » devez ſuivre; je vous prie de le faire » inceſſamment, & je vous l'ordonne. Il fut obéi à l'heure même, ſans qu'aucune de ces malheureuſes, preſque toutes à la fleur de l'âge, oſât ſe plaindre de ſon ſort.

Il reſtoit une jeune Princeſſe de quinze ans, qui, aux graces extérieures, joignoit les agrémens d'un eſprit vif & une ſageſſe égale à ſa naiſſance. L'Empereur ſe défiant d'une ſi grande jeuneſſe, ne crut pas devoir exiger d'elle le ſacrifice volontaire de ſa vie, quoiqu'il eût fortement réſolu ſa mort. L'ayant fait appeller, il lui dit, les larmes aux yeux : » D'où vient, ma » fille, que le Ciel vous a fait naître » du plus malheureux de tous les peres? » Votre mere & mes autres épouſes » que vous voyez ici ſans vie, ont ſi- » gnalé juſqu'au bout leur fidélité. » Montrez-nous la même vertu, & hâ- » tez-vous de les aller joindre. En diſant ces mots, il porta une de ſes mains ſur le viſage de cette jeune Beauté, tandis que de l'autre il s'efforçoit de lui plonger un poignard dans le ſein. La Princeſſe para le coup à demi, ſans trop ſçavoir ce qu'elle faiſoit, & ſon pere hors de lui-même, croyant l'avoir bleſſée à mort, ſe retira.

L'Empereur après avoir tenté inutilement de ſe ſauver, vit bien qu'il ne lui reſtoit plus d'autre parti à prendre que de ſe donner la mort. Il ſort du

Palais, se retire sur la colline de *Kinchan*, jette un triste regard sur la Ville, & trace quelques caracteres, dont voici le sens. » J'avois régné dix-sept ans, » lorsqu'une multitude de rebelles, » après avoir ravagé une partie de mes » Etats, est venu m'attaquer insolemment dans ma Capitale. Je reconnois » de bonne foi que c'est-là une punition du Ciel, que mon indolence a » irrité. Cependant je ne suis pas le » seul coupable. Plusieurs des Grands » de ma Cour le sont autant & même » encore plus que moi. Ce sont eux qui » m'ont perdu, en m'ôtant la connoissance des affaires de mon Empire. » De quel front oserai-je paroître devant mes ancêtres ? Comment pourrai-je soutenir leurs justes reproches ? » O vous qui me réduisez à ce triste » état, prenez mon corps, & mettez-le en piéces, si vous voulez ; j'y consens ! mais de grace épargnez mon » pauvre peuple ; il est innocent, & » déjà assez malheureux de m'avoir eu » si long-tems pour maître.

Après avoir tracé ces caracteres sur le plan de sa robe, l'infortuné Monarque entre dans un pavillon voisin, détache sa ceinture, & l'employe pour

s'étrangler. Le Chef de ſes Eunuques qui l'avoit ſuivi ſur la colline, ſignala auſſi-tôt ſa fidélité d'une maniere bien touchante. Prévoyant que les rebelles ne manqueroient pas d'outrager le corps de ſon maître, s'ils venoient à le découvrir, ſon premier ſoin fut de le garantir de toute inſulte. Il le dépouille de ſes habits Royaux, & va l'enſevelir loin de-là, auſſi profondément qu'il lui fut poſſible. Après s'être revêtu de la robe Impériale & des autres ornemens du mort, il ſe pendit lui-même dans l'endroit préciſément où le Monarque avoit expiré: ſe flattant de donner le change à ceux qui voudroient inſulter le corps du Prince. Ses précautions n'en furent pas moins inutiles. D'autres Eunuques qui l'avoient obſervé, ſans qu'il s'en fût apperçu, découvrirent le lendemain tout ce myſtere à l'uſurpateur.

Tandis que cette horrible ſcène ſe paſſoit ſur la colline de *Kinchan*, les rebelles avançoient dans la Ville, malgré la réſiſtance qu'on leur oppoſoit en pluſieurs quartiers. Un Mandarin de guerre, nommé *Hoſin*, ſe voyant forcé dans le poſte qu'il défendoit, crut qu'il auroit encore aſſez de tems pour mettre

en ſûreté la perſonne de l'Empereur, dont il ignoroit le funeſte ſort: Il vole donc au palais, ſuivi d'une petite troupe de cavaliers, tous gens de cœur, & déterminés à ſe ſacrifier pour leur Souverain. Mais quel fut l'étonnement des uns & des autres de voir le palais comme abandonné, & dans un affreux déſordre! *Hoſin* entre plus avant, & ayant pénétré ſans le moindre obſtacle juſques dans l'appartement de l'Impératrice, il y voit cette Princeſſe & toutes les Reines, attachées encore au fatal cordon; outre un grand nombre d'autres femmes, qui par un trait de fidélité Chinoiſe, n'avoient pas voulu ſurvivre à leurs maîtreſſes.

Mais ce qui fixa bientôt les regards du jeune guerrier, ce fut la fille de l'Empereur, étendue ſur une eſtrade, où elle nageoit dans ſon ſang. *Hoſin* crut s'appercevoir que la mort l'avoit reſpectée. Il s'avance comme en tremblant, pour s'en aſſurer; & il reconnoît avec joie qu'elle eſt vivante. » Ah » Madame, s'écria-t-il, quelles hor» reurs dans ce palais! Hâtez-vous de » fuir, les rebelles approchent; il n'y » a pas un moment à perdre. Non non, » répond la Princeſſe, aidez-moi plu-

» tôt à entrer dans les vûes de mon » pere : il s'eſt méfié de mon courage, » il a voulu m'immoler de ſes propres » mains, & malheureuſe que je ſuis, » j'ai eu la lâcheté de parer en partie » le coup mortel dont il m'a frappé. » Achevez donc qui que vous ſoyez, » achevez de grace ce que mon pere n'a » pû finir. C'eſt lui, Mandarin, c'eſt » votre maître qui vous l'ordonne : » ſignalez votre fidélité en me don- » nant la mort.

Hoſin ne crut pas néceſſaire de tremper ſes mains dans le ſang d'une jeune & belle Princeſſe, pour témoigner la fidélité qu'il devoit à ſon maître. Il lui ſauva donc la vie, malgré la réſolution qu'elle avoit priſe de mourir.

Lyſtching après tant de combats, & tant de ſang répandu, s'attendoit à recueillir les fruits de ſon ambition ; mais le Ciel ſuſcita un vengeur de la tyrannie dans la perſonne d'un Général Chinois nommé *Ouſankouei*. Ce brave Officier qui n'étoit pas encore inſtruit du déſaſtre de la famille Impériale, quitte les frontieres de la Tartarie Orientale où il commandoit, & ſe diſpoſe à marcher contre les rebelles.

Pour ſe mettre en état d'attaquer avec ſuccès un ennemi formidable, il réſolut de s'adreſſer aux Tartares *Mancheoux*, pour en obtenir un puiſſant ſecours. Il leur envoya donc un homme de confiance, qui devoit leur offrir de ſa part de groſſes ſommes d'argent, une grande quantité d'étoffes de ſoie, des toiles à proportion, & autant de jeunes épouſes qu'il leur en faudroit pour l'aſſortiment de leurs ménages; (*a*) le tout à condition qu'ils lui enverroient inceſſamment de bonnes troupes, pour agir ſous ſes ordres contre Lyſtching.

Le Député Chinois arrive en Tartarie, expoſe le ſujet de ſa commiſſion, & eſt favorablement écouté. Les *Man-*

(*a*) C'eſt un fait conſtant que les nations Tartares abondent tellement en hommes, qu'il en eſt pluſieurs dans chaque tribu, qui ſe trouvent reduits à un célibat forcé. A la Chine au contraire le nombre des perſonnes du ſexe excéde ordinairement celui des mâles: du moins eſt-il bien certain que parmi le bas peuple, ſur-tout à la campagne, les familles ſe croyant ſurchargées de cette multitude de filles qui leur naiſſent, ont ſouvent la cruauté de les expoſer ſur les grands chemins.

cheoux n'avoient alors ſur pied qu'environ ſept mille hommes qui eurent ordre de partir ; ils promirent de fournir un plus grand nombre de troupes, & furent fideles à leurs engagemens.

Cependant *Ouſankouei* s'étoit mis en marche avec ſes troupes, ſans attendre le retour de ſon envoyé. Il appris dès le ſecond jour la priſe de *Pekin* & la mort déplorable de l'Empereur : mais cette nouvelle qui l'affligea ſenſiblement, ne ralentit point l'ardeur de ſon zele. Ne pouvant plus défendre ſon maître, il voulut au moins le venger, & ſauver les reſtes de la famille Impériale.

Lyſtching inſtruit des projets du Général Chinois, chercha à conjurer cette tempête.

Ouſiang, pere d'*Ouſankouei* ſe trouvoit alors à Pekin, où il goûtoit en paix toutes les douceurs d'une heureuſe veilleſſe. *Lyſtching* le fait venir, & lui ordonne d'écrire à ſon fils de la maniere la plus preſſante, pour l'engager à reſter tranquille dans ſon poſte, au lieu de ſe creuſer un abîme, qui l'engloutiroit lui & ſa maiſon.

Non content de cette démarche, l'uſurpateur fait partir en même temps

un de ſes Officiers, nommé *Tongong*, homme d'un eſprit délié & très-propre à s'inſinuer dans la confiance de ſon adverſaire. Cet envoyé eut ordre d'offrir à *Ouſankouei* les avantages les plus ſpécieux, & même une partie de l'Empire, s'il vouloit renvoyer dans leurs tanieres les *Mancheoux* leurs ennemis communs, & ſe joindre au nouveau Monarque pour pacifier de concert toute la Chine.

Cette double tentative de *Lyſtching* fut également ſans ſuccès. *Tongong* parut devant *Ouſankouei*, qui ne daigna pas ſeulement l'écouter. Il lui ordonna même de ſe retirer au plûtôt, pour n'être pas mis en piéces par des gens, diſoit-il, qui ne voyoient dans lui qu'un infâme miniſtre du meurtrier de leur Souverain. Quant à la lettre de ſon pere, le Général Chinois la reçut avec un grand reſpect: mais par la réponſe qu'il y fit, il ne laiſſa aucun lieu de douter que ſa haine contre le Tyran ne fût implacable. Après quelques tendres reproches qu'il faiſoit à ce bon vieillard ſur ſa trop grande facilité à recevoir la loi d'un ſcélérat & d'un traitre, il finiſſoit par ces mots bien énergiques dans la cir-

conſtance préſente : » Je prévois aſ-
» ſez, que mon entrepriſe aboutira à
» me ſéparer à jamais de vous, &
» j'en ſuis inconſolable : mais je ne
» veux pas vous déshonorer par ma
» lâcheté. Non, quoi qu'il en arrive,
» rien ne pourra me faire tomber les
» armes des mains, que je n'aie au-
» paravant exterminé ce voleur qui a
» cauſé la mort de notre bon maître.

Il ne fut plus queſtion alors de négociations, & il fallut employer les armes. Les troupes du rebelle furent battues plus d'une fois, & les vainqueurs ne tarderent pas à ſe préſenter devant Pekin. Le Tyran ſe vengea de ſa défaite ſur le pere d'*Ouſankouei*, & ſur trois Princes du Sang, dont un étoit l'héritier de l'Empire; après avoir immolé ces illuſtres victimes, il convoqua au Palais tous les Mandarins, leur expoſa en peu de mots ſes prétendus droits au Thrône, promit de travailler deſormais à rendre les Chinois heureux, & ſe fit reconnoître authentiquement pour véritable Empereur de la Chine.

Ouſankouei paroît aux portes de *Pekin* avec une armée de ſoixante mille hommes. Le premier objet qui ſe

préſente à lui, eſt la tête de ſon pere, que l'uſurpateur avoit fait expoſer avec une inſcription des plus infamantes.

A cette vue le Général Chinois jette un grand cri; toute l'armée en fait autant, & le bruit parvient aux oreilles de l'uſurpateur: celui-ci en eſt effrayé, & prend le parti d'abandonner Pekin. On charge par ſon ordre ſur une longue file de chariots des tréſors immenſes qu'il emporte du Palais; il ſort de la ville après avoir mis le feu en pluſieurs endroits de cette Capitale.

L'uſurpateur obligé d'abandonner *Pekin*, raſſembla tout ce qu'il avoit de meilleures troupes, & compoſa une armée de deux cent mille hommes. Le brave *Ouſankouei* ne ſe laiſſa point intimider par le nombre des rebelles, & ne tarda pas à les pourſuivre dans le deſſein de les exterminer. Il y eut un combat ſanglant entre les deux partis. *Lyſtching* ne fut pas vaincu, mais il perdit beaucoup de ſoldats & d'excellens Officiers; ne ſe trouvant pas en état de tenir tête aux ennemis, il fit ſa retraite en bon ordre & ſe retira dans le *Chanſi*.

La fuite de l'Uſurpateur étoit l'ouvrage des Tartares. Ceux-ci furent

d'abord regardés comme les destructeurs de la Tyrannie ; mais les services qu'ils venoient de rendre, ne tarderent pas à causer des inquiétudes. On s'apperçut que ces peuples reprenoient de plus en plus leur ancien goût pour un pays où ils avoient joué un rôle si brillant : comme ils étoient au nombre de quatre-vingt mille hommes, on ne pouvoit employer que les voyes de la persuasion, pour les engager à ne pas faire un plus long séjour dans l'Empire. *Ousankouei*, après un grand repas, entretint en particulier le Prince : il étoit frere de l'Empereur *Taytsong* & s'appelloit *Néchingouang*.

Ce ne fut d'abord qu'un éloge magnifique & sincere de la valeur des Tartares, accompagné des plus vives actions de graces, pour le bon service qu'ils avoient rendu aux Chinois. Venant ensuite adroitement au point capital, *Ousankouei* fit entendre à *Néchingouang* que les Chinois ne pouvoient différer plus long-temps l'accomplissement du traité conclu avec leurs braves alliés ; qu'il le prioit donc de faire défiler ses troupes du côté de *Pekin*, & que là on lui remettroit l'or, l'ar-

gent, les étoffes promiſes, & les jeunes perſonnes deſtinées à augmenter par leur fécondité un des plus vaillans peuples du Monde. » Je ne mets pas » en ligne de compte, ajoûta-t-il, ce » que notre reconnoiſſance doit naturellement nous inſpirer au-delà des » conditions du traité.

Rien ne paroiſſoit plus raiſonnable qu'une pareille propoſition. Le Tartare cependant ne jugea pas à propos de s'y rendre & de la laiſſer ſans replique. Soit que le deſſein de s'établir à la Chine vînt uniquement de ce Prince, ſoit qu'il ne fût là-deſſus que l'interprete des vœux de ſa nation, le *Mancheou* s'étoit attendu au compliment d'*Ouſankouei*, & ſa réponſe étoit toute prête. Les Ecrivains Tartares ont eu ſoin de la conſerver. Elle étoit conçue en ces termes.

» Vous ſçavez, illuſtre Général, » que l'Empire a encore dans ſon ſein » bien des rebelles ; notre retraite » précipitée pourroit les enhardir, juſ» qu'à leur faire reprendre le deſſus. » En ce cas, dites-moi, je vous prie, » de quelle honte ne ſe couvriroit pas

» notre nation pour avoir abandonné
» les Chinois en de ſemblables conjonc-
» tures ?

» Vous me parlez des récompenſes
» dont nous ſommes convenus : mais
» ſçachez que la plus précieuſe à no-
» tre égard, & la ſeule qui nous tou-
» che à préſent, c'eſt de concourir à
» pacifier la Chine. Quant aux con-
» ventions faites à *Chinyang*, votre
» parole nous ſuffit ; & je ſuis bien
» ſûr que nous n'aurons jamais, vous
» & moi, aucune difficulté à ce ſujet.

» Permettez-moi, *Ouſankouei*, de
» vous parler ici avec toute la fran-
» chiſe d'un Tartare: votre unique ſoin
» doit être déſormais de conſommer
» pleinement ce que vous avez ſi bien
» commencé, je veux dire, la ruine
» de *Lyſtching*, & celle de ſon parti.
» Cet uſurpateur a été vaincu, mais
» il n'eſt pas ſans reſſource. J'avoue
» qu'il vous craint, ayant éprouvé
» tant de fois ce que peuvent contre
» lui votre bravoure & votre ſageſſe.
» Cependant à quoi aboutira cette
» crainte de la part d'un homme ſi en-
» treprenant & ſi hardi, ſi ce n'eſt à lui
» faire redoubler ſes efforts, pour rele-

» ver ſa faction, & la rendre auſſi puiſ-
» ſante qu'auparavant ? Actuellement,
» n'en doutez pas, il travaille nuit &
» jour à recruter ſon armée, & vous
» le verrez revenir au combat avec
» tout ce que la Chine a de brigands.

» Agréez donc l'offre que je vous
» fais de mes troupes. Prenez en la
» meilleure partie avec vous, pour
» aller exterminer ces rebelles ; di-
» viſez le reſte en deux grands corps,
» dont l'un ira dans la Province de
» *Chantong* diſſiper les bandits qui la
» déſolent ; & l'autre, ainſi que vous
» paroiſſez le ſouhaiter, ſe rendra aux
» environs de *Pekin*. Un de ces corps
» d'armée, s'arrêtera auprès de la Ca-
» pitale, pour maintenir cette Ville en
» paix ; ſi ſon ſecours eſt néceſſaire ;
» s'il ne l'eſt pas, il prendra le che-
» min de la Tartarie.

Comme on n'étoit pas en état de donner la loi aux Tartares, on fut contraint d'accepter leurs offres qui paroiſſoient fort avantageuſes, mais qui pouvoient avoir des ſuites funeſtes.

Tout s'exécuta donc ſelon le projet du Général *Mancheou* : les Chinois avec les trente à quarante mille Tartares prirent la route du *Chanſi*, ſous

la conduite d'*Ouſankouei* ; le détachement deſtiné pour le *Chantong* ſe mit en chemin de ce côté-là, & le Prince de *Néchingouang*, auteur de cette manœuvre, mena le reſte des *Mancheoux* auprès de *Pekin*.

On n'étoit pas convenu que ce dernier corps ſeroit admis dans la Capitale : mais auſſi ne lui en avoit-on pas interdit l'entrée. Le Général prit ſur lui de l'obtenir de gré ou de force ; il ſe préſenta aux portes de cette Ville, & parut vouloir y loger avec ſes troupes ; il y fut reçu ſans difficulté. On peut dire même que la réception qu'on lui fit, ſembloit avoir l'éclat d'un triomphe. Les habitans ne voyant encore dans les *Mancheoux*, que des alliés fideles & des libérateurs de l'Empire, s'empreſſerent comme à l'envi de témoigner leur reconnoiſſance par toutes ſortes de bons traitemens.

Au bout de quelques jours le Prince Tartare jugeant que les choſes étoient au point où il les vouloit, crut pouvoir exécuter ſon grand deſſein. Sous prétexte de quelque conſpiration formée par un reſte de rebelles cachés dans la Ville, il s'empara des poſtes les plus importans, & ôta

même aux Soldats Chinois la garde des neuf portes, qu'il confia pareillement à ſes *Mancheoux*.

Le peuple ouvrit alors les yeux ; mais il ne put ſe ſouſtraire au nouveau joug qu'on vouloit lui impoſer. Avec dix-huit à vingt mille hommes, *Néchingouang* tout étranger qu'il étoit, fut plus maître dans *Pekin* dès les premiers jours qu'il ſe fut ſaiſi de cette Ville, que ne l'avoient été les derniers Empereurs Chinois avec une multitude immenſe de troupes qu'ils entretenoient dans l'enceinte de cette Capitale.

Les Tartares s'étant emparés de *Pekin* de la maniere que nous venons de dire, *Néchingouang* qui vouloit y établir ſolidement ſa nation, & la rendre par ce moyen maîtreſſe de la Chine, ſe hâta de faire nommer un Empereur *Mancheou*. Il étoit lui-même digne du Thrône, & pouvoit y monter ſans oppoſition, il aima mieux mettre la Couronne ſur la tête d'un de ſes neveux, qui n'étoit âgé que de 7 à 8 ans. On fit venir à *Pekin* le jeune Prince, qui étoit fils d'un des freres de l'Empereur *Taytſong* ; il fut proclamé Empereur des Tartares & des Chinois ſous

le nom de *Tchangti*. La Majesté avec laquelle il reçut les hommages des Grands, & la maniere dont il prononça la harangue que lui avoit dictée son Oncle, enchanterent tous les assistans. Voici le discours du jeune Empereur.

» Si j'ai paru monter avec tant d'assurance sur ce Thrône, & si je le » remplis à vos yeux avec un air de » liberté capable de vous surprendre; » vous Princes, mes Oncles, & vous » Grands Généraux de mes Armées, » ne l'attribuez point, je vous prie, » à un orgueil secret qui m'anime en » ce jour. Je ne présume point de » mon mérite, ni d'une habileté que » je n'ai point. Eh, puis-je ignorer » que je ne suis qu'un enfant? Mon » âge me fait assez sentir que je n'ai » pû être en état de rien faire jus- » qu'ici, qui vous ait engagé à me » donner vos suffrages, & à me choi- » sir pour votre maître. Ce qui me ras- » sure & m'affermit, c'est l'idée que » j'ai de chacun de vous; c'est ce cou- » rage & ces vertus guerrieres, qui » par une suite d'actions héroïques » ont élevé notre petite nation au » point de gloire où nous la voyons

» aujourd'hui. Voilà uniquement d'où
» vient ma confiance & cette hardieſſe
» que vous admirez. Aidé d'une valeur
» auſſi intrépide, & d'une ſageſſe auſſi
» éclairée que la vôtre, il n'eſt rien
» que je ne me promette. Non je ne
» crains pas de me trop flatter, lorſ-
» qu'avec ce ſecours, je me regarde
» déja comme poſſeſſeur de toutes les
» Provinces de ce vaſte Empire. Ne
» croyez pas cependant que j'ambi-
» tionne tant de puiſſance pour moi
» ſeul: je ne la déſire que comme un
» moyen de pacifier les peuples, de
» récompenſer dignement votre vertu,
» & de vous témoigner à tous ma re-
» connoiſſance.

Le jeune Empereur déclara enſuite, que, ſon âge ne lui permettant pas de gouverner encore par lui-même, il avoit jugé à propos d'établir un Conſeil de Régence, compoſé de quatre de ſes Oncles, & que *Néchingouang* y préſideroit.

Quelque temps avant la proclamation du Monarque *Mancheou*, les Mandarins de la Province de *Kiangnan* s'étant aſſemblés à *Nankin*, avoient cru que pour ſauver la Chine, il n'y avoit rien de mieux à faire que de lui don-

ner un Souverain de leur nation. L'embarras étoit seulement de bien choisir parmi les malheureux Princes de la Maison Impériale qui avoient échappé à la fureur de *Lyssching*. Après de longues délibérations ils s'arrêterent au Prince de *Fou*, arriere petit-fils d'un frere de l'Empereur *Chintsong*.

L'Empire offert dans les circonstances où il se trouvoit alors, n'avoit rien de fort attrayant : le Prince de *Fou* l'accepta néanmoins au bout de trois jours qu'il avoit pris pour se déterminer. Il espéra sans doute que le feu de la rébellion une fois éteint, à l'aide des Tartares mêmes ses ennemis, on verroit les Chinois revenir peu-à-peu à lui, comme au seul légitime Maître de la Chine.

Les *Mancheoux* tacherent de gagner le brave *Ousankouei* qui les avoit attirés à la Chine, & qui ne les voyoit qu'avec douleur maîtres de ce puissant Empire. Les honneurs & tous les égards qu'on affectoit d'avoir pour lui, ne furent point capables pour lors d'ébranler cette ame généreuse. L'image de sa patrie asservie sous un joug étranger, lui faisoit sentir l'imprudente démarche qu'il avoit faite, en appellant les

Tartares à ſon ſecours ; & de ces réflexions chagrinantes naiſſoit un violent deſir de ſe venger d'eux avec éclat. Déjà il avoit ceſſé de pourſuivre les rebelles, pour s'appliquer uniquement aux moyens de ſe dégager des *Mancheoux* qu'il avoit dans ſon armée.

Lyſtching inſtruit des ſentimens du Général Chinois, ſe flatta de pouvoir en tirer avantage. Ses troupes venoient d'abandonner le *Chanſi*; il les y fit rentrer tout à coup, & vint ſe camper auprès de l'Armée Chinoiſe.

» Pour qui donc travaillez-vous, *Ou-*
» *ſankouei* ? lui fait-il dire adroitement par un Mandarin de confiance, qui avoit feint d'abjurer le parti des rebelles. » Eſt-ce pour aſſujettir la Chine
» à de vils *Mancheoux*, que le Ciel
» vous a fait ſi grand Capitaine ? Vos
» vertus, vos exploits vous rendent
» digne du Thrône, & on ſe joue de
» vous. Une troupe de ſoldats mer-
» cénaires entreprend de vous faire
» la loi, & veut vous donner un en-
» fant pour maître. Vous déteſtez les
» auteurs de cette indigne manœuvre ;
» mais ſoyez bien ſûr qu'ils vous dé-
» teſtent encore plus eux-mêmes, par-
» ce qu'ils vous ont offenſé cruelle-

» ment, & qu'ils vous craignent. Ou-
» bliez donc le paſſé, & penſez à l'a-
» venir. *Lyſtching*, après tout eſt bon
» Chinois : il joindra volontiers ſes
» troupes aux vôtres, pour exterми-
» ner vos ennemis communs. Vos jours
» à ce prix ſeront en ſûreté, & la
» Couronne ſera un jour la récompen-
» ſe de votre ſageſſe. Le Général Chi-
» nois outré de colére de voir un ſcé-
» lérat oſer prétendre à ſa plus inti-
» me confiance, ne penſa plus qu'à
» pourſuivre ſans relâche cet infâme
» chef de Brigands.

Non ſeulement il renonça au deſſein de ſe ſéparer des Tartares, mais les voyant ſi bien affermis dans l'Empire qu'il ſeroit impoſſible de les en chaſſer, ſans inonder la Chine de ſang, il s'unit à eux plus étroitement que jamais. *Lyſtching* de ſon côté entierement déchu de ſes eſpérances, ſortit au plutôt de *Chanſi*.

On le pourſuivit vivement. Il perdit une bataille, & fut contraint de chercher un aſyle dans un pays de montagnes. C'étoit-là que le Ciel l'attendoit pour le punir de ſa rébellion & de tous ſes brigandages. Un jour qu'il voulut ſortir de ſa retraite, avec trois

ou quatre de ſes compagnons qui alloient acheter des vivres dans un village voiſin, les payſans du lieu ſoupçonnerent à la mine de ces inconnus, que c'étoient quelques-uns de ces fameux rebelles, qu'on pourſuivoit depuis quelques mois. Ils les arrêterent ſur ce ſoupçon ; & couperent la tête au plus apparent de ces priſonniers. C'étoit *Lyſtching* lui-même. Ainſi périt cet homme qui s'étoit ſignalé par des talens ſupérieurs & par de grands crimes.

La mort du Chef des rebelles ne rétablit pas la tranquillité de l'Empire. Il reſtoit encore bien du ſang à répandre, pour aſſurer aux Tartares la poſſeſſion paiſible du pays qu'ils avoient uſurpé.

La Chine avoit alors deux Empereurs. Celui qui faiſoit ſa réſidence à *Nankin*, étoit un Monarque d'une indolence extrême, grand amateur des plaiſirs de la table, & qui paroiſſoit entierement déplacé ſur le Thrône, où on l'avoit fait monter comme malgré lui. Un Prince de ce caractere pouvoit-il ſe ſoutenir long-tems contre la puiſſance des Tartares ? Ceux-ci ſe trouverent bien-tôt aux portes de *Nankin*,

& en état de s'emparer de cette Capitale. Le Monarque Chinois n'eut d'autre parti à prendre que de sortir promptement de la Ville, accompagné d'un petit nombre d'Officiers de sa maison.

Parmi les Mandarins qui s'étoient livrés aux *Mancheoux*, il s'en trouva un, qui voyant le Général Tartare très-affligé d'avoir manqué l'Empereur fugitif, l'assura qu'on pourroit encore atteindre ce Prince, si on se hâtoit de le poursuivre. On lui en donna aussitôt la commission ; & cette ame basse l'accepta sans balancer. La maniere dont il s'y prit, ne pouvoit être plus prompte : aussi atteignit-il son malheureux Maître, lorsqu'il entroit dans un bateau pour descendre le fleuve de *Kiang*, & gagner en peu d'heures la mer. Déjà les Cavaliers Tartares qui avoient accompagné le perfide Mandarin mettoient pied à terre, pour aller se saisir de leur proie, lorsqu'on vit un des plus fidéles Officiers du Prince le prendre par le milieu du corps, & se jetter avec lui dans le fleuve.

La fin tragique de l'Empereur de *Nankin* ne fut pas plutôt sçue dans le *Chekiang*, que les Mandarins de cette Province se crurent en droit de lui nommer

nommer un ſucceſſeur. Ils s'aſſemblerent à cet effet à *Hangcheou*, & jetterent d'abord les yeux ſur le Prince de *Longan*, de la famille Impériale des *Mings*, qui réuniſſoit dans ſa perſonne tous les divers genres de mérite qu'on peut deſirer dans un Souverain : ſur-tout un fond de bonté extraordinaire, qu'il porta juſqu'à l'héroïſme. Mais plus ce Prince avoit de ſageſſe, & moins étoit-il diſpoſé à ſe charger d'un auſſi peſant fardeau que l'étoit l'Empire Chinois dans les conjonctures où l'on ſe trouvoit. Son refus fut invincible ; & tout bien fondé qu'il étoit, il devint utile aux *Mancheoux*.

Ces Tartares animés plus que jamais à avancer le grand ouvrage de la conquête de la Chine, venoient de ſoumettre en moins de deux mois toute la Province de *Kiangnan*. De-là il leur fut aiſé de pénétrer dans celle de *Chekiang*, où bien des Villes qui auroient pû ſe défendre, ſe rendoient ſans aucune réſiſtance, voyant qu'il n'y avoit aucun Empereur de la Nation Chinoiſe ſur qui elles puſſent compter, tant que le Prince de *Longan* s'obſtineroit à refuſer la Couronne. Mais le grand objet des Tartares

étoit la ſoumiſſion de *Hangcheou*. Ils s'en approcherent après avoir réuni leurs forces : & l'inveſtirent avec le plus grand ſoin. Comme le Prince de *Longan* étoit enfermé dans cette Ville, toute leur attention fut d'empêcher qu'il ne leur échappât, ou que les Chinois, dont il étoit l'idole, ne réuſſiſſent à le ſecourir.

Ce Prince ne s'attendoit cependant à aucun ſecours ni du *Chekiang*, ni des Provinces voiſines ; & ſur cela il prit ſon parti. » Votre valeur, « dit-il aux principaux Officiers de *Hangcheou* qu'il avoit aſſemblés chez lui, » peut bien retarder pendant un tems » conſidérable la priſe de cette Ville, » mais elle ne peut l'empêcher abſolu- » ment Il nous faudroit beaucoup plus » de monde que nous n'en avons, avec » un eſpoir bien fondé d'être ſecourus » tôt ou tard. Or je vous le demande, « mes amis, de qui pouvons-nous rai- » ſonnablement eſpérer quelque ſe- » cours? Les Princes de ma famille ſont » jaloux, vous le ſçavez, de ce peu » de réputation que j'ai acquis, & cha- » cun d'eux ambitionne avec avidité le » thrône chancelant que vous m'avez » offert. Il eſt donc ſûr que nous ſuc-

» combe-rons ſous les efforts des *Man-*
» *cheoux* ; & que cette grande Ville
» ſera ruinée, ſi nous nous obſtinons
» à la défendre. J'avoue qu'à préſent
» même nous ne ſommes pas ſans dan-
» ger, & que l'ennemi eſt furieuſement
» irrité contre nous, voyant qu'au lieu
» de lui ouvrir nos portes, nous avons
» paru diſpoſés à lui réſiſter. On aſſure
» même que le Général Tartare a pro-
» teſté hautement qu'il s'en vengeroit
» avec éclat. Ne craignez rien cepen-
» dant : votre ſang & celui de ce bon
» peuple me ſont plus chers que ma
» propre vie ; j'ai un moyen ſûr d'em-
» pêcher qu'on ne le répande. Je me
» charge en un mot d'appaiſer les *Man-*
» *cheoux*.

Ce diſcours prononcé avec un grand air de tendreſſe, & écouté les larmes aux yeux, fut ſuivi d'un trait de généroſité de la part de ce Prince, capable de l'immortaliſer à jamais parmi les Chinois. Il monta à l'heure même ſur une des tours du rempart, & ayant fait un ſigne de paix, il demanda à parler au Général Tartare. Celui-ci ayant auſſi-tôt paru, le Prince de *Longan* ſe nomma. Il offrit de rendre inceſſamment la Ville, & de ſe livrer

entre ſes mains, s'il vouloit promettre avec ſerment de ne faire aucun mal aux Mandarins, aux ſoldats & aux habitans. Le *Mancheou* fit le ſerment, & les portes ayant été auſſi-tôt ouvertes, le Prince alla ſe mettre au pouvoir des Tartares.

La conduite qu'ils tinrent à ſon égard eſt inexcuſable. Ils garderent exactement la parole qu'ils avoient donnée au ſujet des Mandarins, de la garniſon & des Bourgeois de *Hangcheou*; mais ſous prétexte que ce généreux Prince n'avoit rien demandé pour lui-même, & qu'il importoit d'ailleurs au bien général des Tartares qu'un Prince de ce mérite ne ſurvécût pas au déſaſtre de ſa Dynaſtie, ils le firent mourir peu de jours après. La plûpart des Mandarins honorerent ſes funérailles d'une étrange façon : ce fut en s'étranglant eux-mêmes.

Le ſort des deux Princes que les Chinois avoient voulu élever ſur le thrône, ne pouvoit être plus déplorable. Leur tragique deſtinée n'empêcha pas le Prince de *Tang* de prendre le titre d'Empereur. Quelques Provinces le reconnurent, mais le Prince de *Tou*, qu'il ſollicita long-temps, lui

refusa toujours son hommage. Le sentiment de ce dernier étoit, que pour détruire peu-à-peu la formidable puissance des Tartares, il falloit commencer par se bien unir les uns aux autres, & agir en tout de concert, sans ambition & sans jalousie. Dans cette vue, il prit la qualité de Protecteur des Chinois, & il engagea un autre Prince de sa Maison, très-accrédité dans le *Kiang si*, à en faire autant de son côté. Ainsi la Chine eut tout à la fois deux Empereurs, l'un *Mancheou*, & l'autre Chinois; outre deux Protecteurs indépendans de ces deux Monarques. C'étoit plus qu'il n'en falloit certainement pour augmenter les troubles de cet Empire, & en achever la désolation.

Il est quelquefois dangereux de vouloir abolir chez une Nation vaincue d'anciens usages, auxquels elle est fortement attachée. Les Tartares en firent la funeste experience. Dans quelques-unes des Provinces de l'Empire, ils publierent un ordre qui obligeoit les Chinois de se couper les cheveux à l'imitation des *Mancheoux*. Cette Ordonnance produisit dans tous les esprits une étonnante révolution. Un peu-

ple qui s'étoit vû ravir ſans beaucoup de peine l'Empire & la liberté, n'enviſagea qu'avec horreur la perte de ſa chevelure. Le déſeſpoir eut bientôt armé les Chinois. Ils reſolurent de ſacrifier leurs vies pour la conſervation de leurs cheveux. Guidés par la fureur, ils fondent ſur les Tartares, & en font un horrible carnage. S'ils avoient ſçu profiter de ce ſuccès, peut-être auroient-ils pû tout à la fois conſerver leur chevelure, & rentrer en poſſeſſion de leur Empire.

Les Tartares eurent bientôt reparé la perte qu'ils venoient d'eſſuyer. De nouvelles conquêtes étendirent leur domination. L'Empereur de la Chine voyant ſes affaires déſeſperées, prit le parti d'abandonner ſa Capitale, & de ſe retirer dans le *Kiangſi*, dont les habitans continuoient toujours de lui être attachés. Mais ſa fuite vint de ſi bonne heure à la connoiſſance des *Mancheoux*, que leur Général ne deſeſpéra pas de pouvoir encore ſe ſaiſir de ce Prince, s'il le faiſoit pourſuivre ſur le champ. Les cavaliers qu'on mit à ſes trouſſes, l'atteignirent effectivement à *Tingcheou*; & c'eſt-là que ce Monarque fugitif ſe voyant près de tom-

ber entre leurs mains, ſe jetta dans un puits, où il ſe noya.

Tout le Foukien fût bientôt ſoumis au pouvoir des vainqueurs ; ainſi la campagne ne pouvoit être plus glorieuſe qu'elle le fut pour les Tartares. Les progrès de ces Conquérans & la ſévérité dont ils en uſoient avec ceux qu'on prenoit les armes à la main, n'empêcherent pas une double élection qui ſe fit en deux différens endroits. La premiere fut faite à *Koantcheou*, Capitale du *Koantong*, dans la perſonne d'un frere cadet du dernier Empereur, dont je viens de rapporter la fin tragique ; & la ſeconde à *Chaotcheou* dans la même Province, en faveur du Prince de *Yongming*, le plus proche parent de *Hoaitſon*, ce Monarque infortuné de toute la Chine, qui avoit été réduit à ſe donner la mort. *Yongming* eut la modeſtie de refuſer le titre pompeux d'Empereur, diſant qu'il ſe contentoit de celui de Roi ou de Prince de *Kouei* ; & c'eſt ſous ce dernier nom que je le déſignerai dans la ſuite de cette hiſtoire.

Ces deux nouveaux Souverains, au lieu de ſuſpendre leur animoſité pour un tems, de s'entendre l'un l'autre,

& d'unir leurs forces contre l'ennemi commun, ſe firent bientôt une rude guerre. Le principal appui du Prince de *Kouei*, & l'ame de ſon parti étoit un ſage & vaillant Chrétien, Viceroi du *Koangſi*; appellé *Kiukeſſe*, & nommé au baptême *Thomas*. Ce Miniſtre conſeilla d'abord à ſon Maître de faire quelques avances auprès de ſon Compétiteur, en lui notifiant ſon élection; mais l'Envoyé fut très-mal reçu. A peine même étoit-il ſorti de l'audience, qu'on ſe ſaiſit de ſa perſonne, & qu'on le mit à mort ſans autre forme de procès.

La Cour de *Koanteheou*, après un attentat ſi horrible contre le droit des gens, s'attendit bien que le Prince de *Kouei* ne tarderoit pas à s'en venger. Elle voulut prévenir ſes ennemis, & levant auſſi-tôt une grande armée, on la fit partir pour *Chaotcheou*. Dès les premiers jours de ſa marche, elle rencontra les troupes du Prince de *Kouei*, qui mieux compoſées & mieux conduites, la battirent à platte couture. C'étoit autant qu'il en falloit pour avancer les affaires des *Mancheoux*. A la premiere nouvelle de cette défaite, leur Général *Lychin-*

tong, Officier Chinois, qui s'éoit jetté dans le parti dominant, s'approcha de *Koantcheou* à la tête d'un grand corps de troupes. Les meſures qu'il prit pour couper les vivres à cette grande Ville, & les menaces qu'il fit aux habitans des plus violentes exécutions militaires, les engagerent à ſe ſoumettre le jour même qu'il leur en fit la ſommation. Depuis ce temps-là il n'eſt plus parlé dans l'hiſtoire du prétendu Empereur, frere du Prince de *Tang*.

La priſe d'une Place auſſi importante que l'étoit *Koantcheou*, produiſit l'effet qu'on en devoit attendre, qui étoit d'enflammer toujours de plus en plus l'ardeur des Tartares, & d'augmenter la confiance de leur Général. Auſſi vint-il tout de ſuite ſe préſenter devant *Chaoking*, où le Prince de *Kouei* ſembloit avoir fixé ſon ſéjour. Comme la Ville étoit forte par ſa ſituation, & que tout s'y trouvoit en bon état, le Viceroi *Thomas* conſeilla au Monarque de s'y arrêter, & d'y courir les riſques d'un long ſiége : *d'autant plus*, lui écrivoit-il, *que dans les circonſtances où nous ſommes, votre Majeſté ne peut en trop faire pour ſe mettre en ré-*

putation de valeur, rien ne contribuant plus à relever le courage des troupes que la préſence & la hardieſſe du Souverain.

Mais cette ſage remontrance fut en pure perte. La timidité des Eunuques prévalut ſur les hardis conſeils du Miniſtre, & le Prince de *Kouei* alla ſe refugier inceſſamment à *Ooutcheou* dans le *Koangſi*. Le Général Tartare qui avoit principalement en vue de ſe ſaiſir de la perſonne de ce Prince, le ſuivit bientôt dans ſon aſyle, & ayant trouvé à ſon arrivée que le Monarque Chinois en étoit ſorti, il ſongea à prendre cette Ville: celui qui commandoit dans la Place, lui en fit ouvrir les portes le jour qu'ils'y préſenta, & toute la garniſon ſe livra aux *Mancheoux*.

Un ſi pernicieux exemple ne fit point d'impreſſion ſur *Tinkouéſeou*, Général des troupes du Prince de *Kouei*. Les Tartares mirent tout en œuvre pour le gagner; mais il rejetta leurs offres avec tant de hauteur, qu'ils en furent vivement choqués. Ils ſe mirent auſſi tôt en marche, & vinrent l'attaque ſur les bords du *Taho*. Le combat fut opiniâtre & ſanglant. Le brave *Tinkouéſeou* y fut tué; & ſon Lieutenant, dans la crainte que cette mort répan

due parmi les ſoldats ne ralentît leur courage, fit prudemment ſonner la retraite. Il la fit en très-bel ordre, ſans que l'ennemi oſât l'attaquer.

Peu de temps après les Tartares prirent la réſolution de venir aſſiéger *Kouelin*, Ville Capitale du *Koangſi*. Le Prince de *Kouei* y étoit avec toute ſa Cour; mais à peine eut-il appris que l'ennemi approchoit, qu'on le vit encore ſe retirer honteuſement. Il confia la défenſe de cette importante Place au brave Vice-Roi *Thomas*, qui força les ennemis à lever le ſiége, & les battit en pluſieurs occaſions.

Le ſuccès de cet habile Général détermina quelques-uns des principaux Seigneurs de l'Empire, à quitter le ſervice des Tartares, & à embraſſer les intérêts du Prince de *Kouei* qu'on regardoit comme le légitime Souverain de la Chine.

Il y avoit auſſi dans la Province de *Foukien* un *Bonze*, qui pendant ſa jeuneſſe s'étoit fort diſtingé dans les troupes par ſa bonne conduite & par ſa valeur. Las de gémir nuit & jour dans ſon monaſtere ſur les malheurs de ſa patrie opprimée, il voulut la délivrer du joug des Tartares. Per-

ſonne ne ſe défioit de ce ſolitaire, qui ſous prétexte de promener en divers lieux ſes petites idoles, parcourut impunément tout le *Foukien*, & s'y fit des partiſans en grand nombre.

Il en vint même juſqu'à intéreſſer dans ſon projet le plus dangereux ennemi qu'euſſent les *Mancheoux*, le plus capable de déranger leurs affaires, & de produire une révolution en faveur du Monarque Chinois. C'étoit l'Amiral *Chinchikong*, fils d'un fameux Corſaire, qui avoit rendu de grands ſervices aux Tartares. Aſſuré d'avoir en ſa diſpoſition les forces navales de ce Marin, le *Bonze* guerrier ne vit pas plutôt les deux Provinces de *Koantong* & de *Kiangſi* révoltées contre l'Empereur, qu'il leva le maſque à ſon tour, & ſe mit ſans aucun ſcrupule à la tête des troupes qui venoient le joindre. En très-peu de temps la Province entiere fut ſi ébranlée, qu'on la regarda comme perdue pour les Tartares, & preſque acquiſe au Prince de *Kouei*.

Quand on eut appris à *Pekin* la perte de ces trois Provinces, preſque tous les *Mancheoux* commencerent à déſeſpérer de la conquête de la Chine, au-

moins en entier. Cependant le Conſeil de Régence, ou plutôt *Néching-ouang* qui en étoit l'ame, n'en perdit rien de ſon ardeur à pourſuivre l'entrepriſe, ni de l'eſpoir qu'il avoit de la faire heureuſement réuſſir.

Il employa pour l'exécution de ſes grands deſſeins, tous les moyens que la plus adroite politique peut ſuggérer, & il ne fallut à ce Prince qu'environ deux années, pour remettre les affaires de la Nation ſur le bon pied, & pour rendre le jeune Empereur ſon neveu, maître abſolu de toute la Chine.

Les Chinois eurent le malheur de perdre par divers accidens quelques-uns de leurs meilleurs Généraux, & entr'autres le *Bonze*, qui s'étoit mis à la tête des armées, & qui montra des talens militaires, qu'on ne devoit pas naturellement attendre d'un homme élevé dans l'obſcurité d'un Cloître. La perte de tous ces braves Commandans n'empêcha pas les Chinois de réſiſter encore quelque temps à la puiſſance des *Mancheoux*.

Pluſieurs Mandarins, ennemis de la nouvelle domination, formerent un parti conſidérable & ſe révolterent ou

vertement. Ils publierent contre les Tartares un manifeſte, qui fit une impreſſion étonnante ſur les eſprits. Toutes les Villes du *Chanſi* ſecouerent le joug, & plus de cent mille hommes prirent les armes pour attaquer les fiers Conquérans de l'Empire Chinois. Ce ne fut qu'après bien du ſang répandu que les *Mancheoux* vinrent à bout de diſſiper le parti qui s'étoit formé contre eux.

La révolte du *Chanſi* fut plus difficile à appaiſer : voici ce qui l'occaſionna. Le jeune Empereur des Tartares, approchant de ſa quatorziéme année, la Régence penſa à le marier, & jetta les yeux ſur la fille d'un Prince *Mongou*, puiſſant par lui-même, & très-accrédité dans ſa Nation. La politique étoit bonne, puiſqu'on intéreſſoit par-là les *Mongoux* aux progrès des armes tartares, & à la conquête entiere de la Chine. Un des premiers Seigneurs de la Cour, ſuivi d'un nombreux cortége, partit de *Pekin*, pour aller faire la demande de la Princeſſe, & arriva à *Tahytong*, dans le *Chanſi*, où les jeunes gens de ſa ſuite firent d'abord beaucoup de déſordre. L'excès alla ſi loin, qu'ils eurent

l'impudence d'enlever la fiancée d'un des plus apparens de la Ville ; action inouïe jusqu'alors parmi les Chinois.

Le Gouverneur de la Ville ne fut pas plutôt informé de l'enlevement de cette jeune personne, qu'il courut à l'hôtel de l'Ambassadeur pour lui porter ses plaintes, & pour demander raison de cette insulte. Mais ce *Mancheou* étoit jeune lui-même, étourdi & un peu libertin : il ne fit que rire de l'aventure. *Kiansay* au contraire (c'étoit le nom du Gouverneur Chinois) pouvoit être regardé comme un des plus graves Mandarins qu'il y eût dans l'Empire, ferme dans ses résolutions jusqu'à l'opiniatreté, & par-là incapable absolument de se payer d'un prétendu bon mot. Il insista donc avec force sur la punition que méritoient les coupables, & malheureusement on lui répondit toujours sur le même ton ; c'est-à-dire, en plaisantant beaucoup sur l'embarras du pauvre fiancé. *Il n'est point question*, répondit brusquement le Mandarin, *ni du fiancé, ni de l'embarras où il se trouve : il s'agit de ma Ville qui veut avoir justice de l'insolence de vos gens. Puisque vous refusez de la*

lui rendre, je me charge de cette commiſſion.

Il ſort à ces mots, ordonne aux habitans de s'armer, & s'étant mis à leur tête, il va faire main-baſſe ſur toute la ſuite de l'Ambaſſadeur.

Ce maſſacre n'étoit qu'un foible prélude des deſſeins vindicatifs du Gouverneur. Il diſtilla tout le venin de ſa haine dans un violent manifeſte qu'il publia bientôt, & dans lequel les *Mancheoux* étoient repréſentés comme autant de monſtres, qu'on ne pouvoit laiſſer vivre à la Chine ſans être reſponſables de leurs excès, & ſe rendre auſſi coupables qu'eux. La honte de leur origine, leur dépendance de l'Empire Chinois, l'époque de leur rébellion encore récente, les ravages affreux qu'ils avoient faits en différentes Provinces, leur perfidie à l'égard d'*Ouſankouei*, l'ambition de leurs Chefs, l'inſolence de leurs ſoldats, les mœurs féroces de leur Nation, tous ces traits réunis donnoient effectivement une idée horrible de ces Conquérans. On finiſſoit par une exhortation pathétique à tous les Chinois, afin qu'ils euſſent à ſe rendre inceſſamment auprès de *Kianſay*, qui étoit réſolu de périr

dans cette guerre, ou de la terminer avec ſuccès, par la ruine entiere des tyrans.

Ce libelle produiſit, comme on le ſouhaitoit, une étrange agitation dans le *Chanſi*, & le rebelle Gouverneur ſe vit bientôt à la tête d'une forte armée, à qui il communiqua toutes ſes fureurs. Il fit plus ; un de ſes confidens alla de ſa part à la Cour du Prince *Mongou*, dont la fille étoit deſtinée au jeune Empereur ; avec ordre de ne rien oublier pour gagner entierement ce Tartare. L'envoyé étoit habile, & ſa négociation réuſſit. Il tourna ſi bien l'eſprit du *Mongou*, qu'il tira de lui une double promeſſe, de rompre abſolument avec les *Mancheoux*, en leur refuſant la Princeſſe qu'ils demandoient, & de venir en perſonne dans le *Chanſi* avec le plus de troupes qu'il pourroit lever parmi ſes vaſſaux, ou chez ſes voiſins.

Le Conſeil de Régence comprit d'abord tout ce qu'il y avoit de dangereux dans cette révolte, & en particulier dans l'intrigue des révoltés avec les *Mongoux*. Une bonne partie des troupes Impériales étoit de cette Nation Tartare ; qui avoit envahi au-

trefois, & poſſédé long temps l'Empire de la Chine; rien n'étoit donc plus naturel que de voir l'ambition de ce peuple ſe réveiller ſubitement à l'occaſion des troubles du *Chanſi*, Province limitrophe des *Mongoux*, où ils étoient aſſurés d'être reçus. Auſſi le premier ſoin de *Néchingouang* fut-il d'écarter, à quelque prix qu'il en dût coûter, la tempête qui ſe formoit de ce côté-là.

Il commença par rompre l'alliance que les Chinois venoient de faire avec les *Mongoux*; il fit enſuite marcher une groſſe armée contre les rebelles. *Kianſay* attendoit les Tartares de pied ferme. Il leur livra bataille, & remporta deux victoires complettes. Le Prince Régent fut obligé de ſe mettre lui-même en campagne; il évita prudemment le combat, & eut ſoin de ſe bien retrancher, dans le deſſein de laſſer ſes ennemis. Cette manœuvre ne plut pas à tout le monde, & les troupes furent ſouvent expoſées à perdre patience. *Adieu donc, Mancheoux*, leur crioit-on ſans ceſſe du camp ennemi, *vous voilà ſur votre départ, bientôt vous reverrez vos chaumieres. Ne manquez pas d'emmener votre petit Empereur; il*

ſt temps de le marier, & nos fiancées ne ont pas plus pour lui que pour vous.

Il eſt certain qu'un Général moins erme & moins maître de ſes troupes, uroit été contraint de céder tôt ou ard à l'impreſſion que ces miſérables ropos faiſoient dans l'armée. Com- ien de batailles perdues en toutes ſortes le pays, pour avoir été données à con- re-temps par des Généraux très-verſés ans leur art, mais incapables de ré- iſter aux clameurs des ſoldats! *Néching- uang* n'étoit pas homme à échouer ontre cet écueil : & il perſévera dans a manœuvre tout le temps qu'il la ugea utile à ſon projet.

Les Tartares eurent bientôt lieu l'approuver la conduite de leur Gé- éral. *Kianſay* avoit beaucoup fati- ué ſes troupes par des marches & es contre-marches ; les ſubſiſtances ommençoient à lui manquer. La ſai- on devenoit rude, & il ſe voyoit me- acé d'une déſertion générale. Son Ar- ée fut bientôt détruite, & il ne lui eſta d'autre parti à prendre que de ſe érober à la vengeance des Tartares.

Le plus odieux de tous les enne- is qui s'éleva contre les *Mancheoux*, toit un Tyran nommé *Chanhienchong*.

Son caractère dominant étoit une cruauté réfléchie, & supérieure à celle des Nérons & des Attilas. Ce scélérat ravagea d'abord le *Houkouang*, où durant plusieurs jours il fit jetter dans la riviere les habitans d'une grande Ville, dont il venoit de se rendre maître. La colere n'eut point de part à cette action féroce : *Chanhienchong* ne vouloit que s'amuser, en se donnant le plaisir barbare de voir ces malheureux aux prises avec les flots, ou avec ses soldats, qui armés de lances, bordoient le rivage des deux côtés.

Du *Houkouang* il passa dans le *Séchuen*, & le soumit tout entier. Il y prit même le titre de Roi. Quelques jours après sa prétendue élévation au Thrône un des Eunuques de son palais, en lui adressant la parole, oublia de le traiter de Majesté. Cet oubli, tout involontaire qu'il étoit, fut sur le champ puni de mort ; & quelques Eunuques ayant paru sensibles au malheur de leur confrere, le Tyran indigné en prit occasion de les proscrire tous : on en égorgea plus de trois mille dans le *Séchuen*

Ennemi mortel des lettres & des lettrés, il mit tout en œuvre pour

rendre ſes ſujets auſſi ignorans que lui. Un de ſes Officiers lui ayant mis en main, je ne ſçais quel projet de réforme pour les troupes, qui marquoit de la réflexion & de l'étude, *Chanhienchong* pour toute réponſe le fit maſſacrer dans le moment; & la raiſon qu'il apporta pour juſtifier ce cruel arrêt, c'eſt qu'il n'aimoit pas les cenſeurs, qu'il craignoit les nouveautés, & qu'on devoit s'en tenir aux anciens uſages. Il fit plus : afin de n'être pas expoſé à recevoir jamais de pareilles leçons, il voulut aller à la ſource du mal, & voici comment il s'y prit.

Dans une Ordonnance qu'il publia, il eut le front d'attribuer tous les maux qui déſoloient la Chine, à l'ignorance de ceux qui étoient en charge. Sur quoi il commandoit bien ſerieuſement à tous les lettrés du *Séchuen* de s'appliquer mieux qu'ils n'avoient fait juſqu'alors à la lecture des bons livres, & de ſe tenir prêts à comparoître devant lui à un certain jour qu'il déterminoit, pour être examinés par lui-même. Plus de trente-deux mille lettrés ſe rendirent dans le lieu qu'on leur avoit preſcrit. A peine furent-ils aſſemblés dans la vaſte enceinte des

jardins du palais, que *Chanhienchong* ayant paru, ſe mit à parcourir les rangs. Mandarins, Docteurs, Bacheliers, &c. tous furent taxés d'ignorans. Ces injures n'étoient que le prélude du traitement cruel qu'on leur préparoit. Bientôt une troupe de ſoldats fondit ſur ces malheureux, & les maſſacra impitoyablement.

L'ordre des *Hochangs* ne tarda pas à être traité d'une maniere auſſi cruelle. *Chanhienchong* apprit qu'un de ces Moines idolâtres s'étoit exprimé ſur ſon compte avec plus de liberté qu'il ne convenoit. Il ſoupçonna tout le corps d'avoir à peu près les mêmes ſentimens, & dès-lors il jura ſa perte. Le Tyran feignit d'abord une grande dévotion à l'idole *Fo*; & ſur le bruit qu'il vouloit lui faire un ſacrifice pompeux, tel que la Chine n'en avoit jamais vû de ſemblable, on vit les *Hochangs* jeunes & vieux ſe mettre en campagne de tous les déſerts du *Séchuen*, pour accourir en foule au lieu marqué. Le ſacrifice commença, en effet le jour même de leur arrivée; mais ces pauvres ſolitaires en firent les frais: vingt-cinq mille & plus furent égorgés aux pieds de l'idole.

Prodigue envers ſes ſoldats, & familier à l'excès avec le moindre d'entr'eux, *Chanhienchong* exigeoit des uns & des autres, qu'ils paruſſent toujours dans la gaieté. Un ſigne de triſteſſe, le nuage le plus léger étoit mis au nombre des plus grands crimes que le Tyran ne pardonnoit jamais. Auſſi en coûta-t-il la vie à pluſieurs pour avoir péché en ce point, c'eſt-à-dire pour s'être préſentés devant lui avec un air ſombre. Il s'autoriſoit dans cette pratique biſarre, par le prétexte de couper racine aux conſpirations & autres révoltes: les ſeuls eſprits mélancoliques étant capables ſelon lui, de former & de bien conduire un complot. Une précaution ſi exceſſive, pour ne pas dire extravagante, fut extrémement utile à ce brigand, & ne laiſſa pas que de lui attacher bien des ſcélerats.

Cependant il éprouva que l'attachement qu'on a pour un Tyran, n'eſt pas à beaucoup près auſſi ſolide qu'il le ſuppoſoit. Informé que les Tartares ſe raſſembloient peu à-peu dans le *Chanſi*, il s'attendit à les avoir bientôt ſur les bras, & il voulut les prévenir. Il fit

donc un gros détachement qui devoit aller occuper *Hanchong*, Place forte par ſa ſituation, que les *Mancheoux* ne pouvoient éviter en prenant la route du *Séchuen*. Le Commandant & les ſoldats de cette troupe ne ſe virent pas plutôt loin de l'armée, qu'ils prirent la réſolution de ſe donner aux Tartares, & ce fut pour eux en effet que le détachement s'empara de *Hanchong*.

Cette nouvelle portée à *Chanhien-chong* le rendit furieux : il y trouva une occaſion de ſatisfaire ſa cruauté, & il la ſaiſit. Ces déſerteurs étoient pour la plûpart de *Chingtou*, Capitale du *Séchuen* : c'en fut aſſez pour décharger ſa colere ſur les habitans de cette Ville. Il les fit ſortir par différentes troupes, hommes, femmes, enfans, ſous prétexte de les transférer ailleurs ; & chaque troupe ayant été conduite en un lieu étroit, à quelque diſtance de la Ville, on les y égorgea toutes ſucceſſivement durant pluſieurs jours. Les Hiſtoriens aſſurent que le nombre des malheureux qui périrent à cette cruelle boucherie, monta à plus de ſix cens mille.

Le reſte de la Province eut bientôt ſon

ſon tour. La Cavalerie de *Chanhien-chong* ſe répandit comme un torrent dans les divers quartiers du *Séchuen*, mettant tout à feu & à ſang, coupant les arbres, rompant les digues, & faiſant de ce pays un vaſte déſert. La plûpart des habitans de la campagne eurent à la vérité le temps de ſe ſauver dans l'épaiſſeur des bois, ou dans d'autres lieux de difficile accès; mais la miſére & la faim en firent périr plus de la moitié.

Le motif du Tyran dans ces barbares exécutions, ou du moins celui qu'il fit le plus valoir auprès de ſes ſoldats, pour les rendre dociles à ſes ordres, fut que l'armée Tartare, ſçachant la Province en cet état, n'auroit plus envie d'y entrer; qu'ils y conſumeroient tranquillement leurs grands amas de vivres, pour paſſer enſuite dans des Provinces plus fertiles, pénétrer dans le *Petcheli*, & s'emparer à leur tour de *Pekin*. Il avoit un tel aſcendant ſur l'eſprit de ſes troupes, qu'elles le crurent ſans beaucoup de peine, & s'empreſſerent de lui obéir.

Il en coûta un peu plus à cette armée de brigands, pour ſe prêter à l'horrible ſacrifice que *Chanhienchong*

exigea d'eux, après le ſacagement de la Province. Officiers & ſoldats, tous jouiſſoient de certaines aiſances qui ne ſont gueres compatibles avec la diſcipline militaire. La plûpart même avoient quantité de belles eſclaves, quo'n n'avoit épargnées dans le maſſacre de tant de Villes & de Villages. Le Tyran ſe perſuada avec raiſon qu'un pareil train ne convenoit point du tout à des guerriers, qui ſe propoſoient de grands deſſeins, & qui alloient ſe mettre en voie de les exécuter glorieuſement. Mais la maniere dont il s'y prit pour délivrer ſon armée de cet attirail embarraſſant, eſt bien digne d'un monſtre tel que lui.

Il fit entendre aux troupes que ce tas de femmes ne pouvoit que leur être funeſte en amoliſſant leur courage, en retardant leur marche, en gênant leurs opérations; & ſa concluſion fut qu'il falloit ſe défaire au plutôt de ces ennemis domeſtiques, ſur la parole qu'il leur donnoit de les dédommager abondamment de ce ſacrifice, quand ils ſeroient au bout de leur carrière. » Moi » qui ſuis votre Roi, ajoûta-t-il, je » vais vous donner l'exemple. Outre » les quatre Reines de qui j'attends un » Prince héritier, j'ai de plus trois cens

» eſclaves. Mon deſſein eſt de conſerver » huit de ces captives, pour le ſervice » de la Reine, & d'immoler aujour- » d'hui à vos yeux toutes les autres. » Que chacun de vous ſe faſſe une gloi- » re de m'imiter. Souvenez-vous que » je ſuis votre pere, autant & plus en- » core que votre Maître. Je vois plus » loin qu'aucun de vous, & je ne » cherche après tout qu'à vous rendre » heureux. Il immola effectivement ce même jour ſes deux cent quatre-vingt-douze eſclaves, & tous les ſoldats traînerent les leursdans une vaſte prairie, où ils les maſſacrerent ſans pitié.

Cette barbare exécution une fois faite, *Chanhienchong* jugea à propos de tirer inſenſiblement ſon armée du *Séchuen*, & de la mettre au moins en mouvement, pour lui ôter de devant les yeux l'affreux théâtre où venoit de ſe paſſer cette horribe ſcene. Il lui fit donc prendre inceſſamment la route de *Han. chong*. Quelques-uns de ſes gens, ſur qui il comptoit le plus, eurent ordre de s'introduire ſucceſſivement dans cette Place, en ſe donnant pour déſerteurs; & à chaque occaſion importante, un de ces eſpions devoit s'enfuir adroitement

de la Ville pour venir apprendre au Tyran ce qui s'y paſſoit.

Etant arrivé à *Chunking*, il ſçut par cette voie que les Tartares étoient encore à *Singhan*; ce qui lui fit juger qu'en ſe preſſant un peu, il pourroit inveſtir *Hanchong* avant qu'ils y fuſſent venus. Il hâta ſa marche, & uſa de tant de diligence, qu'il ſe trouva à quatre lieues de cette Ville, ſix jours après ſon départ de *Chunking*. Un autre eſpion vint l'avertir alors qu'un gros détachement de *Mancheoux* étoit à la vérité entré dans *Hanchong*; mais qu'on n'y attendoit pas de long-temps le reſte de leur grande armée. Sur cet avis *Chanhienchong* crut pouvoir s'arrêter quelques jours, pour laiſſer repoſer ſes troupes: ce délai ne pouvant lui être préjudiciable, par la raiſon que les choſes ſeroient à peu près dans le même état, lorſqu'il voudroit reprendre ſa marche.

Malheureuſement pour lui, l'Officier qui commandoit le détachement ennemi qui venoit tout récemment d'entrer dans *Hanchong*, étoit un de ces *Mancheoux* infatigables, nés pour conquérir la Chine. Dès qu'il fut arrivé dans la Ville, il joignit aux trou-

pes du détachement Tartare le corps de Chinois qui avoit abandonné le Tyran, & tout ce qu'il trouva parmi les Bourgeois de gens disposés à le suivre. Un jour qu'on s'y attendoit le moins, il fait sortir tout ce monde, qu'il place sur les hauteurs du chemin que l'armée ennemie devoit prendre en voulant s'approcher de *Hanchong*. Son dessein étoit seulement de retarder la marche du Tyran, de lui disputer le terrein pied à pied, en attendant le gros de l'armée Tartare. Mais le succès de cette journée fut bien supérieur à celui qu'il se proposoit.

C'est un usage parmi les *Mancheoux*, que le Général est toujours précédé lorsqu'il marche en campagne, d'un petit nombre d'archers à cheval. Celui-ci en avoit six. Il voulut s'avancer avec eux, pour reconnoître la position du camp ennemi, en prenant la précaution de se faire accompagner par le Capitaine des déserteurs de *Chanhienchong*. Les gardes avancées apperçurent cette petite troupe de fort loin; & la croyant beaucoup plus nombreuse qu'elle n'étoit, un cavalier se détacha aussi-tôt pour aller avertir le Tyran que les Tartares approchoient. *Cela*

ne peut pas être, repart-il incontinent : *mes eſpions ſont fidéles ; & le dernier qui eſt venu de Hanchong, m'a proteſté qu'il n'y avoit dans cette Ville qu'un détachement de Mancheoux, qui tremble de peur à mon approche.*

D'autres cavaliers également trompés à la vue des tourbillons de pouſſière qu'ils découvroient ſur les hauteurs, vinrent confirmer le premier avis : diſant que l'armée Tartare étoit ſûrement en pleine marche, & qu'en fort peu de temps on la verroit paroître. Alors *Chanhienchong* tranſporté de colère fit ſaiſir ces meſſagers trompeurs, ainſi les qualifioit-il, en les accablant d'injures, & en jurant de les faire pendre à ſon retour. Il monte cependant à cheval, vêtu comme il étoit ſans cuiraſſe, & n'ayant pour armes qu'une lance. Déjà il ſe trouvoit bien loin du camp, lorſqu'il fut reconnu par le Capitaine des déſerteurs, qui le montrant au Général *Mancheou*, s'écria tout haut : *voilà le Tyran, c'eſt lui-même*..... A ce cri un des archers bande ſon arc, & courant à bride abbatue au-devant de *Chanhienchong*, il lui décoche une fléche qui le perce au cœur, & le fait tomber mort aux pieds du cheval.

Pluſieurs de ſes Officiers qui s'étoient hâtés de le ſuivre, ne l'eurent pas plutôt vû étendu à terre, qu'ils s'enfuirent tous précipitamment ; ne doutant pas qu'il n'y eût là au moins cent mille Tartares qui alloient bientôt les accabler. Cette idée en très-peu de temps fut celle de toute l'armée. Ainſi chacun de ces bandits penſa efficacement à ſe garantir du danger : les uns firent offrir leur ſervice aux *Mancheoux*, qui l'accepterent ; d'autres ſe retirerent dans le *Yunnan*, où ils formerent un gros parti, & la Province de *Séchuen* ſe trouva par-là même entierement ſoumiſe. Il fallut bien des années pour repeupler cet infortuné pays, mais enfin on en vint à bout.

Malgré ces ſuccès, le Conſeil de Régence n'en ſentit pas moins la difficulté qu'il y auroit à achever promptement la conquête d'un ſi vaſte Empire. On propoſa divers expédiens pour hâter la conſommation de ce grand ouvrage, & après bien des délibérations, on s'arrêta à celui que nous allons dire. Il fut réſolu de combiner tellement enſemble les forces Tartares avec celles des Chinois fidéles, qu'il en réſultât un moyen ſûr d'arra-

cher non ſeulement au Prince de *Kouei* ſes quatre Provinces, mais de maintenir les autres dans le devoir. Cette combinaiſon conſiſta principalement à donner en fiefs à quelques-uns des plus grands Seigneurs de la Chine les quatre Provinces dont jouiſſoit le Prince de *Kouei*. On mit en poſſeſſion de ces eſpeces de Souverainetés, les Seigneurs qu'on crut les plus capables de contribuer à l'entiere conquête de de l'Empire Chinois. On n'eut garde d'oublier dans la diſtribution des faveurs le célébre *Ouſankouei*, dont on connoiſſoit le courage & les talens militaires. Il obtint une des meilleures parts de la dépouille d'un Prince pour les intérêts duquel il avoit autrefois combattu ſi généreuſement. Il eſt peu d'ames aſſez fortes pour réſiſter aux attraits d'une brillante fortune.

Ces grands Vaſſaux devoient payer à l'Empereur un tribut annuel, entretenir des troupes à leurs dépens, recevoir celles des *Mancheoux*, quand elles entreroient dans leur Principauté, & gouverner du reſte en Souverains équitables les Provinces qui leur étoient confiées.

Le but de cette politique étoit,

comme on le voit aiſément, d'intéreſſer les Grands de l'Empire aux progrès des armes Tartares, & de gagner en meme temps les peuples, en leur donnant des Chinois pour Souverains particuliers. Il ne paroiſſoit pas qu'on eût quelque choſe à craindre d'un pareil établiſſement ; n'étant point à préſumer que des hommes d'honneur, d'une fidélité bien éprouvée, liés aux *Mancheoux* par un ſerment ſolemnel, & devant toute leur grandeur à la liberalité du Monarque, puſſent jamais abuſer de ſes graces, juſqu'au point de lui être infidéles.

Mais quoiqu'il en dût arriver dans la ſuite des temps, du moins eſt-il bien certain que les ſuccès de cette année & ceux de la ſuivante, juſtifierent pleinement la diſpoſition qu'on venoit de faire. Les nouveaux Princes s'étant mis bientôt en campagne, remporterent par tout de grands avantages. Deux Gouverneurs dans le *Koantong* livrerent à l'un d'entr'eux les Villes où ils commandoient ; ce qui obligea le Prince de *Kouei* à ſortir de *Chaoking*, pour ſe retirer à *Outcheou* dans le *Koangſi*. Cette retraite qui marquoit beaucoup de foibleſſe dans ce Monar-

que, déplut fort au Viceroi *Thomas*, qui avoit toujours le titre de principal Miniſtre, quoiqu'il réſidât à *Kouei-lin*. Mais les lettres que ce grand Mandarin écrivit là-deſſus à ſon Maître, ne purent vaincre ſa timidité, & furent abſolument ſans effet. Il en fut de même au ſujet des ſollicitations du Viceroi en faveur de cinq Seigneurs de la Cour, que le Prince avoit fait arrêter ſous prétexte de quelque malverſation dans leurs emplois. Comme ces coupables vrais ou prétendus avoient beaucoup de partiſans dans les troupes, il étoit à craindre que leur diſgrace n'eût tôt ou tard de fâcheuſes ſuites.

L'événement ne fit que trop voir combien cette crainte étoit fondée. Deux ou trois batailles perdues coup ſur coup affoiblirent conſidérablement le parti du Prince de *Kouei*; & on regarda ces défaites comme l'effet du dépit de quelques ſubalternes, parens ou amis des priſonniers. Ces victoires des *Mancheoux* leur ouvrirent la porte du *Koang ſi*, où ils prirent en fort peu de temps cinq ou ſix Villes.

Celle qui leur tenoit le plus au cœur,

étoit ſans doute *Koueilin*, dont la vue avoit cependant de quoi les effrayer en leur rappellant les différentes victoires que le Viceroi *Thomas* y avoit remportées ſur eux. Ce grand homme, ainſi que nous venons de le dire, s'y trouvoit actuellement, & il avoit donné de ſi bons ordres, qu'il lui venoit de tous côtés divers corps de troupes pour défendre ſa Ville, en cas de ſiége. Ces troupes entrerent effectivement dans *Koueilin*, pluſieurs jours avant que la Place fût inveſtie; & elles étoient en ſi grand nombre, que le Viceroi ſe crut en état de faire ſortir un de ſes Lieutenans à la tête de quatre mille hommes, pour aller reconnoître l'ennemi de près, & l'incommoder dans ſa marche. Mais le parti du Prince Chinois n'avoit plus guéres au temps que nous parlons, que des mécontens ou des traîtres. L'Officier & le détachement qu'il commandoit ne furent pas plutôt ſortis de la Ville, qu'ils prirent la réſolution de n'y plus rentrer: quelques-uns allerent ſe joindre aux *Mancheoux*, & les autres ſe retirerent chacun chez ſoi. Le reſte de la garniſon ne voyant point revenir ce corps de troupes, perdit courage, &

déſeſpérai de pouvoir défendre cette Place. Il ſe forma des cabales, dont le réſultat fut qu'il falloit évacuer entiérement *Koueilin*. Le Viceroi eut beau mettre en œuvre tout ce qu'il avoit d'éloquence & de crédit pour ramener ces miſérables à leur devoir ; on ne l'écouta point : en moins de trois jours il ne reſta pas un ſeul ſoldat dans la Ville.

Ces lâches firent encore plus que d'abandonner leur Gouverneur. A meſure qu'ils rencontroient quelque corps de Chinois qui accouroit à la défenſe de *Koueilin*, ils ne manquoient pas de lui faire entendre que cette bonne volonté étoit déſormais inutile ; que le Viceroi avec ſon grand zéle n'étoit au fond qu'un homme entêté de l'opinion de ſon mérite, & déterminé à périr ; qu'avant leur arrivée à la vue de la Place, elle ſeroit priſe, ou tout au moins inveſtie par une prodigieuſe armée des *Mancheoux*. De pareils diſcours firent une telle impreſſion ſur ceux à qui on les débita, qu'aucun de ces ſecours n'oſa aller plus avant ; ils prirent tous une route oppoſée, & la Ville de *Koueilin* continua d'être comme elle étoit, entierement dégarnie de troupes.

Dans cette extrémité les habitans repréſenterent au Viceroi *Thomas*, qu'ils n'étoient pas en état de réſiſter eux ſeuls à l'armée ennemie, au riſque évident de voir leur Ville ruinée de fond en comble par les Tartares. Le ſage Mandarin ne prétendoit pas non plus exiger de ces Bourgeois un effort généreux à la vérité, mais qui après tout n'eût abouti à rien dans la circonſtance préſente ; auſſi n'y eut-il à cet égard aucune conteſtation entr'eux & lui. Il n'en fut pas de même lorſqu'ils voulurent lui perſuader de ſortir de la Ville, pour mettre ſa perſonne en ſûreté. Tout ce qu'on put lui dire à ce ſujet fut inutile. Il voulut demeurer dans la Place pour y maintenir le bon ordre, & ne pas concourir par ſon exemple à augmenter le nombre des traîtres. » Mais, lui diſoient ces bonnes gens » les larmes aux yeux, déterminé que » vous êtes à ne pas reconnoître l'Em- » pereur *Mancheou*, ſes Généraux in- » failliblement vous feront mourir. Vo- » tre inviolable attachement au Prince » de *Kouei*, ſa proclamation qui fut » votre ouvrage, & vos victoires ſur » les armées de nos Conquérans ne vous » promettent pas un traitement plus

» doux. A la bonne heure, répondoit
» gravement le Mandarin ; j'aurai fait
» mon devoir, & je mourrai content.
» Eh ! ſerois-je digne de vivre, ſi un
» trait de lâcheté prolongeoit mes
» jours !

Malgré les inſtances de ſes plus intimes amis, il ne voulut jamais abandonner la place où il s'étoit enfermé, quoiqu'elle ne fût pas en état de défenſe. Des que les Tartares s'en furent rendu maîtres, le Viceroi parut devant leur Général, & lui dit.

» Ayant eu le malheur de perdre
» une Ville auſſi importante que l'eſt
» *Koueilin*, je n'ai plus rien qui m'at-
» tache à la vie ; & je m'attends ſans
» peine à mourir bientôt. A mourir
» bientôt, repartit le Général ! Eh
» pour qui donc nous prenez-vous ?
» Sommes-nous des barbares ou des
» brigands ? Les hommes de votre mé-
» rite ne doivent s'attendre qu'à de
» nouveaux honneurs de la part des
» ſages *Mancheoux*. Voyez le rang où
» ils m'ont élévé, & la confiance qu'ils
» ont en moi ; ſuivez mon exemple,
» en vous donnant à eux de bonne gra-
» ce ; auſſi-bien votre Prince ne peut
» ſe ſoutenir plus long-temps ; & il
» vous abandonne le premier.

On accorda quelques jours au Viceroi, pour ſe déterminer à la ſoumiſſion qu'on exigeoit de lui. Mais comme on ne put rien gagner ſur cette ame fiere & généreuſe, les Tartares, ſuivant leur uſage, ſe crurent obligés d'arracher la vie à un homme que ſa fidélité ſeule leur fit paroître coupable. On ne peut blâmer ce brave Chinois d'avoir témoigné un zéle ſi ardent pour les intérêts de ſon Souverain; mais étoit-il bien excuſable d'avoir voulu reſter dans une place qu'il ne pouvoit plus défendre, & n'auroit-il pas mieux fait de conſerver ſes jours pour les employer au ſervice de ſon Prince? Ce n'eſt que quand on ne peut plus être utile à la Patrie, qu'il eſt permis de ſe livrer à ſa mort.

Après la priſe de *Koueilin*, pluſieurs Villes, & même des Provinces entieres ſe ſoumirent aux *Mancheoux*. Ceux-ci eurent la douleur de voir deſcendre au tombeau le principal auteur de tant d'heureux ſuccès; je veux parler de *Néchingouang*, de ce fameux Régent de l'Empire, qui fut tout à la fois un grand Capitaine, & un habile Politique. Il fut ſincérement regretté de toute la Nation, & du jeu-

ne Empereur ſon neveu ; qu'il avoit mieux aimé placer ſur le thrône que d'y monter lui-même.

Les *Mancheoux* ſe voyoient maîtres de la Chine ; mais tout leur faiſoit ſentir qu'ils n'y étoient pas ſans ennemis. Le plus puiſſant & le plus dangereux, étoit le Corſaire *Chinchikong*, qui avoit ſans aucune conteſtation l'Empire de la Mer.

1652. Devenu plus hardi que jamais depuis la mort du Prince *Nechingouang*, il fit une deſcente dans le *Foukien*, qui eut de très grandes ſuites. Non content de ravager la côte à ſon ordinaire, il voulut aſſiéger dans les formes la Ville de *Haytonching*, réſolu de ne rien oublier pour s'en rendre maître à quelque prix que ce fût. Les *Mancheoux* accoururent au ſecours de cette Place de tous les coins de la Province, & formerent une bonne armée, qui s'avança contre les Pirates avec toute la confiance de gens accoutumés à vaincre. Le Général Tartare ne doutoit pas qu'en uſant de diligence, il ne vînt à bout de ſurprendre *Chinchikong*, & de le forcer dans ſon camp. Mais cet ennemi étoit trop alerte, pour pouvoir être aiſé-

ment surpris. Informé de la marche des *Mancheoux*, il alla au devant d'eux, les attaqua brusquement, & leur tua autour de sept mille hommes : le reste prit lâchement la fuite, & se dissipa. Revenu au siége, le Vainqueur fit de nouveaux efforts pour le terminer à son avantage : & il y réussit par un assaut. Tout ce qui se trouva en armes, fut passé au fil de l'épée : mais les Bourgeois ne souffrirent aucun mal.

Chinchikong se voyant maître de la campagne, rançonna plusieurs Villes qui se trouvoient sans défense ; outre un grand nombre de Bourgs & Villages qui furent soumis à de grosses contributions.

Les Tartares, il est vrai, reprirent quelque tems après la Ville de *Haytonching* ; mais l'infatigable Corsaire continua d'exercer ses pirateries, & il ne paroissoit pas facile de pouvoir réduire ce fameux brigand. On avoit toujours été persuadé à la Cour de *Pekin*, qu'il suffisoit d'avoir sur pied d'excellentes troupes de terre, & qu'une dépense en bâtimens de mer étoit absolument superflue pour affermir la Domination Tartare. L'excès des maux que l'Empire eut alors à souffrir, fut cause qu'on

ſongea enfin à conſtruire des vaiſſeaux, & à les armer en diligence. La Chine n'eſt pas le ſeul pays où le peu d'attention aux affaires de la marine a mis quelquefois les plus formidables puiſſances dans le cas de ſe voir braver par des voiſins jaloux & inquiets, qui prétendent à l'Empire des mers, parce qu'on ne ſe met pas en droit de le leur diſputer.

Voici à quelle occaſion la Cour de *Pekin* ouvrit les yeux ſur l'indiſpenſable néceſſité d'avoir une armée navale.

Chinchikong las de courir en aventurier, ſe mit en tête de ſe faire à la Chine un établiſſement conſidérable, en ſe rendant maître peu-à-peu de la Province de *Kiannang*. Il s'empara d'abord de la petite Iſle de *Tſongming*, où il fit conſtruire un grand arſenal, abondamment pourvu de toutes ſortes d'armes & de proviſions. Les Miniſtres Impériaux virent tout cela d'un œil tranquille, ne croyant pas, ou plutôt affectant de ne pas croire que le Corſaire oſât porter ſes vues plus loin, qu'à ſe procurer une retraite ſûre & commode, d'où l'on comptoit bien de le chaſſer tôt ou tard. Mais l'ou-

vrage étant achevé, les *Mancheoux* reconnurent bientôt qu'ils s'étoient trompés au ſujet de ce Corſaire, en s'imaginant que cet implacable ennemi de leur Nation s'arrêteroit de lui-même en ſi beau chemin.

Ayant augmenté & raſſemblé à loiſir toutes ſes forces dans ſon Iſle, il entra tout-à-coup dans le *Kiang*, & remonta ce fleuve avec une flotte de huit cens voiles juſqu'à *Nankin*, qu'il ſe mit en devoir d'aſſiéger. Ce n'étoit point-là une ſimple bravade : l'intention du Corſaire étoit bien ſérieuſement de ſerrer de près cette grande Ville, de la forcer à ſe rendre, & de s'y fixer. Il faut même avouer qu'eu égard aux circonſtances de cette entrepriſe, tout ſembloit promettre à *Chinchikong* un heureux ſuccès.

La Place étoit mal pourvue de vivres : il n'y avoit que cinq à ſix mille Tartares de garniſon. Ce nombre étoit peu conſidérable pour garder une Ville d'une étendue auſſi immenſe. Le Général *Mancheou*, après avoir ſongé aux moyens qu'il pouvoit employer pour ſoutenir le ſiége avec vigueur, s'aviſa d'un expédient qui fait frémir d'horreur. Il propoſa au Mandarin qui com-

mandoit dans la Place, d'égorger tous les habitans, ſous prétexte qu'ils étoient ſoupçonnés de favoriſer les ennemis. » Ce maſſacre, ajoûta-t-il, ne peut » que nous mettre au large, par rap- » port aux proviſions de bouche, qui » ſûrement nous manqueront bientôt. » Quoi donc, répondit le Mandarin; » vous avez pû former ſérieuſement » un pareil projet! La mort de quatre » à cinq cent mille hommes vous pa- » roit-elle un jeu? Eh! que ſaudroit- » il de plus pour armer contre nous » toute la Chine?

Le Tartare qui étoit naturellement féroce, voulut inſiſter ſur l'exécution de ſon projet; mais le Mandarin élévant la voix, & prenant un ton de maître, lui défendit au nom de l'Empereur d'ouvrir jamais la bouche à qui que ce fût ſur un deſſein ſi contraire à l'humanité. » Ou bien, ajoûta-t-il, » ſi vous perſiſtez dans ce projet barbare, ſçachez que je m'y oppoſerai efficacement. Ce ne ſera qu'après m'avoir immolé moi-même, que vous pourrez impunément égorger les autres. Le Tartare n'oſa prendre ſur lui une affaire de cette conſéquence, & il ne penſa qu'à ſe défendre vaillamment

juſqu'à l'arrivée du grand ſecours qu'il ne pouvoit manquer de recevoir bientôt.

Chinchikong montra beaucoup d'habileté dans l'attaque d'une Place, quoiqu'il ne fût accoutumée qu'à combattre ſur mer. Cependant il ne put ſe rendre maître de *Nankin*, & fut contraint de renoncer à ſon entrepriſe. Les aſſiégeans s'étant aviſés de célébrer le jour de la naiſſance de leur Général, ſe livrerent totalement à la joye ou plutôt à la débauche la plus outrée. Tout le camp ſe trouva yvre. Les *Nankinois* profiterent de la circonſtance, & le Gouverneur fit prendre les armes à la garniſon & à un aſſez bon nombre d'habitans.

Cette petite armée ſortit enſuite par différentes portes, pour fondre ſur pluſieurs quartiers à la fois; elle les attaque vaillamment & ſans confuſion. Ce ne fut d'abord qu'un pur maſſacre de gens qu'on égorge impunément dans le ſommeil de l'yvreſſe; mais enfin les horribles cris de quelques mourans éveillant peu-à-peu leurs voiſins, tout fut en agitation dans le camp, ſans que perſonne ſe préſentât pour diriger cette multitude de Corſaires, pour les

rallier autant qu'il étoit poſſible, & les mettre en voie de ſe défendre. Pluſieurs cependant eurent encore aſſez de raiſon pour ſe ſouvenir de leurs vaiſſeaux : ils y coururent avec ardeur, laiſſant au pouvoir des Tartares tout ce qu'ils avoient débarqué d'armes, de bagages & de proviſions. *Chinchikong* rappella tous ceux de ſes gens qu'il avoit envoyés de côté & d'autre pour lever des contributions, & deſcendant du fleuve ſans ſe trop preſſer, il ſe retira confus dans ſon Iſle.

Il n'y fut pas long-temps ſans apprendre que la Cour de *Pekin* venoit d'équiper une nombreuſe flotte qui avoit des ordres précis de chercher les Corſaires, & de les combattre en quelque endroit qu'on pût les trouver. Sur cette nouvelle il arma lui-même, & tint ſes vaiſſeaux prêts à tout événement.

Ce Corſaire fit même plus : comme au bout de quelques mois les Tartares ne paroiſſoient point, il ſe détermina à aller au-devant d'eux, pour ſçavoir, diſoit-il, à quoi s'en tenir touchant leur capacité en fait de marine. Dès qu'il les eut rencontrés, ſa curioſité fut ſatisfaite, autant qu'il pouvoit le ſou-

haiter. *Chinchikong* vit clairement à la manœuvre des *Mancheoux*, que leur habileté répondoit assez bien au peu d'expérience qu'ils avoient sur mer. Il les mit comme il voulut au-dessous du vent, les attaqua avec vigueur, & les battit sans beaucoup de peine. Plusieurs de leurs bâtimens furent coulés à fond, il en prit un plus grand nombre, & détruisit cette premiere armée navale des Conquérans de la Chine.

Le lendemain de sa victoire, *Chinchikong* se fit amener environ quatre mille prisonniers, qu'il avoit faits sur les vaisseaux dont il s'étoit saisi. Après une petite remontrance sur le tort qu'avoient les *Mancheoux* de vouloir usurper l'Empire, & de retenir à *Pekin* son pere *Chinchilong*, il déclara à ces malheureux qu'ils auroient la vie sauve & une liberté entiere de s'en retourner chez soi : » Cependant, ajoûta-t-il, » ce sera à condition que vous vou» drez bien vous charger de porter » mes plaintes à votre Maître. Peut» être seriez-vous tentés d'oublier ma » commission ; mais voici un gage de » ma part, qui sûrement vous en fera » souvenir. A ces mots on saisit ces pauvres gens, & leur ayant coupé le

nez & les oreilles, on alla les expoſer ce jour-là même ſur une des côtes de *Foukien*.

Cet indigne traitement exécuté, le Corſaire ne laiſſa pas que de réfléchir ſur la qualité de l'inſulte qu'il venoit de faire à l'Empereur, & ſur la grande puiaſſnce de ce Prince. Il vit bien que le Monarque outragé ne tarderoit pas à vouloir ſe venger avec éclat; que la Cour de *Pekin* feroit infailliblement tous ſes efforts pour armer une & pluſieurs flottes qui qui viendroient le relancer dans ſon iſle; & qu'ainſi le meilleur parti qu'il eût à prendre, étoit de s'éloigner au plutôt, & de diſparoître pour un temps.

On peut bien penſer que l'Empereur & ſes Miniſtres reſſentirent vivement la perte qu'ils venoient de faire d'une flotte conſidérable, qui leur avoit couté tout à la fois bien de la dépenſe & bien des ſoins. Mais devoit-on s'attendre, que les quatre mille priſonniers dans l'état pitoyable où ils étoient réduits, ſeverroient encore les victimes de la mauvaiſe humeur de la Cour?

Dès que le Prince & les Mandarins du *Foukien* eurent reçu à terre cette infortunée troupe de matelots & ſoldats mutilée,

mutilés, ils ſe hâterent de les faire partir pour *Pekin*, perſuadés que la vûe de ces miſérables, en excitant la compaſſion des Miniſtres, les engageroit à tirer au plutôt vengeance d'un traitement ſi cruel ; mais la Cour de *Pekin*, au lieu de plaindre le ſort de ces priſonniers, les condamna à périr pour ne s'être pas laiſſés tuer dans le combat naval qui venoit de ſe donner.

Une des plus belles Provinces (*a*) de l'Empire ſe révolta contre les Tartares, & ſe déclara en faveur du Monarque Chinois. *Ouſankouei* qui étoit alors entiérement dévoué aux intérêts des *Mancheoux*, raſſembla des troupes, alla à la rencontre de ſon ancien Maître, l'attaqua, le battit, ſe ſaiſit de ſa perſonne, & le fit mourir.

Le Monarque Tartare ne ſurvécut que deux ans au funeſte ſort de ſon compétiteur. Il mourut dans la vingt-cinquiéme année de ſon âge, & nomma pour lui ſuccéder un de ſes fils appellé *Kanghi*, qui n'avoit alors que huit ans, & qui effaça la gloire de ſes plus illuſtres Prédéceſſeurs.

(*a*) Les Provinces de *Koueitcheou* & de *Yunnan*.

La trop grande puiſſance d'*Ouſankouei* le fit regarder comme un homme redoutable. On lui donna ordre de venir à *Pekin*, pour rendre hommage de deux Principautés qu'il avoit obtenues. Le fils, qui étoit parfaitement inſtruit de toutes les intrigues de la Cour, & qui ſçavoit d'ailleurs qu'on n'épargne guères un ſujet qui a trouvé le moyen de ſe faire craindre, avertit ſon pere du danger qui le ménaçoit, & le conjura de ne point ſortir du lieu où il etoit.

» On en veut à votre liberté, & » peut être même à votre vie, lui » écrivoit-il. Tenez-vous donc ſur vos » gardes; levez des troupes le plus » que vous pourrez, ſans vous met» tre en peine de moi. Je ſçaurai bien » me tirer d'embarras dans le beſoin, » & vous ſerez inſtruit de tout quand » il le faudra.

Ce meſſage produiſit l'effet qu'on en devoit attendre. *Ouſankouei* répondit à l'Empereur, « que ſa plus gran» de paſſion ſeroit toujours de lui » obéir; mais que ſes infirmités ne » lui permettant pas alors d'entrepren» dre un ſi long voyage, il ſup» plioit Sa Majeſté de vouloir autoriſer

» ſon fils, pour lui rendre hommage
» en ſon nom. Cette réponſe ne fut pas interprétée favorablement, & on n'omit rien pour aigrir l'eſprit de l'Empereur. Deux Mandarins furent chargés de ſe rendre auprès d'*Ouſankouei*, & de chercher à le ſéduire par de belles promeſſes. Il s'apperçut du piége qu'on lui tendoit, & fit éclater ſon reſſentiment.

» Les *Mancheoux*, dit cet ancien
» Capitaine, ont-ils déja oublié ce
» qu'ils me doivent ? Je les ai introduits dans l'Empire, j'ai ſouffert
» qu'ils s'en rendiſſent les maîtres, je
» les ai même fidélement ſervis, &
» voilà cependant comme ils me traitent ! Sur mes vieux jours j'eſpérois
» qu'on me laiſſeroit tranquille dans
» le *Yunnan* ; mais l'envie de me nuire
» a prévalu dans l'eſprit de ces barbares ; & ils penſent, les ingrats,
» à me faire mourir. Car enfin la Cour
» ne doit pas ſe flatter que j'ignore
» ſes deſſeins ; ils me ſont pleinement
» connus. Elle m'appelle à *Pekin* : j'y
» irai puiſqu'elle le veut, & ce ſera
» à la tête de quatre-vingt mille hommes que j'ai tous prêts. Vous n'avez, illuſtres Mandarins, qu'à pren-

» dre les devants, aujourd'hui même » ſi vous le trouvez bon. Annoncez » ma venue, & ſoyez ſûr que je vous » ſuivrai bientôt. » En diſant ces dernieres paroles, *Ouſankouei* fit diſparoître d'un coup de ciſeau la treſſe de cheveux qui lui pendoit ſur le derriere de la tête, à la façon des *Mancheoux*.

Les menaces de ce Prince ne tarderent pas à s'effectuer. Il ne prit point à la vérité le chemin de la Capitale; auſſi-tôt qu'il eût raſſemblé ſes troupes, en quoi on peut dire qu'il manqua ſon coup de ruiner la domination Tartare; mais il n'en fut pas moins actif pour établir la ſienne dans plus de la moitié de l'Empire. Ses deux Principautés, & quelques Provinces ſe déclarerent d'abord pour lui. On aſſure que dès ce moment il prit ou du moins ſouffrit qu'on lui donnât le titre d'Empereur.

Mais tandis que ce Prince agiſſoit avec tant d'activité contre les *Mancheoux*, ſon fils travailloit d'une maniere plus expéditive encore & plus efficace à les détruire abſolument. Le but de ce jeune Seigneur étoit de ſe rendre maître de *Pekin*, après s'être

ſaiſi de la perſonne même de l'Empereur. Voici comment il s'y prit.

Perſuadé que les gens aiſés, qui ont quelque choſe à perdre dans une révolution qui échoue, auroient de la peine à entrer dans ſa conſpiration, il réſolut de ne s'adreſſer qu'à des eſclaves, dont le nombre étoit en ce temps-là plus grand qu'il ne l'a jamais été dans la Capitale. Leur triſte ſort lui fit croire avec raiſon qu'ils s'intéreſſeroient plus ardemment que les autres Chinois à la réuſſite de ſon projet.

Il jetta d'abord les yeux ſur quelques-uns de ces miſerables, dans qui il avoit découvert plus de réſolution & de génie. Il s'abaiſſa juſqu'à leur marquer quelque amitié, il entra dans les peines de leur état, leur fit de petits préſens, & les gagna ſi bien, qu'ils lui promirent cent & cent fois de tout ſacrifier pour ſon ſervice.

Un jour entr'autres que ces eſclaves s'étoient rendus chez lui ſous divers prétextes, le jeune Conſpirateur leur déclara qu'il avoit un moyen infaillible de faire ceſſer leurs miſéres, mais qu'il n'oſoit le leur propoſer, parce qu'il ſe défioit un peu de leur courage, & qu'il s'agiſſoit d'affronter cer-

tains périls qui paroiſſoient conſidérables, quoiqu'ils fuſſent effectivement ſans réalité. Ici les proteſtations recommencerent ; tous aſſurerent le fils d'*Ouſankouei* qu'il n'avoit qu'à parler en maître ; que leur ſort étoit dans ſes mains ; qu'ils ſe ſentoient diſpoſés à tout entreprendre ſous ſa direction & par ſes ordres. Content de ces avances, il les renvoya à huit jours, & leur marqua l'heure & le lieu où il pourroit les entretenir librement.

Les eſclaves ne manquerent pas au rendez-vous. Le jeune *Ouſankouei* exigea d'abord de chacun d'eux un ſerment ſolemnel, conçu en termes les plus énergiques qu'il pût trouver, par lequel on s'engageoit à lui garder un ſecret inviolable ſur tout ce qu'il alloit leur apprendre. Il leur découvrit enſuite commme par dégrés le detail de ſon entrepriſe, les grands avantages qui devoient leur en revenir, & les moyens de l'exécuter.

» Actuellement, leur dit-il, le » Prince de *Yunnan*, mon pere, raſ» ſemble des troupes de tous côtés » pour chaſſer les *Mancheoux* de la » Chine ; & la Cour n'en ſçait encore » rien. Tous les grands Mandarins des

» Provinces du midi, & les autres » Princes Vaſſaux ont promis de ſe » déclarer en ſa faveur, dès qu'il ſe » ſera mis en marche vers *Pekin*; & » cette déclaration ſera ſuivie du maſ- » ſacre général des Tartares qui pour- » ront tomber en leur pouvoir. Tel » eſt le véritable état des choſes. C'eſt » à vous à préſent d'y prendre part; » la conjoncture ne ſçauroit être plus » favorable, pour ſortir non ſeule- » ment d'eſclavage; mais pour vous » enrichir même tout à coup aux dé- » pens de nos ennemis. » Je vous le » jure au nom de mon pere, tous les » biens de ceux dont vous pourrez » vous défaire, paſſeront ſurement en- » tre vos mains. Apprenez de quelle » maniere il faudra vous conduire en » cette occaſion, pour réuſſir au gré » de nos vœux: écoutez-moi bien.

Le fils d'*Ouſankouei* s'arrêta ici un inſtant, pour ſe donner le loiſir de lire dans les yeux des conjurés ce qui ſe paſſoit dans leur ame. Il n'apperçut rien qui ne l'enhardît de plus en plus, & il continua ainſi.

» Vous exigerez en premier lieu de » tous les eſclaves qui voudront ſe » joindre à vous, un ſerment pareil

» à celui que vous m'avez fait : leur
» faiſant bien entendre que la moin-
» dre révélation de ce que vous allez
» leur dire, ſeroit punie de mort ſans
» rémiſſion ; & que la vengeance, en
» cas de perfidie de leur part, s'é-
» tendroit ſur toute leur famille, &
» nommément ſur leurs peres.

» Chaque eſclave aſſocié au projet
» que nous formons, doit ſe procurer
» un bon poignard, qu'il tiendra ca-
» ché ſous ſes habits, pour s'en ſervir
» quand il le faudra. Le temps le plus
» favorable qu'on puiſſe imaginer eſt,
» à mon avis, le matin du premier jour
» de la nouvelle année, auquel nous
» touchons ; lorſque, ſelon l'uſage,
» tous les Mandarins de cette Capi-
» tale, qu'une raiſon indiſpenſable n'ar-
» rête pas ailleurs, ſe rendent au Pa-
» lais pour ſaluer l'Empereur.

» Quand les Maîtres, après avoir
» dépoſé leurs armes à la porte, ſeront
» entrés ſeuls dans le Palais, alors les
» eſclaves, ſe réuniſſant tout à coup,
» tireront leurs poignards, forceront
» la garde, & feront main baſſe ſur
» tous les Mandarins, ſans diſtinction
» de Chinois ou de *Mancheoux*. Pour
» la perſonne de l'Empereur, il ſuffira,

» de s'en assurer : ce Prince nous ser-
» vira d'ôtage, pour contenir les Tar-
» tares du *Leaotong*, & ceux qui se
» trouveroient armés dans les Provin-
» ces.

» Comme les Mandarins qui sont de
» garde aux neuf portes de la Ville,
» ou retenus par le devoir de leur char-
» ge en quelque autre endroit, n'as-
» sistent point à la cérémonie du nou-
» vel an, leurs esclaves seront libres
» de se rendre où ils voudront. Or qu'ils
» voici à quoi je les destine : après qu'ils
» auront formé quatre bandes, chacune
» le poignard à la main, se jettera sur
» un des quartiers de la Ville, où elle
» s'efforcera de mettre le feu. Ces ban-
» des auront grand soin de ne pas se
» rompre, & de massacrer chemin fai-
» sant, tout ce qu'elles rencontreront
» de *Mancheoux*.

» Voyez, mes amis, car je vous
» regarde déjà comme autant de per-
» sonnes libres & & élevées aux pre-
» mieres charges ; voyez si vous êtes
» gens à exécuter un tel projet. Pou-
» vez-vous espérer que vos compa-
» gnons entreront dans nos vues, en
» aussi grand nombre qu'il le faut pour
» vous seconder ? Si cela est, notre

» affaire eſt ſûre, vous allez devenir
» Mandarins de guerre; la Chine eſt
» délivrée de ſes tyrans; & mon pere
» qui a pris depuis quelques jours la
» qualité d'Empereur, ſe verra infail-
» liblement ſur le thrône.

Le Chef de la Conjuration eut à peine ceſſé de parler, que les eſclaves tranſportés de joye renouvellerent leurs ſermens, & l'aſſurerent qu'ils ſe faiſoient fort d'engager dans leur parti autant de monde qu'il en falloit pour ne pas manquer un ſi beau coup. Ils ſe ſéparerent pleins de confiance; & dès ce jour-là même ils cabalerent ſi efficacement, que le nombre des conjurés fut bientôt tel qu'ils le ſouhaitoient. Il ne fit que croître les jours ſuivans, ſans que rien tranſpirât au dehors, ſoit auprès des Magiſtrats ou dans le Public, de l'étonnante révolution qui ſe préparoit. Ce profond ſecret doit paroître incroyable à quiconque ne ſçait pas combien les Chinois ſont naturellement taciturnes & vindicatifs. Quoi qu'il en ſoit, ce ne fut que la veille du jour marqué pour cette horrible exécution, & même durant la nuit, que la trame fut découverte par un eſclave. On arrêta un grand nombre

de perſonnes. Les Miniſtres étoient d'avis qu'on ne fît grace à aucun des Conſpirateurs; mais le Monarque Chinois, qui étoit naturellement porté à la clémence, ſe contenta de faire mourir le Chef du complot & ſes principaux complices. L'Empereur marcha enſuite contre le rebelle *Ouſankouei*, & emmena toutes les troupes qui étoient à *Pekin*, pour être en état d'attaquer avec ſuccès un ennemi ſi redoutable.

Tandis qu'il ſe préparoit à cette expédition, il apprit qu'un Prince *Mongou* nommé *Sachar*, venoit auſſi de lever l'étendard de la révolte. Ce rebelle qui prétendoit deſcendre de la famille du célébre *Gengiskan*, ſentit réveiller toute ſon ambition, quand il apprit que le Monarque Chinois avoit dégarni de troupes ſa Capitale. On lui avoit fait entendre que les neuf portes de cette grande Ville n'étoient gardées que par des enfans, & que le Palais même ſe trouvoit réduit à un très-petit nombre de défenſeurs. L'occaſion lui parut belle pour revendiquer en faveur de ſa Nation un Empire qu'elle avoit autreois conquis & poſſédé avec tant de glo ire. Plein de ces grandes idées, il s' appliqua d'abord à ga-

gner les autres Princes *Mongoux*, ſes voiſins, dont pluſieus s'engagerent avec plaiſir à joindre leurs troupes aux ſiennes, pour avoir part aux conquêtes qu'il méditoit.

L'Empereur averti de bonne heure des projets de ce nouvel ennemi, ſentit vivement la grandeur du péril qui le menaçoit; mais il n'en fut point effrayé, & prit des meſures pour étouffer cette nouvelle rebellion.

Une armée de *Mancheoux* ſe formoit juſtement alors dans le *Leaotong*: elle alloit entrer dans l'intérieur de la Chine, pour prendre ſa marche vers le *Foukien*; mais au premier avis qu'eut l'Empereur des intrigues du Prince *Mongou*, il changea la deſtination de ſes troupes, & réſolut de s'en ſervir contre ce Tartare. Le Général qui les commandoit ne ſçut rien d'abord de ce changement. *Kanghi*, ſans ſe découvrir encore là deſſus, ſe contenta de lui marquer l'endroit où il devoit ſe rendre inceſſamment avec tout ſon monde, & y attendre de nouveaux ordres de ſa part. Pour être même plus sûr de ſon coup, le Monarque ne craignit point de tirer de *Pekin* la plûpart des ſoldats qui y étoient reſ-

tés. Il les fit partir pour la nouvelle armée du *Leaotong*, qu'ils devoient joindre à l'extrémité de *Chanſi*.

Cette jonction faite, un Courier Impérial apporta au Général *Mancheou* l'ordre ſuivant : « Partez au plutôt » pour le pays de *Sachar*, ſans perdre » le temps à me faire des repréſenta- » tions inutiles ; je n'en veux écouter » aucune : partez, franchiſſez tous les » obſtacles qui arrêteroient tout autre » Général que vous. En faiſant dili- » gence, vous ſurprendrez infailliblement l'ennemi. Je veux l'avoir mort » ou vif ; & je l'attends de votre fidé- » lité à mon ſervice.

Sur un ordre ſi preſſant d'un Maitre tel que *Kanghi*, le Général n'héſita pas un moment à ſe mettre en marche avec ſon armée. Cette marche même fut ſi rapide, que les troupes ſembloient voler au travers des précipices & des torrens. On ſurmonta en très-peu de jours tout ce que la nature des lieux a de plus horrible ; & les *Mancheoux* arriverent effectivement au pays de *Sachar*, lorſqu'ils y étoient le moins attendus. L'ambitieux *Mongou* raſſembla à la hâte quelques troupes, & vint à bout de ſe retrancher aſſez bien. Mais

le Commandant des troupes Impériales attaque l'ennemi, le force en moins d'une heure, & taille en piéces tous les rebelles. *Sachar* fut pris avec ſes freres & ſes enfans; & le vainqueur les fit conduire inceſſamment *à Pekin* ſous bonne eſcorte. La ruine de ce Prince tint ſes alliés en reſpect. L'Empereur leur écrivit pour les aſſurer qu'il étoit inſtruit de leurs intrigues avec *Sachar*, & qu'il vouloit bien les leur pardonner: mais que ce ſeroit la derniere fois qu'il uſeroit de clémence à leur égard. Ils répondirent avec actions de graces à la lettre du Monarque Chinois, en promettant d'être plus ſages à l'avenir, & lui tinrent en effet parole.

La victoire que venoit de remporter l'Empereur ne rétablit pas encore la tranquilité dans l'Etat. L'ambition ſuſcita de nouveaux ennemis aux Conquérans de la Chine.

Chinchikong, ce fameux Corſaire; dont j'ai déja parlé ailleurs, s'étoit retiré dans l'Iſle *Formoſe*, & y établit ſa domination, ſous le nom de Prince ou de Roi de *Tayvan*: une multitude de Chinois qui ne vouloient pas ſe ſoumettre aux Tartares, vint ſe refugier auprès du Corſaire, qui avoit introduit

dans ſon Iſle les uſages & la forme du Gouvernement de la Chine. *Chinkinmay* ſon fils & ſon ſucceſſeur ſe ligua avec les Princes de *Foukien* & de *Koantong* pour faire la guerre aux *Mancheoux*; quelques conteſtations au ſujet de la préſéance mirent la diviſion parmi les conféderés; ceux-ci n'agiſſant plus de concert, l'Empereur vint à bout de les détruire les uns après les autres, il commença par le Prince de *Koantgon*. *Kanghi* après avoir humilié ce puiſſant Vaſſal, voulut mettre ſon obéiſſance à l'épreuve. Il lui envoya des ordres qui ne furent point exécutés. Alors l'Empereur réſolut de ſe défaire d'un Prince qui lui avoit donné de forts ſujets de mécontentement. Deux Mandarins ſe rendirent à *Kouncheou*, Capitale du *Koangton*, portant une boëte de vernis qui enfermoit un cordon de ſoye. Etant arrivés au Palais, ils firent avertir le Prince qu'ils avoient des ordres à lui notifier de la part de l'Empereur: ils préſenterent enſuite une lettre qui étoit un véritable arrêt de mort. Le Prince lut cet écrit, & ouvrit la boëte ſans donner aucun ſigne de plainte ou de ſurpriſe, après quoi s'étant fait ap-

porter ſes plus riches habits ; il s'en revêtit gravement. Il tira enſuite le fatal cordon, & l'ayant ajuſté autour de ſon cou, il s'étrangla lui-même. Tous ſes freres, à la réſerve d'un ſeul, deſtiné à devenir le gendre de l'Empereur, furent ce jour-là même mis à mort, avec une centaine de ſes confidens ; le titre de Principauté fut aboli, & le *Koangton* redevint Province de l'Empire.

La dureté avec laquelle le Prince de *Foukien* gouvernoit ſes ſujets, ſervit de prétexte à l'Empereur pour perdre un Vaſſal avec lequel il s'étoit réconcilié. *Kanghi* le fit arrêter & le punit du dernier ſupplice.

Il ne s'agiſſoit plus que de réduire le Souverain de *Tayvan* ou de *Formoſe*. Le Prince qui regnoit alors en cette Iſle, s'appelloit *Chinkeſan*, & étoit fils de *Chinkinmai*. On envoya contre lui une flotte conſidérable. Ses Miniſtres le voyant ſur le point d'être écraſé par la puiſſance énorme des Tartares, lui conſeillerent de prendre plutôt le parti de la ſoumiſſion, que celui de la réſiſtance.

La démarche qu'on ſuggeroit au jeune Prince, lui parut d'abord ſi in-

digne, qu'il ne put s'y déterminer, & qu'il la rejetta hautement : » Un Prin-» ce né pour le Thrône, ſe trouvant, » diſoit-il, étrangement déplacé par-» tout ailleurs, quelque avantage qu'on » lui préſente. Cependant comme il n'y avoit aucun milieu entre une perte certaine & l'abdication volontaire qu'on lui conſeilloit, il ſe rendit enfin à l'avis de ſes deux Miniſtres. Sans attendre une ſommation dans les formes, ce Prince envoya ſa requête à l'Empereur, contenant une démiſſion pure & ſimple de la Souveraineté de *Tayvan*.

Kanghi reçut favorablement un acte de cette importance : mais il exigea que le Prince dépoſé vînt fixer ſon ſéjour à *Pekin*. *Chinkéſan* eut beau repréſenter qu'ayant toujours vécu dans des pays méridionaux, il ne pouvoit s'expoſer aux froids du Nord, ſans nuire conſidérablement à ſa ſanté. L'Empereur tint ferme, & il fallut obéïr. On chercha par toutes ſortes de bons traitemens à dédommager le jeune Prince de la perte d'une Couronne qu'il n'avoit quittée qu'avec beaucoup de regret.

Ouſankouei ce brave & ancien Général, qui avoit cauſé tant d'inquié-

tudes à l'Empereur, étoit mort depuis quelque tems. Il avoit laiſſé ſes Etats à ſon fils qui les défendit avec beaucoup de courage. Après avoir perdu pluſieurs batailles, il s'enferma dans ſa Capitale où il fut bientôt aſſiégé. La réſiſtance fut longue & vigoureuſe ; mais le jeune Prince prévoyant qu'au bout d'un certain temps la Ville ſeroit forcée ou réduite à capituler, crut devoir ſe mettre en état de ne pas tomber vif au pouvoir de ſes ennemis. Il ſe retira un matin dans l'intérieur de ſon appartement, & s'y pendit en déſeſpéré.

La mort du Prince abattit le courage des aſſiégés. La Ville ne tarda pas à ouvrir ſes portes ; & le Général Tartare, que cette ſoumiſſion volontaire ſurprit agréablement, ne fit éclater ſa vengeance que contre *Ouſankouei* & ſa famille. Tous ceux qui en étoient furent arrêtés & conduits à *Pekin* avec les os de ce grand homme que la Cour fit exhumer. On les broya dans un mortier, & on en jetta la pouſſiere au vent.

Les parens, les amis & les alliés d'*Ouſankouei* furent condamnés à mort. La réduction de tous les Princes dont

je viens de parler, assura aux *Mancheoux* la tranquille possession de l'Empire. Ce fut en 1682 que ce grand ouvrage fut entierement achevé sous le regne de *Kanghi*, dont la mémoire est en vénération parmi les Chinois.

ANECDOTES CHINOISES.

POUR ne pas m'écarter de mon objet principal, j'ai ſupprimé pluſieurs traits hiſtoriques, qui ne devoient pas naturellement être inſérés dans le corps de l'Ouvrage, mais qui m'ayant paru mériter l'attention des Lecteurs, peuvent trouver place à la fin de ce Volume. Tous ces différens traits réünis, contribueront encore à faire connoître le genie & les mœurs d'une Nation qui eſt ſéparée de nous par un intervalle immenſe, & dont on ne peut gueres juger que ſur le rapport des Ecrivains.

La paſſion de l'Empereur *Mou vang* pour la chaſſe le conduiſit une fois à plus de trois cens lieues de ſa Capitale, vers les ſources du *Hoang-Ho*. Il trouva ce lieu charmant, & il voulut s'y établir, en ſoumettant les Tartares qui l'habitoient. Pour le tirer de-

là, ſes Miniſtres firent courir le bruit qu'un Prince du Sang venoit de ſe faire proclamer Empereur. *Mou-vang* revint auſſi-tôt, & avec tant de vîteſſe, qu'il crut devoir récompenſer ſon cocher d'une façon toute ſinguliere : il lui donna une Principauté.

Sous le regne de l'Empereur *Kin-vang*, *Ping-kong*, de ſimple Général de la Principauté de *Tcheou*, vint à bout de ſe faire ſouverain, & d'uſurper trois Principautés. Des Courtiſans, ennemis ſecrets de ſon fils aîné, le lui rendirent ſuſpect. *Ping-kong* le relégua dans une Citadelle, & donna ordre enſuite de le faire mourir ſans bruit. Le Gouverneur, homme ſage, n'en fit rien : il avertit de tout le jeune Prince, & lui conſeilla de ſe réfugier chez quelque Roi voiſin. Dès qu'il le ſçut en ſûreté, il vint lui-même à la Cour, pour apprendre à *Ping-kong* la retraite de ſon fils. » Mon fils s'eſt ſau-» vé, dites-vous ? s'écria le Prince en » fureur. Hé ! qui lui a donc dit qu'on » en vouloit à ſa vie ? C'eſt moi, ré-» pondit le Gouverneur. Mais qui vous » a porté à trahir ainſi mon ſecret, » ajouta *Ping-kong* ! Ce qui m'y a por-» té, repart le brave Gouverneur,

» c'eſt le mérite de votre fils, l'intérêt » de votre gloire, & le bien de l'Etat. Tant de bon ſens frappa *Ping-kong*. Il ſçut bon gré au Gouverneur de ſa déſobéiſſance, & il ceſſa de perſécuter ſon fils.

Il y avoit à la Chine une ancienne loi, qui condamnoit les Magiſtrats prévaricateurs à avoir les mains coupées. Un Mandarin encourut cette peine, & il alloit la ſubir, lorſque ſa fille, embellie de toutes les graces innocentes de la jeuneſſe, entreprit de le défendre, en plaidant elle-même ſa cauſe devant l'Empereur *Ouen-ti*. Son plaidoyer fut court & touchant. » Rien n'eſt plus » vrai, Seigneur, dit-elle, en ſe préſentant au Monarque : mon pere a » mérité le ſort qu'on lui prépare, & » ſes mains doivent être coupées : les » voici, ajoûta-t-elle, en dégageant » ſes deux mains des manches qui les » couvroient. Oui, grand Prince, ces » mains que vous voyez, ſont à mon » malheureux pere. Inutiles à l'entretien de ſa famille, il les livre à la » ſévérité des loix, pour conſerver » celles qui nous feront vivre, mon » ayeul, mes freres & moi. L'Empereur eut bien de la peine à retenir ſes

larmes. Le pere eut ſa grace ; & la généreuſe fille ajouta à l'éclat de ſa beauté, celui des éloges que la Cour fit de ſa vertu.

Il ne faut pas omettre ici un bon mot de *Ouen-ti*, qui exprime bien le caractere de ſa belle ame. Des Vicerois ayant différé d'ouvrir les greniers publics dans un temps de diſette, ſous prétexte qu'ils n'avoient point reçu d'ordre de la Cour, l'Empereur leur écrivit en ces termes : » Répondez-» moi, Mandarins, convient-il à un » berger qui ſe trouve auprès d'un bon » pâturage, d'attendre la permiſſion » de ſon maître pour laiſſer paître ſes » brebis ?

On trama un complot pour déthrôner l'Empereur *Tchao-ti*. Il parut un impoſteur, qui ſe fit paſſer pour le frere aîné du Monarque. Quand ſa faction fut bien formée, il vint hardiment juſqu'aux portes du Palais demander qu'on lui rendît la Couronne. Les Miniſtres, les Grands & l'Empereur lui-même ne ſçavoient quel parti prendre, vû la reſſemblance de cet homme avec le Prince dont il prenoit le nom. Mais le Préſident du Tribunal des crimes fit enchaîner ſur le champ cet aventurier,

» Si c'eſt un fourbe, dit-il, on ne » peut le châtier trop tôt ; & s'il eſt le » Prince héritier, il n'en mérite pas » moins la mort, pour avoir abrégé » les jours de ſon pere par ſon obſti- » nation à ſe tenir caché. L'Impoſteur fut étourdi de cette Sentence. Il découvrit ce jour-là même toute l'intrigue, & dès le lendemain ſes principaux complices & lui furent hachés.

L'Empereur *Suen-ti* étoit un Prince d'un caractere excellent. Une eſclave de ſa mere lui marqua un jour ſon étonnement ſur ce qu'ayant autant de pouvoir qu'il en avoit, & le cœur ſi bien placé, il laiſſoit néanmoins ſans récompenſe le Geolier des priſons du Palais. « Hé! » qu'a donc fait pour moi ce Geolier, » lui dit l'Empereur ? Ce qu'il a fait, » répart cette femmme ; apprenez-le, « Seigneur, puiſque vous l'ignorez. » Hélas, vous n'aviez encore que deux » ans, lorſque le Prince héritier votre » pere, fut obligé de prendre la fuite. « Tranſporté de colere, votre ayeul » *Vou-ti* vous fit d'abord chercher par- » tout ; tant de gens de la ſecte des » génies vouloient votre mort, que » nous déſeſpérions de vous ſauver. Le » bon *Ping-ki* ſçut notre embarras : il accourt

» accourt dans votre appartement, & » nous promet de vous mettre en ſû- » reté. Nous nous fiames à lui, Sei- » gneur; & effectivement il vous ca- » cha ſi bien, qu'aucun des ennemis » de votre pere ne put venir à bout de » vous découvrir. C'eſt lui auſſi qui » vous a nourri à ſes dépens durant vo- » tre enfance, avant que votre oncle » *Tchao-ti* eût pourvu à tous vos be- » ſoins. Ah! que m'apprends-tu là, » s'écria le Monarque? Quoi! j'ai pû » ignorer juſqu'à préſent un ſi grand » ſervice! Cet homme eſt un prodige » de modeſtie: il aime bien plus ma » perſonne que mes bienfaits. Qu'on » me l'amene à l'heure même: tu ver- » ras ſi je ſuis ingrat. *Ping-ki* parut auſſi-tôt. L'Empereur l'embraſſa avec bonté, l'appella ſon cher pere, & le fit Duc. Ce *Ping-ki* devint dans la ſuite premier Miniſtre.

Pendant que *Thing-ti* occupoit le Thrône, il trouva une Princeſſe d'un grand mérite, qui n'omit rien pour ramener ce Prince dans le bon chemin. Cette Dame ſe promenant un jour dans les jardins du Palais, *Thing-ti* paſſa à côté d'elle, & l'invita à monter ſur ſon char. « Non, Seigneur, je ne puis

» m'y réſoudre, répondit *Pan-hiai* :
» c'étoit le nom de cette Reine. Hé !
» pourquoi donc ne le voulez-vous
» pas, lui dit le Monarque un peu ſur-
» pris ? C'eſt, repartit-elle avec can-
» deur, que nos anciennes peintures
» repréſentent toujours les bons Em-
» pereurs aſſis dans leurs chars avec
» des Capitaines, & les mauvais au
» contraire avec des femmes.

Ce Prince s'étant malheureuſement entêté d'une petite comédienne, nommé *Tchao-ſei*, il la mit au nombre des Reines, & la déclara enſuite Impératrice, après avoir dépoſé celle qui l'étoit auparavant. Le ſcandale de la Cour ne pouvoit être plus grand : les Miniſtres & Cenſeurs de l'Empire en frémiſſoient d'indignation ; mais perſonne n'oſoit parler. Le jour du couronnement l'Empereur donna un grand feſtin, où *Tchao-ſei* parut ſous un magnifique pavillon, avec les ornemens impériaux, & toute couverte de pierreries. Les Reines frappées de cet éclat, en reſſentoient un violent dépit, non par la jalouſie, diſoient-elles, mais pour l'honneur de leur époux. Celui-ci ſoupçonna ſans peine leurs ſentimens ; & pour mettre en jeu tou-

tes ces Dames, il s'aviſa de leur adreſſer la parole. *Pan-hiai* étoit vis-à-vis de l'Empereur ; leurs yeux ſe rencontrerent au moment que ce Prince voulut parler ; ainſi elle fut interrogée la premiere. » *Pan-hiai*, lui dit le Mo» narque, je ſçais que vous êtes ſin» cére. Répondez-moi, je vous prie ; » que penſez vous de notre nouvelle » Impératrice ? Elle eſt au mieux, » Seigneur, repartit cette Reine. Elle » joue à merveille, & un premier rôle » lui ſied bien. De grands éclats de rire retentirent auſſi-tot à droite & à gauche ; l'Empereur lui même fut un des rieurs ; & pour écarter le ridicule qui en rejailliſſoit ſur ſa perſonne, il fit entendre à toute l'aſſemblée que *Pan-hiai* avoit deviné juſte ; que l'élévation de *Tchao-ſei* n'avoit effectivement rien de ſérieux, & qu'au ſortir de ce feſtin, elle reprendroit ſon premier rang.

La Chine, quoique le plus riche & le plus floriſſant Empire du monde, eſt avec cela dans un ſens le plus pauvre & le plus miſérable de tous. La terre, quelque étendue & quelque fertile qu'elle ſoit, ne ſuffit point à nourrir ſes habitans. Il faudroit qua-

tre fois autant de pays qu'il y en a pour les mettre à leur aise. Dans la seule Ville de Canton on compte plus d'un million d'ames, & dans un gros Bourg qui n'en est éloigné que de deux ou trois lieues, il y a encore, dit-on, plus de monde qu'à Canton même. Qui peut donc compter les habitans d'une seule Province ? Mais que sera-ce de tout l'Empire qui est composé de quinze grandes Provinces, presque toutes également peuplées ? A combien de millions cela doit-il monter ? Un tiers de ce peuple s'estimeroit heureux, s'il avoit autant de riz qu'il en faudroit pour se nourrir.

On sçait que l'extrême misére porte à de terribles excès. Aussi voit-on les meres exposer ou tuer leurs enfans ; on vend les filles pour peu de chose ; & il y a parmi les Chinois un grand nombre de fripons & de voleurs. Dans les tems de disette des millions d'ames se voyent périr par la faim. On ne peut pas reprocher aux pauvres de la Chine, comme à la plupart de ceux de l'Europe leur fainéantise & leur horreur pour le travail. La peine que se donnent ces malheureux pour fournir à leur subsistance, est au-dessus de tout

ce qu'on peut dire. Un homme paſſera les jours à remuer la terre à force de bras ; ſouvent il ſera dans l'eau juſqu'aux genoux, & le ſoir il eſt heureux de manger une petite écuellée de riz, & de boire l'eau inſipide dans laquelle on l'a fait cuire.

Il n'eſt pas ſurprenant de voir ſi ſouvent la famine parmi les Chinois. Cette Nation peut s'appliquer aujourd'hui ce que diſoit autrefois le Poëte Juvenal en parlant des Romains. *Nunc patimur longæ pacis mala. Nous éprouvons les inconvéniens d'une longue paix.* En effet depuis la derniere révolution, les Chinois n'ont point eu de guerres à ſoutenir ; voilà pourquoi le nombre des habitans s'eſt ſi fort multiplié. D'ailleurs il n'y a pas chez ces peuples les mêmes principes de deſtruction que parmi certaines Nations de l'Europe. Outre que nous ſommes preſque toujours en guerre les uns contre les autres, nos longues & périlleuſes navigations, la vie célibataire que menent pluſieurs d'entre nous, les précautions qu'on prend quelquefois dans le mariage pour ne pas avoir une famille trop nombreuſe, tout cela empêche cette population énorme qu'on trouve à la

Chine. En ſommes-nous plus à plaindre ? Vaudroit-il mieux donner le jour à un plus grand nombre de créatures humaines pour les voir devenir dans la ſuite les triſtes victimes de la famine & de la miſére ?

Pekin eſt compoſée de deux Villes. La premiere, au milieu de laquelle eſt le Palais de l'Empereur, s'appelle la Ville des Tartares, & la ſeconde la Ville des Chinois. Elles ſont jointes l'une à l'autre & ont chacune quatre lieues de tour. Il y a une ſi grande multitude de peuple, & tant d'embarras, qu'on a peine à marcher dans les rues, quoiqu'elles ſoient très-larges, & que les femmes n'y paroiſſent point. On prétend que la fameuſe Cloche de *Pekin* péſe cent milliers. Sa forme eſt cylindrique, & elle a dix pieds de diametre. Sa hauteur contient une fois & demie ſa largeur. Elle eſt élevée ſur un maſſif de brique & de pierre, de figure quarrée, & couvert ſeulement d'un toit de nattes, depuis que celui de bois a été brûlé.

Les portes de la Ville ont quelque choſe de plus grand & de plus magnifique que les nôtres. Elles ſont extrémement élevées, & enferment une

grande cour quarrée environnée de murailles, ſur leſquelles on a *bâti* de beaux ſallons, tant du côté de la campagne que du côté de la Ville. Les murailles de cette Capitale ſont de briques, hautes d'environ quarante pieds, flanquées de vingt en vingt toiſes de petites tours quarrées en égale diſtance, & très-bien entretenues. Il y a de grandes rampes en quelques endroits afin que la Cavalerie puiſſe y monter.

Je viens de dire que les femmes de la Chine ne paroiſſoient pas dans les rues. En effet elles ne ſortent jamais de la maiſon, ni ne reçoivent aucune viſite des hommes; c'eſt une maxime fondamentale dans tout l'Empire qu'une femme ne doit jamais paroître en public, ni ſe mêler des affaires du dehors. Pour les mettre dans la néceſſité de bien obſerver cette maxime, on a ſçu leur perſuader que la beauté conſiſte non pas dans les traits du viſage, mais dans la petiteſſe des pieds, enſorte que leur premier ſoin eſt de s'ôter à elles mêmes le pouvoir de marcher. Un enfant d'un mois a le pied plus grand qu'une femme de vingt ans.

Les Chinois ſont naturellement graves, ſérieux, taciturnes, ſont paroître beaucoup de modeſtie dans leur air & maintien : on les prendroit pour un peuple de Philoſophes ; mais leur ſageſſe n'eſt qu'extérieure, ils ſont ſur-tout extraordinairement fripons dans le Commerce : il faut qu'un étranger ſoit ſur ſes gardes lorſqu'il trafique avec les Chinois.

Ces peuples ne ſortent gueres de leur pays pour commercer, mais en récompenſe le Commerce qu'ils font dans le ſein même de l'Empire, eſt ſi conſidérable que celui de l'Europe ne mérite pas de lui être comparé. Le Provinces de la Chine ſont comme autant de Royaumes ; l'une produit du riz, l'autre fournit des toiles, chacune a des marchandiſes qui lui ſont propres & qu'on ne trouve point ailleurs : tout cela ſe tranſporte non par terre, mais par eau, à cauſe de la commodité des rivieres, qui ſont en très-grand nombre, & ſi belles que l'Europe n'a rien qui en approche. Ces rivieres ſont toutes couvertes de vaiſſeaux.

Les ouvriers Chinois ont une adreſſe & une habileté qui ſurprend. Ils ex-

cellent ſur-tout à faire de la toile. Elle eſt d'une ſi grande fineſſe, que des piéces fort longues & fort larges, pourroient paſſer ſans peine au-travers d'une bague. Si vous déchiriez en deux une piéce de Mouſſeline, & que vous la donnaſſiez à raccommoder, il vous ſeroit impoſſible de découvrir l'endroit où elle auroit été rejointe, quand même vous y auriez fait quelques marques pour la reconnoître. Ils raſſemblent ſi adroitement les morceaux d'un vaſe de verre ou de porcelaine, qu'on ne peut s'appercevoir qu'il ait été briſé. Les couleurs qu'employent les Chinois pour peindre leurs toiles, leurs étoffes & leur porcelaines, ont un éclat & une vivacité admirables; mais les deſſeins ſont bizarres & de mauvais goût. Nous avons actuellement en France des Manufactures où l'on fabrique des étoffes & même des porcelaines bien ſupérieures en beauté à celles qui nous viennent de chez les Chinois. Si ces peuples réuſſiſſent dans les mécaniques, il n'en eſt pas de même par rapport aux Sciences. Ce qu'ils ont le mieux étudié, c'eſt l'Aſtronomie; & encore leurs connoiſſances ſur cette matiere, ne ſont pas fort éten-

dues. Toute la ſcience de leurs Lettrés conſiſte à bien ſçavoir la langue & l'hiſtoire du pays, & à connoître les uſages & les coutumes de l'Empire.

Rien n'égale la préſomption & l'orgueuil des Chinois. Entêtés de leur pays, de leurs mœurs, de leurs uſages, de leurs maximes, ils ne peuvent ſe perſuader que ce qui n'eſt pas de la Chine, mérite quelque attention. Souvent ils demandent aux Etrangers s'il y a des Villes, des Villages & des maiſons en Europe. Quelques Lettrés ayant prié un jour un Miſſionnaire Jeſuite de leur montrer une Mappemonde, ils la conſidererent attentivement, & chercherent long-tems pour voir où étoit la Chine. Enfin ils prirent pour leur pays un des deux Hemiſphéres qui contient l'Europe, l'Afrique & l'Aſie. l'Amérique leur paroiſſoit encore trop grande pour le reſte de l'Univers. Le Miſſionnaire les laiſſa quelque tems dans l'erreur, juſqu'à ce qu'enfin un d'entre eux lui demanda l'explication des lettres & des noms qui étoient ſur la Carte. « Vous voyez, leur dit le Jeſuite, » l'Europe, l'Afrique & l'Aſie. Dans

» l'Aſie voici la Perſe, les Indes, la » Tartarie. Où eſt donc la Chine, » s'écrierent-ils tous? C'eſt dans ce » petit coin de terre, leur répondit-» on; & en voici les limites. Il ſeroit difficile d'exprimer quel fut leur étonnement. Ils ſe regardoient les uns les autres, en diſant : *elle eſt bien petite.*

Les cuiſiniers de France, qui ont le plus rafiné ſur ce qui peut réveiller l'appetit, ſeroient ſurpris de voir que les Chinois ont porté l'invention en matiére de ragoût, encore plus loin qu'eux, & à moins de frais. On aura peine à croire, qu'avec de ſimples féves qui croiſſent dans leur pays, ou qui leur viennent de *Chantong*, & avec de la farine qu'ils tirent de leur riz, & de leur blé, ils préparent une infinité de mêts tous différens les uns des autres, à la vûe & au goût.

Une coûtume du dernier jour de l'an eſt de ne ſouffrir chez ſoi aucun étranger, pas même les plus proches parens, de crainte qu'au moment que commence la nouvelle année, il n'enleve le bonheur qui doit deſcendre ſur la maiſon, & ne le détourne chez lui au préjudice de ſon hôte. Ce jour-

là chacun ſe renferme dans ſon domeſtique, & ſe réjouit uniquement avec ſa famille.

Les Gradués doivent ſubir un examen de trois en trois ans. La Cour a coûtume d'envoyer un Examinateur dans chaque Province : il punit ceux dont la compoſition eſt médiocre, ou il les caſſe tout-à fait, ſi elle eſt au-deſſous de la médiocrité. Tout Gradué qui ne ſe préſente pas à cet examen triennal, eſt dès-là privé de ſon titre, & mis au rang du ſimple peuple. Il n'y a que deux cas où il puiſſe s'en diſpenſer légitimement, ſçavoir quand il eſt malade, ou bien quand il porte le deuil de ſon pere ou de ſa mere. Les vieux Gradués après avoir donné dans un dernier examen des preuves de leur habileté & de leur vieilleſſe, ſont diſpenſés pour toujours de ces ſortes d'examen, & ils conſervent néanmoins l'habit, le bonnet, & les prérogatives d'honneur attachés à l'état de Gradué.

Tous aſpirent également au dégré de Bachelier, quoiqu'il y en ait peu qui y parviennent. C'eſt bien plutôt l'ambition que le deſir de ſe rendre habiles, qui les ſoutient dans une ſi lon-

gue étude. Outre que le dégré de Bachelier les met à couvert des châtimens du Mandarin, il leur donne le privilége d'être admis à ſon Audience, de s'aſſeoir en ſa préſence, & de manger avec lui : honneur qui eſt infiniment eſtimé à la Chine, & qui ne s'accorde jamais à aucune perſonne du peuple.

C'eſt la coûtume à la Chine, que les veuves, quand elles ſont de qualité, paſſent le reſte de leurs jours dans le veuvage ; & c'eſt une marque du reſpect qu'elles conſervent pour la mémoire de leur mari défunt. Il n'en eſt pas de même des perſonnes d'une condition médiocre : les parens qui veulent retirer une partie de l'argent qu'elle a coûté au premier mari, la forcent malgré elle de ſe remarier. Souvent même le mari eſt arrêté, & l'argent livré, ſans qu'elle en ait la moindre connoiſſance. Si elle a une fille, & qu'elle ſoit encore à la mammelle, elle entre dans le marché de la mere. Il n'y a qu'un moyen pour une veuve de ſe délivrer de cette oppreſſion, c'eſt qu'elle ait de quoi ſubſiſter, & qu'elle ſe faſſe *Bonzeſſe* : mais cette condition eſt fort décriée, & elle

ne peut gueres l'embraſſer ſans ſe déshonorer.

La maniere dont quelques Médecins Chinois traitent ceux qui ont la petite verole, mérite d'être rapportée : ils ſe vantent d'avoir le ſecret de la tranſplanter en quelque ſorte, & ils appellent le moyen dont ils ſe ſervent *Miao* ; c'eſt le nom qu'on donne au riz en herbe qu'on tranſplante d'un champ dans un autre, & aux œufs de poiſſon déja animés dont on peuple les étangs. Voici donc comme ils s'y prennent ; quand il tombe entre leurs mains un enfant dont la petite verole ſort avec abondance, & ſans aucun fâcheux accident, ils en prennent les croûtes qu'ils font ſécher, qu'ils pulvériſent, & qu'ils gardent avec ſoin. Lorſqu'ils apperçoivent dans un malade les ſymptômes d'une petite verole naiſſante, ils aident la Nature, à ce qu'ils prétendent, en lui mettant dans chaque narine un petite boule de coton, où cette pouſſiere eſt ſemée ; & ils s'imaginent que ces eſprits paſſant du cerveau dans la maſſe du ſang, forment une eſpéce de levain qui produit une fermentation utile, & que par ce moyen la petite verole ſort abondamment &

ſans aucun danger, parce qu'elle ſe trouve entée, pour ainſi dire, ſur une bonne eſpéce.

C'eſt une coûtume établie parmi les *Mancheoux* que lorſqu'un domeſtique prend la fuite, en quelque endroit que ſoit ſon maître, celui-ci eſt obligé d'en informer les Magiſtrats, & de déſigner le nom, l'âge, la figure & les traits du viſage du fugitif, ſans quoi il ſeroit reſponſable des mauvaiſes actions dont le domeſtique ſe rendroit coupable. Le Tribunal chargé de cette ſorte d'affaire, fait les perquiſitions les plus exactes des déſerteurs, & les punit ſéverement. On leur imprime à la joue une marque ineffaçable, & on les rend à leurs maîtres.

Un des derniers Empereurs Chinois voulant exciter les laboureurs au travail, & leur inſpirer l'amour d'une vie réguliere, ordonna aux Gouverneurs de toutes les Villes, de l'informer chaque année de celui qui parmi les gens de cette profeſſion ſe ſeroit le plus diſtingué par application à ſon la culture des terres, par l'intégrité de ſa réputation, par le ſoin d'entretenir l'union dans ſa famille & la paix avec ſes voiſins, enfin par ſon œconomie

& ſon éloignement de toute dépenſe inutile. Sur le rapport qui ſeroit fait par le Gouverneur, le Prince vouloit qu'on élévât ce ſage & actif laboureur au grade de Mandarin du huitiéme ordre, & qu'on lui envoyât des Patentes de Mandarin honoraire. Cette diſtinction lui donnoit le droit de viſiter le Gouverneur de la Ville, de s'aſſeoir en ſa préſence & de prendre du Thé avec lui. Après la mort de ce laboureur, il étoit ordonné qu'on lui feroit les obſéques convenables à ſon grade, & que ſon titre d'honneur ſeroit écrit dans la ſalle des Ancêtres.

Canton eſt une grande Ville ou plutôt un compoſé de trois Villes ſéparées par de hautes & belles murailles, mais tellement jointes, que la même porte ſert pour ſortir de l'une, & pour entrer dans l'autre. Le tout forme une figure à peu près quarrée. Le circuit ne le céde pas beaucoup à celui de Paris. Ceux qui ſont éloignés du centre marchent quelquefois une heure entiere en chaiſe pour faire une viſite. Il n'y a cependant ni vuides, ni jardins fort ſpacieux. Les rues ſont longues, droites & ſerrées, à la réſerve de quel-

ques-unes plus larges, où l'on trouve de diſtance en diſtance des arcs de triomphe aſſez beaux. Les maiſons ne ſont que des rez de chauſſée preſque toutes bâties de terre, avec des accompagnemens de briques, & couvertes de tuiles. Dans les rues tout eſt boutique ou regne une grande propreté. Il y a quelques Temples d'Idoles environnés de cellules de *Bonzes* qui ont quelque choſe de ſingulier & de magnifique. La ſalle de *Confucius* auſſi-bien que l'Académie où les Lettrés s'aſſemblent pour faire leur compoſition, ſont des morceaux curieux. Les Palais des Mandarins ont auſſi leur beauté & leur grandeur; mais ce n'eſt pas ce grand & ce beau qu'on admire en Europe. La riviere eſt chargée le long des deux rivages d'une quantité prodigieuſe de barques à rangs multipliés, qui ſont les ſeules habitations d'un peuple infini & qui font une Ville flottante très-conſidérable. On prétend qu'il y a un million d'ames à *Canton*.

Il y a à la Chine des milliers de Princes du Sang. Cette multitude en les éloignant du thrône les avilit. La plûpart ſe trouvant dépourvûs de ti-

tres & d'emplois, ne peuvent figurer d'une maniere conforme à leur naiſſances. On les a partagés en cinq claſſes. Ceux de la derniere ſont encore audeſſus de tous les plus grands Mandarins de l'Empire. Les Princes des dernieres Claſſes n'ont aucune marque extérieure qui les diſtingue des Mandarins, ſi on en excepte la ceinture jaune qui eſt commune à tous les Princes du Sang; mais ceux qui n'ont pas de quoi ſoutenir leur dignité, ont grand ſoin de cacher cette ceinture toutes les fois qu'ils paroiſſent en public L'occupation de tous les Princes du Sang eſt d'aſſiſter aux cérémonies publiques, de ſe montrer tous les matins au Palais de l'Empereur, puis de ſe retirer chez eux où ils n'ont autre choſe à faire que de gouverner leur famille, & les Officiers dont l'Empereur a compoſé leur maiſon Il leur eſt défendu de ſe viſiter les uns les autres, ni de coucher hors la Ville ſans une permiſſion expreſſe.

On a établi à *Peking* un Tribunal pour les affaires des Princes du Sang. On ne veut pas qu'ils ſoient confondus avec le commun du peuple. Les Préſidens & les premiers Officiers de

ce Tribunal, ſont des Princes titrés. On choiſit les Officiers ſubalternes parmi les Mandarins ordinaires. Ceux-ci dreſſent les actes de procédure, & font les écrits néceſſaires. C'eſt dans les Regiſtres de ce Tribunal qu'on inſcrit tous les enfans de la Famille Royale, à meſure qu'ils naiſſent; qu'on marque les titres & les dignités dont on les honore; qu'on les juge & qu'on les punit s'ils le méritent.

Tous les Princes, outre leur femme légitime, en ont ordinairement trois autres auſquelles l'Empereur donne des titres, & dont les noms s'inſcrivent dans le Tribunal dont je viens de parler Les enfans qui naiſſent de ces ſortes de femmes, ont leur rang après les enfans légitimes, & ſont plus conſidérés que ceux qui viennent des ſimples concubines que les Princes peuvent avoir en auſſi grand nombre qu'ils le ſouhaitent.

La Gazette Chinoiſe n'eſt pas comme la plupart de celles de l'Europe remplie d'inutilités, & quelquefois de médiſances & de calomnies. Elle contient preſque toutes les affaires publiques qui ſe paſſent dans ce vaſte Empire. C'eſt un recueil dans lequel on

voit les Mémoriaux & les Placets préſentés à l'Empereur, les réponſes du Souverain, les graces qu'il accorde, les punitions qu'il inflige, &c. Cette Gazette ne contient rien qui ne puiſſe beaucoup ſervir à diriger les Mandarins dans l'exercice de leur charge, & à inſtruire les Lettrés & le peuple. On n'y inſére rien qui n'ait été préſenté à l'Empereur, ou qui ne vienne de l'Empereur même. Les perſonnes qui préſident à l'impreſſion de cet ouvrage, n'oſent pas y ajoûter leurs réflexions. Un Commis du Bureau de la Poſte fut condamné à mort, pour avoir inſeré dans la Gazette quelques circonſtances qui ſe trouvoient fauſſes. La Gazette paroît tous les jours, & forme une brochure de ſoixante à ſoixante-dix pages.

La vieilleſſe n'eſt nulle part autant reſpectée qu'à la Chine. Ce reſpect eſt porté ſi loin que ſi un homme ou une femme paſſe cent ans, il y a ordre d'élever aux dépens de l'Empereur devant la maiſon de ces vieillards, une eſpece d'arc de triomphe, & un monument de pierre avec quelques inſcriptions en leur honneur. Si un homme mérite la mort, on lui fait grace

afin qu'il nourriſſe ſes parens dans leur vieilleſſe. Une jeune femme ayant un jour manqué de reſpect à ſa belle mere, le mari lui recommanda de ne pas retomber dans une pareille faute ; mais cette femme ne s'étant point corrigée, ſon mari la battit ſi violemment qu'elle en mourut. On fit le Procès à cet homme qui fut condamné à mort. Mais comme ſon pere & ſa mere étoient fort avancés en âge, l'Empereur ſe contenta de lui faire donner la baſtonnade. Le Prince accorde très-rarement grace entiere à qui que ce ſoit, fût-il de la premiere qualité, quand il s'agit d'un meurtre. Il faut cependant remarquer, que ſi celui qui a été tué, étoit fils unique & que ſes parens fuſſent pareillement dans un âge avancé, alors on ne pardonne point au coupable. Les parens du mort n'ayant plus d'enfans pour les ſervir, il ne convient pas de laiſſer aux parens de l'homicide un fils qui les ſerve. De plus, ſi le coupable a des freres, ou ſi ceux-ci ont des enfans qui ſoient en état de rendre aux parens les ſervices que le meurtrier leur rendroit, on ſuit la loi qui le condamne à mort. La grace de la vie ne s'accorde que pour les meur-

tres ordinaires qui n'ont rien d'énorme. Deux femmes après s'être accablées d'injures, en vinrent aux coups. Il y en eut une de tuée, & les Juges prononcerent contre l'autre un arrêt de mort. Le fils de celle qui reſtoit, offrit de mourir pour ſa mere. Mais comme la loi ne permet point que quelqu'un perde la vie pour conſerver les jours d'un criminel, l'Empereur confirma la Sentence, en louant à la vérité la piété du fils, mais en parlant de la mere comme d'un monſtre dont il falloit purger la terre. Deux femmes ſe battre, ajoûta ce Prince! Une femme tuer une autre femme! On ne peut y penſer ſans horreur. Il ne faut pas laiſſer ce crime impuni.

Les belles actions ſont récompenſées à la Chine d'une maniere éclatante. Une jeune fille ayant été priſe par des Corſaires, & voyant ſon honneur en danger, aima mieux ſe jetter dans la mer que de perdre un tréſor qui lui paroiſſoit plus précieux que la vie. Les Mandarins préſenterent à l'Empereur un Placet, dans lequel ils expoſoient le fait dont je viens de parler, & concluoient à récompenſer une ſi géné-

reuſe action. « C'eſt pourquoi, ajoû-
» terent-ils, ſuivant les coutumes de
» l'Empire, & les ordres de Votre
» Majeſté, nous déterminons qu'à
» l'honneur de cette fille, on éleve
» un arc de triomphe, & un monu-
» ment de pierre, ſur lequel ſoit gravée
» l'aventure dont il s'agit, afin qu'on
» en conſerve éternellement la mé-
» moire. Si Votre Majeſté le juge à
» propos, nous avertirons le Gou-
» verneur du lieu de prendre dans le
» Tréſor Impérial trente onces d'ar-
» gent pour cette dépenſe. L'Empe-
» reur répondit: j'approuve cette dé-
» libération.

Il n'y a peut être point de pays où l'on faſſe des remontrances au Souverain avec plus de liberté qu'à la Chine. Sous un des derniers Empereurs, un Généraliſſime des Armées qui avoit rendu des ſervices conſiderables à l'Etat, s'écarta de ſon devoir, & commit même des injuſtices énormes. Les accuſations portées contre lui demandoient ſa mort. Cependant à cauſe de ſon mérite & de ſa dignité, l'Empereur voulut que tous les principaux Mandarins envoyaſſent en Cour leur ſentiment ſur cette affaire. Un de ces

Mandarins répondit que l'accuſé étoit digne de mort; mais en même tems il expoſa ſes plaintes contre un Miniſtre fort accrédité, qu'il croyoit beaucoup plus criminel que le Généraliſſime. L'Empereur qui aimoit ce Miniſtre fut un peu étonné de la hardieſſe du Mandarin; mais il ne lui témoigna point ſon mécontentement. Il lui renvoya ſon Mémorial après avoir écrit ces paroles de ſa propre main. Si mon Miniſtre eſt coupable, vous devez l'accuſer non pas en termes généraux, mais en marquant ſes fautes, & en produiſant les preuves que vous en avez. Alors le Mandarin ſans crainte de déplaire, entra dans un grand détail ſur tous les chefs d'accuſation, & fit voir que le Miniſtre avoit abuſé de la confiance du Prince pour tyranniſer les peuples par toutes ſortes d'exactions. Il le repréſentoit comme un homme qui vendoit ſon crédit, & ſe déclaroit toujours en faveur de ceux qui lui donnoient le plus d'argent. Cet indigne Miniſtre, « diſoit-il, ſe ſera » engraiſſé du ſang du peuple, aura » violé les loix, mépriſé la raiſon, » offenſé le Ciel, & tant de crimes » demeureront impunis, parce qu'il » eſt

» eſt allié à la Famille Impériale ? » Votre Majeſté peut bien dire, je » lui pardonne, mais les loix lui pardonneront-elles ? C'eſt l'amour de » ces loix ſacrées qui m'obligent à » parler & à écrire. Ces remontrances produiſirent leur effet. Le Miniſtre fut dépouillé de tous ſes emplois, chaſſé de la Cour, & envoyé en exil dans une Province éloignée.

Les anciens Empereurs de la Chine ne ſe ſont pas contentés pour inſpirer la vertu, de laiſſer à la poſterité des loix très-ſages, & des maximes de Morale très-pures. Afin d'entretenir & d'augmenter même la vertu, ils ont établi certaines coutumes extérieures. Une des plus admirables eſt le feſtin que le Gouverneur de chaque Ville doit donner tous les ans pour traiter uniquement les perſonnes recommandables par leur conduite. Ce feſtin ſe donne au nom & par ordre de l'Empereur. Le Gouverneur en régalant ces vertueux convives, eſt cenſé tenir la place de Sa Majeſté. C'eſt une grande diſtinction que d'être invité à ce repas, & un engagement que l'on contracte pour ſe comporter en homme de bien. S'il arrive que dans la ſuite

un de ces convives, s'écartant de ſon devoir, donne mauvais exemple en des choſes même aſſez legéres, l'honneur qu'on lui a fait tourne à ſa confuſion. On ſçait bien le lui reprocher. « Un » tel, dit-on, a aſſiſté au Feſtin Im» périal. Voyez comment il s'eſt com» porté en telle occaſion; ſans doute » que le Gouverneur ne le connoiſſoit » pas.

Les voleurs de grand chemin ſont très-rares à la Chine. Il s'en trouve quelques-uns dans les Provinces voiſines de *Pekin*; mais ils n'ôtent preſque jamais la vie à ceux dont ils enlevent la bourſe. Quand ils ont fait leur coup ils ſe ſauvent leſtement. C'eſt un ſupplice plus infame à la Chine d'avoir la tête tranchée que de finir ſes jours par la corde.

La Religion des Chinois a pour baſe fondamentale les principes de la Loi naturelle. Elle enſeigne à connoître & à révérer un Etre ſouverain. L'Empereur eſt tout enſemble Roi & Pontife. C'eſt à lui ſeul qu'il appartient d'offrir le ſacrifice pour ſon peuple en certains tems de l'année. C'eſt lui qui établit les cérémonies, & qui juge de la Doctrine. Outre cette Re-

ligion, qui eſt la véritable Religion de la Chine, il y a pluſieurs ſectes répandues dans l'Empire. Le Chriſtianiſme y a été beaucoup plus floriſſant qu'il ne l'eſt aujourd'hui. Quantité de Miſſionnaires travaillent encore tous les jours à la converſion des Chinois; mais il faut qu'ils ſe comportent avec beaucoup de prudence & de circonſpection; car le Chriſtianiſme eſt aujourd'hui proſcrit dans toute l'étendue de ce vaſte Empire.

Le ſecret chimérique de la Pierre Philoſophale a été en vogue parmi les Chinois avant qu'on en eût les premieres notions en Europe. Ils parlent en termes magnifiques de la ſémence d'or, & de la poudre de projection. Ces Charlatans promettent de tirer de leurs creuſets, non ſeulement de l'or, mais encore un reméde ſpécifique & univerſel qui procure à ceux qui le prennent une eſpèce d'immortalité. On a vû des Princes & des Grands Seigneurs tellement infatués de ces belles promeſſes qu'ils épuiſoient leurs véritables tréſors pour acquérir ces richeſſes imaginaires. Dans les livres qui traitent de ces matieres, il eſt dit que les dépoſitaires d'un ſecret ſi pré-

cieux, courent risque d'échouer dans leur entreprise, s'ils n'ont pas une vertu épurée qui attire la bénédiction du Ciel sur des opérations si importantes & si délicates.

S'il y a de souffleurs de bonne foi qui s'étant entêtés de cette chimére, n'en ont été détrompés qu'après avoir converti leurs biens en charbon, & s'être reduits à l'indigence, il y en a encore plus de fourbes & de fripons, qui par des promesses trompeuses, ont réussi à surprendre les peuples, & se sont véritablement enrichis aux dépens des personnes crédules. Les Chinois éclairés racontent plusieurs histoires des filouteries de ces faux Alchymistes, & de la simplicité de ceux qui se sont laissés duper par leurs promesses. De plusieurs traits de supercherie en ce genre, je n'en rapporterai qu'un seul qui pourra amuser le Lecteur.

Un de ces fourbes qui se faisoit passer pour l'un des premiers Maîtres de l'Art, affectoit par tout un grand air de probité, & sur-tout de désintéressement, tel qu'il peut être dans un homme à qui l'or naît sous la main. Il trouva le moyen de faire connois-

ſance avec un riche Seigneur, qui après avoir occupé les premieres charges de l'Empire, s'étoit retiré dans ſa Province. Il s'inſinua peu à peu dans l'eſprit du Mandarin, & gagna ſes bonnes graces. Alors laiſſant échapper dans les divers entretiens certains traits de ſon habileté, il piqua la curioſité de ſon Patron, & lui avoua qu'il avoit trouvé le ſecret de la Pierre Philoſophale. Il s'offrit même à lui communiquer ce ſecret, uniquement par reconnoiſſance.

Le crédule Seigneur donna dans le piége. Il faut bien, diſoit-il en lui-même, que depuis tant de ſiécles qu'on parle de ce ſecret admirable, il y ait un petit nombre d'ames chéries du Ciel, qui en ayent été favoriſées, avec obligation de ne le pas communiquer aux ames vulgaires. Sans doute que le Ciel en m'adreſſant un ſi grand homme, & lui inſpirant le deſir de m'initier dans de ſi profonds Myſteres, veut récompenſer les ſervices que j'ai rendus à ma patrie. Dès ce moment, il s'entête ſi fort de l'Alchymiſte, qu'il brûloit d'impatience de lui voir commencer ſes opérations. La dépenſe ne l'effrayoit pas, étant perſuadé

qu'il trouveroit bientôt dans ſa maiſon une mine d'or intariſſable, & ce qui le flattoit encore, un moyen infaillible de prolonger ſes jours.

L'Alchymiſte ne ſe fit pas longtems prier. Il choiſit dans le Palais du Mandarin un appartement commodé & agréable où l'on avoit ſoin de le bien régaler lui & ſa prétendue femme, qui étoit une courtiſane fort jolie, & qui devoit jouer le principal rôle dans la Comédie qu'on ſe préparoit d'exécuter.

On apporta de groſſes ſommes à l'Alchymiſte pour acheter les précieux ingrédiens qu'il devoit mettre dans le creuſet ; mais qu'il fit paſſer auſſi-tôt dans ſes coffres. Ce qui impoſoit encore plus au vieillard, c'étoit de voir les ſoins que le Charlatan ſe donnoit pour s'aſſûrer la protection du Ciel. Il ſe proſternoit ſans ceſſe, il brûloit quantité de parfums, & il exhortoit continuellement le Mandarin à ne point entrer dans le laboratoire ſans s'être purifié auparavant, parce que la moindre ſouillure ruineroit le travail de pluſieurs jours. La Dame ſe montroit ſouvent à la dérobée, & laiſſoit comme par mégarde entrevoir ſes attraits,

L'ouvrage alloit toujours ſon train, & au bout de quelques jours, le Charlatan fit voir au Mandarin d'heureuſes tranſmutations qui annoncoient un terme aſſez court pour la perfection du grand œuvre. Ce fut pour le crédule veillard un grand ſujet de joye, mais cette ſatisfaction fut un peu troublée par une nouvelle qui pouvoit occaſionner quelque interruption dans les travaux. L'Alchymiſte apprit la mort de ſon pere, il étoit trop bon fils, & trop exact obſervateur des loix de l'Empire, pour n'aller pas ſur le champ rendre ſes derniers devoirs au défunt. Il conſola néanmoins ſon Patron en l'aſſurant qu'il reviendroit en peu de jours. D'ailleurs, lui ajouta-t-il, l'ouvrage ne ſera point interrompu, je laiſſe ma femme & quelques domeſtiques qui en ſçavent aſſez pour ce qui reſte à faire. La Dame parut fort touchée de cette courte ſéparation. Ses pleurs & ſes gémiſſemens prouvoient le deſir qu'elle avoit d'accompagner ſon mari, & de partager avec lui les devoirs de piété filiale

Pendant l'abſence de l'Alchymiſte; le riche vieillard viſitoit ſouvent le laboratoire. La Dame joua bien ſon

perſonnage, & n'omit rien de tout ce qui pouvoit lui inſpirer de la paſſion. Elle réuſſit au-delà de ſes eſpérances. Le vieillard fut bientôt épris de ſes charmes. Les viſites du laboratoire devinrent plus fréquentes, & les entretiens plus longs & plus ſecrets. Les domeſtiques s'en apperçurent, c'étoit l'intention de la Dame que rien n'échappât à leur connoiſſance, parce que dans la ſuite ils devoient ſervir de témoins. Cependant le ſouffleur arrive : certains ſignes que fit la Dame, inſtruiſent le prétendu mari de tout ce qui s'étoit paſſé. Après avoir reçû les complimens ordinaires du Mandarin ſur ſon prompt retour, il va viſiter l'ouvrage ; il trouve tout en déſordre, preuve certaine, s'écria-t-il, des infamies dont le laboratoire a été ſouillé, & entrant en fureur, il renverſe les creuſets & les fourneaux, & veut tuer tout à la fois la femme & les domeſtiques. La Dame ſe jette à ſes pieds, demande pardon avec larmes, & avoüe qu'elle a été ſéduite. Les domeſtiques en pleurs déteſtent le jour où ils ſont entrés dans une ſi abominable maiſon. L'Alchymiſte plus forcéné que jamais, tempête, crie &

jure qu'il va de ce pas porter ſes plaintes aux Magiſtrats, & demander juſtice contre celui qui l'a dèshonoré.

A la Chine un adultere prouvé eſt un crime digne de mort, & capable de ruiner les maiſons les plus opulentes. L'infortuné vieillard ſaiſi d'effroi, & cherchant à éviter la honte du châtiment, & la perte de ſes biens, fait tous ſes efforts pour adoucir l'eſprit du furieux Alchymiſte. Il lui offre des ſommes conſidérables, & pour réparer le dèshonneur de la Dame, il l'accable de pierreries & de bijoux. Le Charlatan ne ſe laiſſe fléchir qu'avec peine. Il promit enfin de ne pas pouſſer plus loin cette affaire, & il ſe retire avec ſon épouſe, tous deux s'applaudiſſant dans le fond du cœur d'avoir ſi bien réuſſi à trouver la Pierre Philoſophale.

On trouve des Ponts magnifiques dans pluſieurs Provinces de la Chine; mais il n'y en a point d'auſſi ſingulier que celui qu'ils nomment le Pont de fer, qui va d'une montagne à l'autre ſur d'affreux précipices. Des armées nombreuſes ont paſſé autrefois ſur ce Pont, & il ſubſiſte encore aujourd'hui. C'eſt ce qu'on peut voir

dans la Deſcription Géographique, Hiſtorique, &c. de l'Empire de la Chine, & de la Tartarie Chinoiſe, que le P. Duhade a donnée au Public depuis peu d'années. Je ne ſache pas qu'on trouve rien de ſemblable en Egypte.

Un grand Fleuve appellé *Yang-Tſe-Kiang*, qui depuis ſa ſource juſqu'à ſon embouchure traverſe la Chine pendant 400. lieues excite l'admiration de tous les Etrangers, & eſt bien ſupérieur au *Nil* qu'on a tant vanté & qu'on vante encore tous les jours. Qu'on faſſe attention à la longueur de ce Fleuve de la Chine, à & ſa profondeur, aux Lacs qu'il forme ou qu'il traverſe, dont un entre autres a 80. lieues de tour, aux grandes & belles Villes qu'il baigne & enrichit, à cette multitude de Vaiſſeaux, de Barques qui le couvrent, & qui ſont autant de Villes flottantes remplies de Marchands & de Peuples qui vivent tous aux dépens de ce Fleuve, lequel ſans ſe déborder comme le *Nil*, fournit à droite & gauche grand nombre de Canaux qui arroſent les campagnes voiſines, de la même maniere & ſelon qu'on le juge à propos, ce qui eſt bien

plus commode & avantageux qu'un débordement incertain qu'on ne ſçauroit régler, tantôt précoce, tantôt tardif, ſelon le plus ou le moins de qui tombe à ſa ſource.

La Riviere *Han* vient ſe jetter dans ce Fleuve proche *Han-Yang-Fou* une des Villes de la Province de *Kankéou*. Le Fleuve & la Riviere ſont continuellement chargés de pluſieurs milliers de Barques, qui viennent ſans ceſſe vendre & acheter des marchandiſes; c'eſt une Foire perpétuelle, où l'on trouve abondamment tout ce que l'on peut ſouhaiter. Ces Barques contiennent au moins quatre cent mille perſonnes, & cela ſous le même point de vûe.

Rien, au reſte, n'eſt ſi bien ordonné que l'arrangement de ces Barques, qui couvrent l'eſpace de deux lieues, où elles forment une eſpèce de grande Ville, ou ſi vous voulez, une vaſte forêt, car c'eſt l'un & l'autre. Le paſſage pour aller d'une Barque à l'autre, pour traverſer, pour monter ou pour deſcendre, eſt très bien ménagé; mais le feu n'y eſt pas moins à craindre que dans une Ville.

Si les Chinois n'ont pas fait de

grands progrès dans l'aſtronomie, ſcience qu'ils cultivent depuis long-tems ; c'eſt que ce ſont des gens ſuperficiels, indolens, ennemis de toute application, qui préférent un intérêt préſent & ſolide ſelon eux, à la vaine & ſtérile réputation d'avoir découvert quelque choſe de nouveau dans le Ciel.

Ils craignent les nouveaux Phénoménes, pour le moins autant qu'on les ſouhaite en Europe. Ces Phénoménes leur ſont fort à charge ; le moins qu'il leur en coûte, c'eſt de faire pluſieurs voyages à leurs dépens, & ſouvent dans une ſaiſon fort incommode, pour aller en rendre compte à la Cour, où ils ſont regardés comme gens qui apportent de mauvaiſes nouvelles ; car ſelon eux, toute nouveauté qui paroît dans le Ciel marque preſque toujours ſon indignation contre le Maître qui gouverne, ou contre les mauvais Mandarins qui foulent le Peuple ; ce qui pourroit exciter des mouvemens ſéditieux dans l'Empire. Je comparerois volontiers ceux qui veillent jour & nuit ſur l'Obſervatoire de *Pekin*, aux Vedettes ou Gardes avancées de l'armée, qui ne ſouhaitent rien moins que de voir approcher l'ennemi, par-

ce qu'il n'y a que des coups à gagner pour eux. Les Aſtronomes d'Egypte, de Chaldée, de la Gréce, n'ont jamais rien eu de ſemblable à craindre; au contraire ils étoient ſoutenus, aidés, loués, animés, protégés : ils ne nous ont pas laiſſé par écrit tous les ſecours étrangers qu'ils recevoient; ſans doute pour ne pas diminuer leur gloire, en la partageant avec pluſieurs autres. Peut-être auſſi, & c'eſt ce qui eſt le plus vraiſemblable, avoient-ils plus de génie & d'eſprit géométrique que les Chinois de leur tems.

Quoiqu'il en ſoit des anciens Aſtronomes de la Chine, les modernes ne valent pas mieux, & ne donnent aucune eſpérance pour la ſuite. Ils ont un Obſervatoire, un Tribunal rempli de gens qui ſupputent par routine, & qui réuſſiſſent aſſez bien, tandis que leurs Cartes ſont bonnes; tant de travail, tant de dépenſes, aboutiſſent chaque année à faire un Calendrier.

Il y a des perſonnes à la Chine qui ſont infâmes, non pas d'origine; mais par la profeſſion qu'ils exercent: ils ne peuvent être reçus Mandarins, & le Peuple même ne contracte point d'alliance avec eux. Tels ſont les Comédiens qui

joüent ſur un Théatre public, les Miniſtres de débauche, les Corrupteurs de la Jeuneſſe, les Géoliers, & ceux qui dans les Tribunaux donnent la baſtonnade aux coupables, quand la ſentence du Juge l'ordonne. Il n'y a que la miſére, & non pas leur naiſſance, qui les engage dans ces profeſſions honteuſes, & leurs deſcendans peuvent les abandonner, quand ils ont de quoi vivre honorablement.

Il y a encore une autre eſpèce de gens infâmes qu'on appelle *Tomis*. On ne les trouve que dans la Province de *Tche-Kiang*, ſur tout dans la Province de *Chaohing* on les oblige d'habibiter dans une rue ſéparée. Il ne leur eſt permis d'exercer que le plus vil, & le plus petit commerce, tel que celui de vendre des grenouilles, & des petits pains ſucrés pour les enfans; de jouer de la trompette devant les morts quand on les porte en terre. Il leur eſt défendu d'aller aux Examens pour prendre des Grades, & devenir Mandarins; quand on impoſe de dures corvées ſur le Peuple de la Ville, on les fait faire à ces gens-là, que chacun a droit de maltraiter impunément; on ne s'allie point avec eux; leurs femmes ont une

marque à leurs tabliers qui les diſtingue des autres ; ce ſont les ſeules qui traîtent des mariages, & qui ayent entrée chez toutes les Dames qui ont des fils ou des filles à marier ; ce ſont elles qui accompagnent l'épouſe, quand elle va à la maiſon de ſon époux. Elles gagnent plus ou moins, à proportion du talent qu'elles ont de diſſimuler aux deux parties, qui ne ſe voyent pour la premiere fois que le jour de leur mariage, les défauts qu'on n'apperçoit pas du premier coup d'œil.

REVOLUTION
DES INDES ORIENTALES.

COMME on vient de donner tout récemment une Hiſtoire de la Révolution des Indes, je ne traiterai point cette matiere, & je me contenterai d'inſerer ici l'Extrait de cet Ouvrage, tel qu'on le trouve dans les Feuilles Périodiques de M. Freron. Ce Précis Hiſtorique ſuffira pour faire connoître ce qui eſt arrivé dans les Indes Orientales depuis quarante ans. Un pareil morceau d'Hiſtoire ne peut qu'intéreſſer notre Nation, puiſque les François ont eu beaucoup de part à tous les grands événemens dont on va expoſer une exquiſſe aux yeux des Lecteurs. On y verra avec plaiſir que le Nation Françoiſe ſoutient la réputation de ſes armes juſqu'aux extrèmités de l'Univers.

Mahamet-Cha, Empereur du Mogol, commença à regner en 1718. Ce Prince peu aimé de ſes ſujets, peu eſtimé, peu reſpecté des principaux

de ſon Etat, ſe tenoit renfermé dans une Cour voluptueuſe, tandis que ſes Généraux & ſes Gouverneurs, cantonnés dans leurs Provinces, y exerçoient la Souveraineté. Un de ceux que ce Monarque avoit le plus élévés & le plus comblés de ſes bienfaits, fut celui qui travailla le plus conſtamment & le plus efficacement à ſa perte. Je parle du fameux *Nizam-Moulouk*, le Seigneur le plus puiſſant & le plus riche de tout l'Indouſtan. Après qu'il eut exercé pendant quelque temps la charge de Grand Chancelier de l'Empire, *Mahamet-Cha* lui donna en mariage ſa propre niéce, le nomma Généraliſſime de ſes armées, Viceroi des Royaumes de Golconde & de Décan, & lui ſoumit toutes les Nations de la prèſqu'iſle occidentale de l'Inde. Ce grand crédit joint à des vûes ambitieuſes le rendit ſuſpect à ſon maître; mais, au lieu de diſſiper les ombrages que ſa conduite pouvoit donner au Prince, il ne chercha qu'à ſe mettre à couvert de ſon reſſentiment, en ſe tenant éloigné de la Cour. Il ſe renferma dans ſes Gouvernemens, d'où il étendit ſes intrigues juſques dans la Capitale. Ce fut dans ces circonſtan-

ces que la Compagnie Françoiſe, établie aux Indes, obtint de ce Seigneur la permiſſion de battre monnoie à Pondichery. Il l'accorda au Sr. *Porcher*, Chef du Comptoir de Maſulipatan, par amitié & par conſidération pour ſa perſonne. Monſieur *le Noir*, alors Gouverneur Général dans l'Inde, ne crut pas d'abord devoir faire uſage de ce Privilége, parce qu'il y entrevit de la réſiſtance de la part du Nabab ou Gouverneur d'Arcatte, ſur les terres duquel Pondichery eſt bâti. Ce ne fut que deux ans après que le Nabab y donna ſon agrément à la ſollicitation de ſon Grand-Tréſorier, ami intime de M. *Dumas* qui depuis un an avoit pris la place de M. *le Noir*. *Daouſtalikan*, c'eſt le nom du Nabab, ſçavoit que les Rois de Tanjaor & de Maduré, ſes voiſins, devoient au Grand Mogol des ſommes conſidérables qu'on laiſſoit accumuler par la molleſſe du Gouvernement. Il crut pouvoir profiter de cette occaſion pour porter la guerre dans ces deux Royaumes. Son deſſein étoit de s'en emparer pour mettre ſur l'un de ces deux trônes ſon fils *Sabderalikan* & ſur l'autre *Chandaſaheb*, ſon gendre. Les deux Rois

implorerent le ſecours de celui des Marattes ; je ſupprime les détails de cette guerre pour dire ſeulement que *Daouſtalikan* fut tué dans le combat, que ſa femme & toute ſa famille ſe réfugierent à Pondichery, ou M. *Dumas* leur donna un aſyle, & que toute ſon armée fut miſe en déroute. *Chandaſaheb* avoit fait le ſiége de Trichenapaly, & s'étoit rendu maître de cette place. Les Marattes vinrent l'y aſſiéger à leur tour, & *Baraſaheb* ſon frere fit des efforts incroyables pour le dégager. Après avoir raſſemblé autour de lui la plus grande partie des fuyards, il harangua cette troupe conſternée, & entreprit de lui perſuader la néceſſité de mourir avec honneur en ſe ſacrifiant pour la patrie. Il réuſſit au-delà de ſes eſpérances ; de ſept mille hommes qui lui reſtoient & qui l'écoutoient, quatre mille s'écrièrent tous d'une voix qu'ils vouloient mourir avec leur Général, ou pénétrer dans la ville aſſiégée. Non content d'avoir convaincu ces hommes, auparavant ſi foibles, de la néceſſité de vaincre ou de mourir, *Baraſaheb* voulut leur prouver que, pour aller plus courageuſement à la mort, ils devoient eux-mêmes ſacrifier

leurs femmes, afin de les ſouſtraire aux inſultes des Marattes. Pour les perſuader par ſon exemple autant que par ſes paroles, il fit venir ſa femme, &, à le vûe de toute ſa troupe, il lui plongea le poignard dans le ſein; tous les aſſiſtans furent frappés d'horreur à la vûe de ce cruel ſpectacle. Tous détournerent leurs regards; mais tous ſuivirent l'exemple barbare de leur chef, & ſacrifierent leurs femmes. Après cette ſanglante tragédie, *Baraſaheb* ne tarda pas à joindre l'ennemi ſur lequel il fondit comme un furieux. Le carnage fut d'abord épouvantable; ſemblables à des lions féroces, les ſoldats donnoient trente morts avant que d'en recevoir une; mais l'armée ennemie étoit ſi nombreuſe que, malgré leurs exploits étonnans, victimes de leur propre bravoure, ils furent tous égorgés ou paſſés au fil de l'épée. *Baraſaheb* lui même, après avoir fait des prodiges de valeur, refuſa la vie qu'on lui offrit vingt fois, & ne ceſſa de tuer que lorſque les forces lui manquerent. *Ragogi*, Général des Marattes, avoit donné des ordres précis de l'épargner; mais les ſoldats, indignés de ſe voir maſſacrer par un téméraire qui refu-

ſoit de céder au plus grand nombre, après lui avoir crié pluſieurs fois de ſe rendre, furent enfin obligés de tirer ſur lui, & le perçerent de mille coups. Après le combat on trouva ſon corps qui reſpiroit encore. On le porta avec les plus grandes précautions au Général Maratte. *Ragogi* le voyant dans cet état ne put s'empêcher de verſer des larmes; enſuite lui adreſſant la parole d'un ton plein d'affection & d'eſtime : « *Baraſaheb*, *Baraſaheb*, lui dit-il, » pourquoi t'es-tu ainſi immolé toi-» même à ta propre fureur? Pourquoi » n'as-tu pas aſſez bien penſé de ton » ennemi pour le croire auſſi généreux » que toi? Il vouloit être ton ami; & » connoiſſant la bravoure & la géné-» roſité de ton frere, il pouvoit te le » rendre, & lui rendre en même tems » ſes Etats. Toi même l'as perdu, & » tu as forcé mes gens à te ſacrifier » à leur ſûreté. Vis du moins à pré-» ſent pour éprouver ſi les Marattes » ſont capables d'être vertueux. » *Baraſaheb* avoit encore aſſez de force pour lui répondre; mais il auroit crû demander grace s'il eût daigné parler à ſon ennemi; il ne vouloit que mourir. Voyant qu'on lui avoit ôté toutes ſes

armes, il arracha lui-même une flêche qu'il avoit encore dans la tête, & le fit avec tant de violence que dans le moment il expira. *Ragogi* pleura ſincèrement ſa perte ; il avoit moins compté en faire un priſonnier qu'un ami. *Chandaſaheb*, frappé de la mort d'un frere qui l'aimoit tendrement, & qui venoit de perdre la vie pour le ſecourir, tomba dans le découragement, & deux jours après il rendit ſa Place, & ſe rendit lui-méme priſonnier de guerre.

Sabderalikan avoit ſuccédé à ſon pere dans le Gouvernement d'Arcatte, & y fut aſſaſſiné. Il laiſſa un fils ; mais il étoit encore ſi jeune que *Nizam Moulouk* lui nomma pour Régent pendant ſa minorité *Anaverdikan*, un de ſes anciens Officiers. Il étoit de l'intérêt du Régent de ménager les Nations Européennes établies à la côte de Coromandel, ſur-tout les François qui pouvoient lui être utiles. Il envoya une magnifique Ambaſſade à Pondichery avec de grands préſens pour le Gouverneur. C'étoit alors M. *Dupleix* qui avoit remplacé M. *Dumas* ſur la fin de l'année 1741. *Anaverdikan* jura une amitié conſtante & ſolide à la Nation

Françoiſe ; mais la ſuite démentit de ſi beaux commencemens ; une liaiſon intime avec les François n'offroit à ſon avidité que de légers préſens ; de l'honneur & de l'amitié ; au lieu que les Anglois lui donnoient beaucoup d'argent & lui en promettoient davantage. Rien ne leur coûtoit pour l'avoir dans leurs intérêts. La Nation Françoiſe a tenu dans ces circonſtances une conduite toute différente ; ſa valeur ſeule a mis les Mogols hors d'état de l'inquiéter. Ils la craignent aujourd'hui ; ils la reſpectent ; &, bien loin qu'ils lui ſoient à charge, dit l'auteur, il y a lieu d'eſpérer que dans la ſuite on les verra eux-mêmes cultiver ſon amitié & ſa protection par des préſens.

Telle étoit la ſituation des affaires, lorſque la guerre s'alluma en Europe entre la France & l'Angleterre. La priſe de Madraz ſur les Anglois fut pour *Anaverdikan* un ſujet de faire éclater ſa perfidie. Il ſe joignit à eux contre la Nation Françoiſe ; mais ſes défaites continuelles lui donnerent lieu de ſe repentir de ſa trahiſon. La nouvelle de la priſe de Madraz s'étant répandue dans l'Indouſtan, attira à M. *Dupleix* des lettres de complimens &

de félicitation de la part de preſque tous les Princes & Seigneurs de l'Inde. Voici en ſubſtance ce que lui écrivit *Ragogi*, Général des Marattes. « Ma-» draz, Ville ſi renommée par ſa force, » ſa grandeur, ſa beauté & ſon com-» merce, a été priſe par les François en » deux ou trois jours de ſiége. C'eſt ce » que j'ai peine à comprendre. Je ne » puis attribuer cet événement qu'à la » bravoure de votre Nation qui a porté » votre pavillon, & l'a planté ſur la » tête des Anglois. Le ſoleil éclaire » le Monde depuis ſon lever juſqu'à » ſon coucher; mais, quand une fois » ſa lumiere ceſſe de briller, on n'en » parle plus; il n'en eſt pas de même » de l'éclat que répandent dans le mon-» de votre bravoure & la réputation » que vous vous êtes acquiſe par vos » exploits: on ne ceſſe jamais d'en » parler; jour & nuit ils ſont préſens » à l'eſprit. »

Les Anglois n'eurent pas le même ſuccès en voulant faire le ſiége de Pondichery qu'ils furent obligés de lever. Sur le récit avantageux qu'on fit au Grand-Mogol de M. *Dupleix*, Gouverneur de cette Ville, ce Monarque voulut lui donner des marques particulieres

culieres de ſon eſtime. Il augmenta ſes titres, & le nomma *Kanmanſoubdar-Nabab-Muzaferſingue-Badour*, c'eſt-à-dire, *Soldat - Général - Gouverneur - Guerrier invincible & puiſſant.*

Tandis que l'Empereur du Mogol combloit d'honneurs le Gouverneur François, il ſe déshonoroit lui-même par ſa molleſſe & ſon mauvais gouvernement. Les Patanes, Nation remuante & toujous prête à ſe ſoulever, profitant de cette foibleſſe, formerent le deſſein d'attaquer Dély ; Capitale de l'Empire. Auſſi-tôt qu'on eut appris à la Cour la nouvelle de leur révolte, l'Empereur aſſembla ſes Miniſtres, ſes Généraux & les Grands de l'Empire. Il s'aſſit ſur ſon trône, & leur préſentant un bétel de ſa main, il invita celui d'entr'eux qui auroit aſſez de courage pour marcher à l'ennemi à venir prendre cette plante. Aucun d'eux n'oſa ou ne voulut y toucher. Il n'y eut que le fils de l'Empereur, jeune Prince d'environ dix huit ans, qui voyant avec une profonde douleur le morne ſilence qui regnoit dans l'aſſemblée, ſe préſenta pour prendre le bétel. Son pere le lui refuſa par la raiſon qu'il n'étoit pas convenable que l'héritier préſomp-

tif de l'Empire fût exposé dans une occasion aussi périlleuse, tandis qu'il y avoit tant de Généraux expérimentés, plus propres que lui à repousser l'ennemi. Tous les Grands soutinrent que, puisqu'il s'étoit présenté pour prendre le bétel, c'étoit à lui à marcher. Le jeune Prince lui-même le demanda à son pere avec larmes, & l'Empereur se rendit à ses instances. On lui fournit trois cent mille hommes avec lesquels il attaqua les Patanes, les défit & les mit en fuite. Pendant ce temps les *Omrahs*, ou principaux Seigneurs de l'Empire, faisoient courir le bruit qu'il avoit péri dans le combat. Ensuite s'étant rendus au Palais, & ayant été introduits dans l'appartement de l'Empereur, ils l'étranglerent, jetterent son corps par une fenêtre, & publierent dans la Ville que, sur la nouvelle de la mort de son fils, ce Prince s'étoit lui-même précipité de désespoir. Telle fut la fin tragique de *Mahamet-Cha*, Empereur des Mogols, assassiné dans son Palais par ses propres Ministres en 1748, après un regne de trente ans qui ne fut marqué que par des disgraces & par des foiblesses. Cet attentat ne put être tenu si secret qu'il

ne tranſpirât. Vainqueur des ennemis de l'Etat, le jeune Prince étoit en marche pour rentrer dans Dély, lorſqu'il apprit tout ce qui s'étoit paſſé. Il parut inconſolable de la mort de ſon pere. Il feignit de croire qu'elle étoit arrivée naturellement. Il déchira ſes vêtemens, & prit l'habit de *Faquir*, eſpèce de Religieux, déclarant hautement qu'il renonçoit au monde, & qu'il ne vouloit point entendre parler du gouvernement de l'Empire. Les traîtres, trompés par ces apparences, eurent le front d'aller à ſa rencontre, & d'aſſurer qu'ils le reconnoiſſoient pour leur maître & leur Empereur. « Non, dit le Prince, je ne » monterai point ſur le trône; un de » vous ſera Empereur: je renoncerai à » ma couronne en ſa faveur en préſence » de tout le peuple. Je vais me rendre » au Palais pour prendre congé de ma » mere. Que chacun de vous ſe retire » chez ſoi; celui que j'enverrai cher- » cher cette nuit, & auquel je remet- » trai le ſceau de l'Empire, regnera » & prendra mon nom; le monde eſt » fini pour moi. » Auſſi-tôt qu'*Amet-Cha* fut entré dans le Palais, il fit préparer vingt-deux chambres, & plaça à la porte de chacune deux bourreaux

vigoureux, armés de cordons ; avec ordre de les paſſer au cou de chacun des Miniſtres qu'il feroit appeller. Il commença par le plus conſidérable, qui, croyant déjà avoir la couronne ſur la tête, fut ſaiſi par les deux bourreaux & étranglé ſur le champ. Ses complices eurent ſucceſſivement le même ſort ; en moins de deux heures la trahiſon fut punie, & les traîtres furent ſacrifiés à la juſte vengeance du Prince. Il fit auſſi-tôt expoſer leurs corps au milieu de la place, & nomma d'autres Miniſtres ſur la fidélité deſquels il pouvoit compter. Après cette exécution ſanglante, mais néceſſaire, *Âme-Cha* ſe fit voir ſur ſon trône dans tout l'appareil de la Majeſté, & fut ſalué Empereur par ſes ſujets. Cet acte d'une juſtice ſévére fit trembler tous ceux qui étoient en charge, & tout plia ſous l'autorité des nouveaux Miniſtres. Il ne reſtoit plus à l'Empereur qu'à tirer une juſte vengeance du chef même des conjurés ; c'étoit ce même *Nizam-Moulouk* en qui *Mahamet-Cha* avoit mis toute ſa confiance. Le Prince lui envoya ordre de venir à Dély pour rendre compte des revenus des Royaumes de Décan & de Golconde. Ce fut

alors que ce vieux Général, âgé, dit-on, de cent ſept ans, pénétré du mauvais ſuccès de ſes intrigues, & craignant de finir des jours pleins de gloire par une mort ignominieuſe, prit le parti d'avaler du poiſon. Son petit-fils, parent de l'Empereur, fut déclaré Généraliſſime des armées de ce Prince qui l'inveſtit en même temps des Royaumes de Décan & de Golconde. *Amet-Cna* l'appella à ſa Cour, & l'honora du titre de *Muzaferzingue*, *guerrier invincible*. Il lui donna ordre, auſſi-tôt qu'il auroit fait reconnoître ſon autorité dans les Royaumes de Carnate & de Maduré, de ſe tranſporter à Pondichery pour y viſiter le Gouverneur de cette Ville, & le complimenter de ſa part. Il n'étoit pas facile de pénétrer dans ces différens païs. *Anaverdikan* s'étoit emparé des défilés par où il falloit néceſſairement que l'armée paſſât. Dans cet embarras *Muzaferſingue* dépêcha un exprès à M. *Dupleix* pour l'informer de ſa ſituation. Les François ſe joignirent à lui, & ayant forcé les retranchemens des ennemis, ils y arborerent leurs drapeaux. Alors ce ne fut plus qu'une déroute générale; plus de mille ſoldats reſte-

rent ſur la place, & *Anaverdikan* fut trouvé parmi les morts. Après la victoire, *Muzaferſingue* fit une donation, au nom de l'Empereur, de quarante Villages à M. *Dupleix*, qui les céda ſur le champ à la Compagnie des Indes. Il dirigea enſuite ſa marche vers Pondichery; il y fit ſon entrée, & y fut traité magnifiquement. Le Gouverneur lui donna pluſieurs fêtes au milieu deſquelles *Muzaferſingue*, voulant de ſon côté laiſſer aux François des marques ſolides & efficaces de ſon amitié & de ſon eſtime, leur aſſûra la jouiſſance pleine & entiere de la Ville de Maſulipatan, de l'Iſle de Divi & de trente lieues de terres aux environs, avec le droit d'y battre monnoie. En reconnoiſſance de tant de bienfaits, la Nation Françoiſe lui jura un attachement inviolable. Elle lui en donna les preuves les plus convaincantes dans toutes les guerres qu'il eut à ſoutenir; on peut même dire que c'eſt aux François qu'il dut ſon élévation ſur le trône de Décan. Il prit de la main même de M. *Dupleix* l'inveſtiture de ſes nouveaux Etats, & par cette marque de dépendance, il rendit au Roi un hommage public des pays immenſes, dont

il entroit en poſſeſſion par la protection de Sa Majeſté. La cérémonie s'en fit le dernier de Décembre 1749 ſous une tente magnifique élevée à ce deſſein dans la grande place de la Ville de Pondichery. Là, ce Prince étant aſſis ſur un trône ſuperbe, M. *Dupleix* le reconnut pour Souverain de Décan. *Muzaferſingue* l'embraſſa, & le força de s'aſſeoir ſur le trône qu'il occupoit, tandis que tous les grands de ſa Cour s'empreſſoient de venir à ſes pieds lui préſenter leurs reſpects. Tous les anniens Seigneurs de la Cour de *Nizam-Moulouk* avouerent que jamais ils n'avoient vû d'auſſi belle ni d'auſſi nombreuſe aſſemblée, & où tant de Nations différentes ſe trouvaſſent réunies. Auſſi *Muzaferſingue* félicitant M. *Dupleix* de cette ſingularité, lui diſoit qu'il avoit trouvé le ſecret de raſſembler dans un même lieu les lions, les tigres & les moutons. Ce Prince lui fit préſent d'un cheval & d'un éléphant qui avoient été donnés à ſon grand-pere *Nizam-Moulouk*, par *Thamas-Kouli-Kan*, Roi de Perſe; il l'aſſura en même temps que lui & ſes deſcendans conſerveroient un éternel ſouvenir du ſervice que la Nation Fran-

çoiſe lui avoit rendu, & qu'il vouloit qu'elle fût toujours la maîtreſſe dans ſes Etats, autant & plus que lui-même. C'eſt dans ces ſentimens que fut conçue la lettre qu'il écrivit au Roi avant ſon départ. Après avoir remercié Sa Majeſté dans les termes les plus touchans & les plus ſoumis, il lui préſentoit tous ſes Royaumes, le priant d'en diſpoſer comme d'un bien qui lui appartenoit, de le regarder lui-même comme le plus fidèle & le plus avoué de tous ſes Vaſſaux, & de lui continuer pour ſes Etats & pour ſa famille la même protection dont elle l'avoit juſques-là honoré. *Muzaferſingue* partit enſuite pour prendre poſſeſſion de ſes Etats; mais le malheur qui pourſuivoit ce Prince lui fit trouver de nouveaux ennemis à combattre dans la révolte des Patanes, & rencontrer la mort au milieu du combat. Il ne laiſſa en mourant, pour lui ſuccéder, qu'un jeune enfant, incapable par ſon âge de gouverner ſes Royaumes & de commander ſes armées. Dans la néceſſité où l'on ſe trouvoit de nommer un Chef pour réſiſter à l'ennemi, les Grands ne purent ſe diſpenſer d'élire ſur le champ un nouveau Souverain,

& toutes leurs vûes ſe tournerent ſur un Prince malheureux du ſang de *Nizam-Moulouk*, que *Muzaferſingue* détenoit comme priſonnier. Ils vont le tirer de ſes fers; ils ſe jettent à ſes pieds, & le ſaluent en qualité de leur Chef & de leur Roi. *Salabetſingue*, c'eſt le nom du nouveau Souverain, ſemble ſe refuſer à leurs empreſſemens; il ne veut point du trône, leur dit-il, s'il ne le tient de la main des François. C'eſt à eux qu'appartiennent les tréſors de Golconde, & ſans eux il eſt inutile qu'il ſonge jamais à les poſſéder. Le Gouverneur de Pondichery approuva tout ce qui s'étoit fait, & confirma cette élection. Il donna ordre à M. *de Buſſy*, Officier François, d'eſcorter *Salabetſingue*, & d'aller l'inſtaller dans Golconde. Ce Prince ne ſçavoit comment exprimer ſes ſentimens de reconnoiſſance, d'amitié & d'attachement pour les François. M. *de Buſſy* écrivit à M. *Dupleix*. « On » vous donne tout le Décan, & on » vous laiſſe le maître d'en diſpoſer en » faveur de qui bon vous ſemblera. » Le nouveau Roi dit que, ſi vous » l'en gratifiez, en vous abandonnant » tous les pays qui ſont en deçà du

» *Quichena*, il ne ſe regardera que » comme votre Fermier pour l'autre » partie. » Les effets répondirent à ces promeſſes magnifiques, &, pour prouver le deſir ſincère qu'avoit *Salabetſingue* de vivre dans une union parfaite avec les François, le premier uſage qu'il fit de ſon autorité fut d'éloigner de ſa Cour tous ceux qui pouvoient leur être ſuſpects. Au contraire, toutes les perſonnes que M. *Dupleix* avoit placées auprés de *Muzaferſingue* devinrent les amis & les confidens du nouveau Souverain. Ce Prince travailla auſſi dès les premiers jours de ſon élévation à prouver aux François d'une maniere effective ſon affection pour eux. Il confirma d'abord toutes les conceſſions faites à la Compagnie par ſes prédéceſſeurs, & il y ajoûta une grande étenduc de pays. Ses libéralités s'étendirent juſqu'au Gouverneur de Pondichery, auquel il voulut donner des marques particulieres de ſa reconnoiſſance. Il choiſit pour cela un établiſſement aſſez avantageux dont il fit préſent à M. *Dupleix*, après avoir fait conſtruire un Fort qui le mît hors d'inſulte.

Il ne manquoit plus à *Salabetſingue*

que l'agrément de l'Empereur du Mogol pour lui assûrer la possession de ses Royaumes. L'Empereur le lui envoya d'autant plus volontiers qu'il le sçavoit lié avec la Nation Françoise. On entendit dire publiquement à ce Prince que le temps étoit enfin venu de se venger des ennemis de sa puissance, puisqu'un de ses sujets avoit sçu gagner l'amitié d'un peuple aussi brave que les François. Telle étoit, vers le milieu de l'année 1751, la situation des affaires dans les Indes Orientales.

FIN.

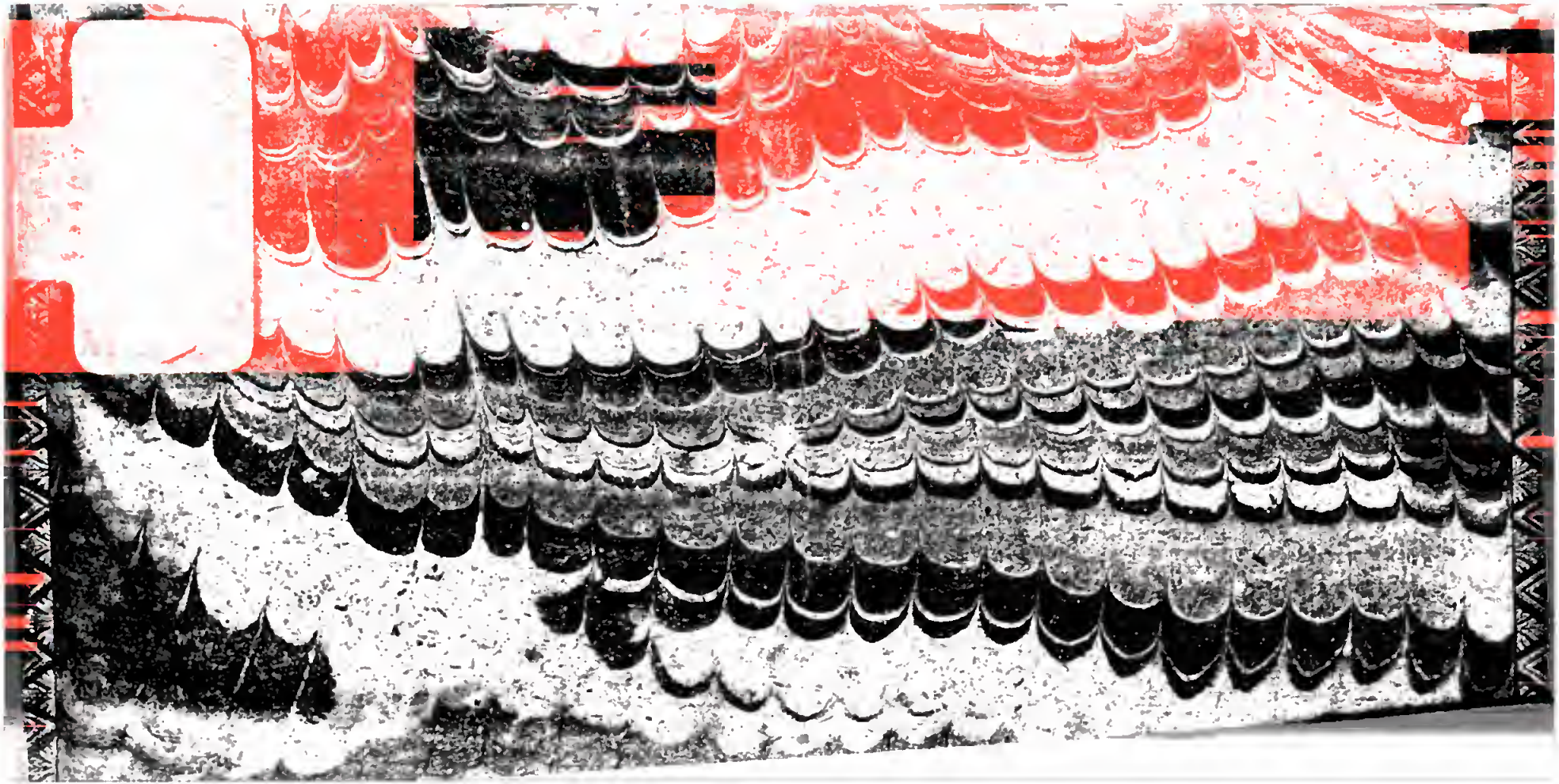
TABLE.

Revolutions de la Chine. pag. 1

Anecdotes Chinoises. 332

Révolution des Indes Orientales. 376

J'Ai lû par Ordre de Monſeigneur le Chancelier les Tomes ſept & huit de *l'Hiſtoire des Conjurations*, & je n'y ai rien trouvé qui en puiſſe empêcher l'impreſſion. A Paris ce 13 Août 1757. TRUBLET.

Le Privilége & l'Enregiſtrement ſe trouvent à la fin du Tome troiſiéme.

584582
SBN